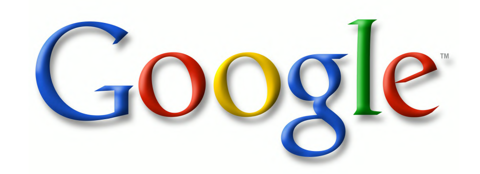
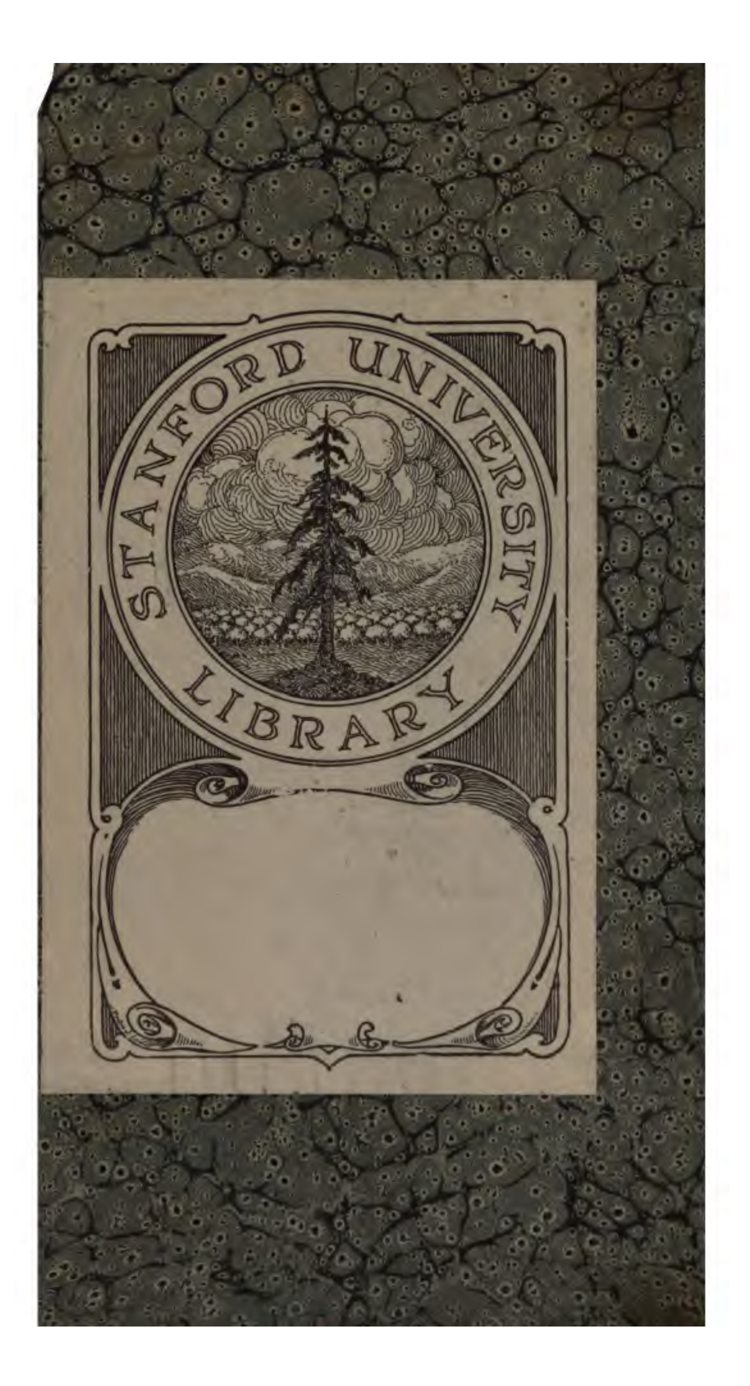
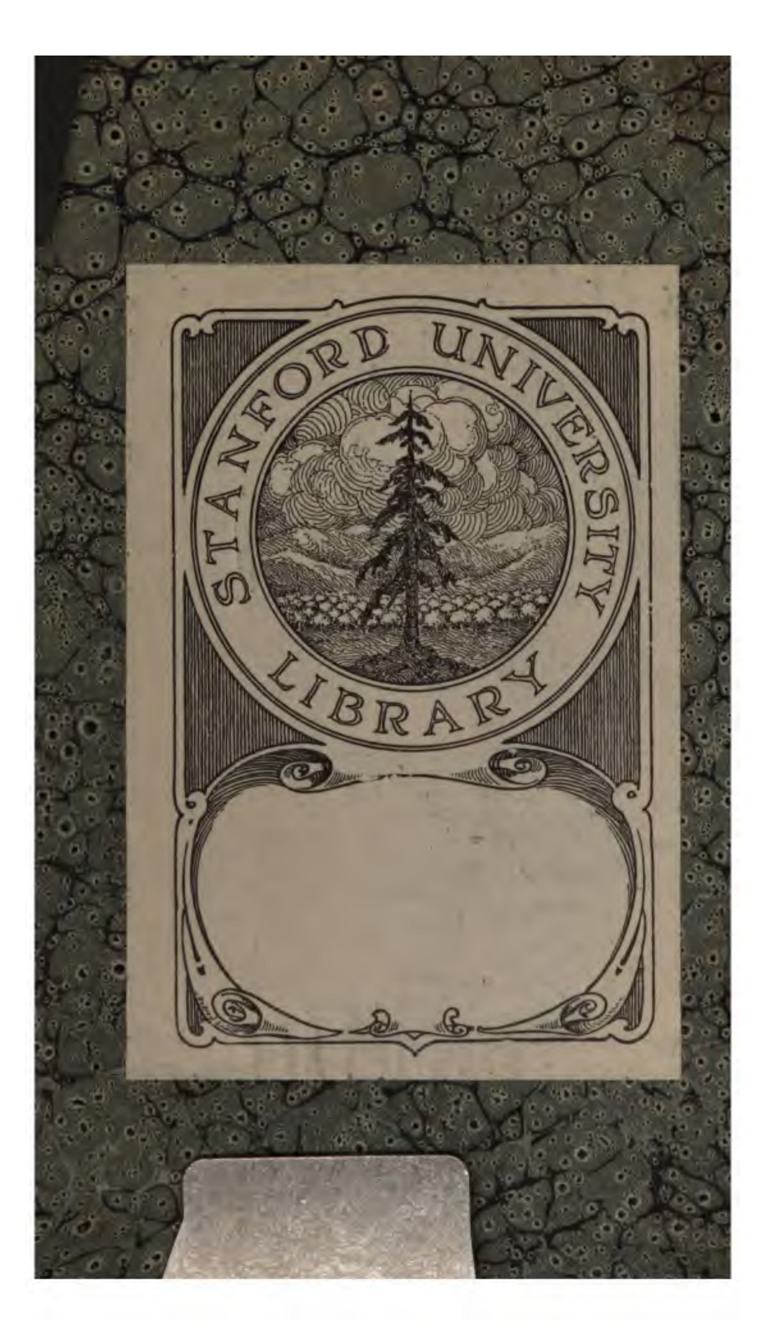



Stanford University Libraries
3 6105 118 991 459


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY







COLLECTION MICHEL LÉVY

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

X

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

X

— COMÉDIES-VAUDEVILLES —

I

LE NOUVEAU POURCEAUGNAC
LES DEUX PERCEPTEURS — UNE VISITE A BEDLAM
LA SOMNAMBULE
L'OURS ET LE PACHA — FRONTIN MARI-GARÇON
LE GASTRONOME SANS ARGENT
LE PARRAIN — LE MARIAGE ENFANTIN
MICHEL ET CHRISTINE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

LE NOUVEAU POURCEAUGNAC

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Poirson

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 18 février 1817.

PERSONNAGES.

M. DE VERSEUIL, colonel de hussards.
NINA, sa fille.
THÉODORE, lieutenant de hussards, amant de Nina.
JULES, } sous-lieutenants de hussards.
LÉON, }
ERNEST DE ROUFIGNAC, jeune officier de cavalerie, prétendu de Nina.
M. FUTET, percepteur des contributions.
MADAME FUTET, sa femme.
TIENNETTE, filleule de Nina.
DROLICHON, commis de Futet.
OFFICIERS DE HUSSARDS ET JEUNES GENS DE PARIS.

La scène se passe dans une petite ville voisine de Paris, dans laquelle est caserné le régiment de M. de Verseuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉON, JULES, ET PLUSIEURS OFFICIERS DE HUSSARDS, assis autour d'une table, et figurant un conseil de guerre.

TOUS, parlant à la fois.

Moi, Messieurs, je pense, et mon avis est que d'abord...

JULES.

Eh! Messieurs, un peu de silence; on ne peut juger sans entendre, et si vous parlez tous ensemble...

THÉODORE.

C'est à moi de vous expliquer...

JULES.

Non, les amoureux sont trop bavards. (Se levant.) Voici le fait :

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Théodore aime sa cousine,
Qui tout bas brûle aussi pour lui;
Mais pour un autre on la destine,

Et cet autre arrive aujourd'hui.
Sur son hymen il vient, en homme sage,
Pour implorer vos secours, vos avis,
Persuadé qu'en fait de mariage
On doit toujours compter sur ses amis.

J'ai dit.

LÉON.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Eh bien! Messieurs, qu'en pensez-vous?
Permettrons-nous qu'à nos yeux même
Un autre soit l'heureux époux
De la jeune beauté qu'il aime?

JULES.

Nous seuls, puisqu'on veut la ravir,
Serons ses protecteurs suprêmes...
Et plutôt que de le souffrir,
Nous l'épouserions tous nous-mêmes!

THÉODORE.

Mes amis, mes généreux amis, c'en est trop.

JULES.

Non, voilà comme nous sommes. Mais nous aurions bien du malheur si, entre nous, nous ne trouvions pas quelque moyen de renvoyer le futur dans sa province.

THÉODORE.

Pensez-y donc, Messieurs; un prétendu de Limoges, et qui se nomme monsieur de Roufignac.

TOUS.

De Roufignac!

JULES.

De Roufignac! Voilà qui rime terriblement à Pourceaugnac. Et quel homme est-ce?

THODORE.

C'est ce qu'on ne sait pas précisément. Mais songez, de grâce, qu'il arrive aujourd'hui, et qu'il n'y a pas de temps à perdre.

JULES.

Voyons donc quelque moyen bien extravagant. Si nous... non, cela ne vaut rien.

THÉODORE.

Nous pourrions... Oh! ce serait trop fort.

LÉON.

Je le tiens... Nous n'avons qu'à... non, cela pourrait compromettre...

JULES.

Allons, voilà de beaux moyens! Eh! Messieurs, au lieu de nous creuser la tête à chercher des inventions nouvelles, des farces ingénieuses pour éconduire un prétendu, n'avons-nous pas sous la main ce qu'il nous faut? Nous avons tous assisté ce soir à la représentation de M. de Pourceaugnac; voilà nos moyens tout trouvés; les farces de Molière en valent bien d'autres.

THÉODORE.

Laissez donc, c'est trop usé.

JULES.

Bah! avec des changements et des additions, voilà comme on fait du neuf; c'est la mode, d'ailleurs, et l'on a trouvé plus commode de refaire Molière que de l'imiter.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Des Cottins qu'il peignit si bien,
Nous voyons la race renaître;
Mais d'un crayon tel que le sien
Nul encor ne s'est rendu maître.
Des hypocrites et des sots
On craindrait moins le caractère,
Si tous nos tartufes nouveaux
Faisaient naître un nouveau Molière.

THÉODORE.

Ma foi! faute de mieux, tenons-nous-en donc à Molière. Va pour M. de Pourceaugnac.

TOUS.

Va pour M. de Pourceaugnac.

JULES.

Adopté à la majorité. Aujourd'hui l'arrivée du futur, demain son départ, et nous marions Théodore le mardi gras.

THÉODORE.

Comme tu y vas!

Air : *Il n'est pas temps de vous quitter.*

Se marier un mardi gras!
Vit-on jamais rien de semblable?

JULES.

Eh! mon cher ami, pourquoi pas!
L'à-propos me semble admirable.
Ce mardi gras qui voit la gaîté fuir,
D'un jour d'hymen m'offre l'emblème.
C'est encore un jour de plaisir;
Mais c'est la veille du carême.

Il ne reste plus qu'à distribuer nos rôles. Si encore nous avions ici notre cher Futet et sa digne épouse! ce sont eux qui nous seconderaient merveilleusement. Mais ce cher percepteur des contributions est à Paris depuis ce matin. Quel dommage! lui qui passe sa vie à faire des tours, des malices : quelle fête pour lui! Il sait pourtant la situation où nous nous trouvons; il avait promis de nous seconder. Eh! qu'entends-je? le voici!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, FUTET.

FUTET.

Air : *Lorsque le champagne.*

Pour fuir l'humeur noire,
Jouer chaque jour
Un tour;
Chanter, rire et boire,
C'est là le fait
De Futet.
Nul sot ne m'échappe;
Sur chacun je drape;
Tous les jours j'attrape
Nouvel original.
Enfin sur la terre,
Par mon savoir-faire,
Mon année entière
Est un vrai carnaval.

TOUS.

Pour fuire l'humeur noire, etc.

THÉODORE.

Nous nous accusions déjà, mon cher Futet.

FUTET.

Ingrat! je m'occupais de vous : je n'ai fait que rêver à votre aventure toute la nuit. Vous m'intéressez d'une manière toute particulière; ce n'est pas à cause des excellents dîners où vous m'invitez : je paye toujours mon écot... en gaieté. Mais vous

aimez tant votre cousine; elle est si gentille, votre charmante Nina! c'est un petit démon, en vérité. Je me suis dit : Futet, tu te dois tout entier à ce couple intéressant. Ce matin, je me lève à six heures, je m'arrache des bras de madame Futet, je selle Coco, et me voilà à Paris au bureau des diligences; deux ou trois entraient dans la cour. Quel spectacle qu'une descente de diligence!

Air : ***Pégase est un cheval.***

Un monsieur, que je juge artiste,
Demandait le grand Opéra;
Tandis qu'une jeune modiste
Demande le Panorama;
« Corcelet, » crie un gastronome;
Plus loin, d'un air sentimental,
Je remarque un petit jeune homme
Demandant le Palais-Royal.

Je me retourne, et j'aperçois la diligence de Limoges! je m'informe adroitement du conducteur si M. de Roufignac est parmi les voyageurs. Réponse affirmative. Je vois descendre de la diligence bon nombre d'originaux, des têtes toutes particulières, comme nous les aimons, nous autres farceurs. Nous voilà donc assurés que notre victime est arrivée, qu'elle est digne de nos coups!

Air : ***Suzon sortait de son village.***

Quand j'ai remarqué leur figure,
Je tourne bride vivement;
Et de Coco pressant l'allure,
J'arrive ici dans un instant,
Pour concerter,
Pour arrêter
Tous les bons tours qu'il faut exécuter.
Le carnaval
Sera fatal,
Je le parie, à cet original.
Condamnons, par maintes esclandres
Notre victime au célibat,
Et nous brûlerons le contrat
Le mercredi des cendres.

TOUS.

C'est convenu.

FUTET.

Madame Futet nous secondera. C'est une commère... Suffit,

je n'en dis rien ; c'est mon épouse, et vous la jugerez dans le danger.

JULES.

Nous allons t'expliquer...

FUTET.

Songez, pour moi, que je veux, que j'ai droit à un bon rôle. Ah ! je vous recommande mon commis à cheval, Drolichon, qui n'est pas une bête.

JULES.

Tu seras content... il s'agit donc...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, TIENNETTE.

TIENNETTE.

Chut ! Eh vite ! retirez-vous.

JULES.

C'est Tiennette qui est notre sentinelle avancée.

FUTET.

Tant mieux. Joli talent. Elle peut nous seconder dans les ingénues, en l'instruisant un peu.

TIENNETTE.

Oh ! j'ai de la bonne volonté. Mais il faut vous retirer. M. le colonel est levé ; il va sortir : il est d'une humeur !...

JULES.

Il n'est pas abordable depuis quelques jours.

THÉODORE.

Il attend à chaque instant le général, qui doit venir passer en revue notre régiment.

TIENNETTE.

Allons, voyons, allez-vous-en, car, d'un moment à l'autre, M. de Verseuil...

JULES.

Ah çà ! Tiennette, avancez à l'ordre. Nous attendons plusieurs jeunes gens de l'endroit, et même de Paris, qui doivent servir nos projets.

TIENNETTE.

Oui, dans vos projets de comédie... Je sais...

LÉON.

Comment ! tu sais ?

TIENNETTE.

Oui, j'étais là, en sentinelle, et j'écoutais. Oh! soyez tranquille, j'ai tout entendu.

JULES.

Futet a raison ; elle a des dispositions.

THÉODORE.

Si donc ces jeunes gens arrivent, tu sais ce que nous sommes convenus.

TIENNETTE.

C'est tout simple. Oh! mon Dieu, vous pouvez vous en rapporter à moi. Je les fais passer tous dans le jardin, jusqu'à ce que le colonel soit parti; et s'il les rencontre, ce sont des messieurs qui viennent pour notre bal masqué; c'est entendu.

FUTET.

Voyez-vous la petite gaillarde! Embrasse-moi, mon enfant. Tu aurais été digne d'être mademoiselle Futet. Allons, Messieurs, ne perdons point de temps.

Air du *Pantalon*.

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment
De promener,
De berner,
Sans faire grâce,
Le prétendu
Éperdu,
Confondu,
Et de rendre ses calculs
Nuls.

JULES.

Si, venant de son pays
A Paris,
Ce beau fils
Prend chez nos demoiselles
Les plus sages, les plus belles;
Par ce choix incivil
Que nous restera-t-il?

TOUS.

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

TIENNETTE, *seule.*

Me voilà de la confidence. C'est gentil d'être dans une confidence! et surtout pour servir mademoiselle Nina, ma marraine, qui est si bonne! Que mon papa dise maintenant que je suis une bête!

Air : *C'est ma mie, j' la veux.*

Tout bas quand on cause,
J'entends toujours bien;
Je sais mainte chose
Dont je ne dis rien;
Et pourtant papa
Dit que je suis bête,
Est-ce ma faute, da!
S'il m'a faite
Comme ça?

J' sais que l' voisin Pierre
Gronde tant qu'il peut,
Et finit par faire
C' que sa femme veut.
Et pourtant papa, etc.

Je vois d'ordinaire
Maint et maint chaland
Qui vient voir mon père
Pour saluer maman.
Et pourtant papa, etc.

Je voudrais bien le voir ce monsieur de Roufignac... Roufignac! il me semble que quelqu'un qui a un nom comme celui-là doit avoir une figure bien drôle.

SCÈNE V.

TIENNETTE, ERNEST DE ROUFIGNAC, en négligé d'officier de cavalerie *.

ERNEST.

Quel singulier pays! Comment, personne pour me recevoir? Ils ne sont pas curieux du tout. Si un prétendu arrivait à Limoges, toute la famille serait depuis le matin sur la grande route.

* Frac et chapeau bourgeois, veste, pantalon et bottes vernies.

TIENNETTE.

Ah! mon Dieu! voilà déjà quelqu'un!

ERNEST.

Ma belle enfant...

TIENNETTE.

Chut!

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est donc?

TIENNETTE.

Chut! vous dis-je. Vous venez de Paris?

ERNEST.

A l'instant même.

TIENNETTE.

Ces Messieurs et mademoiselle Nina vous attendent; mais il ne faut pas paraître tout de suite.

ERNEST.

Eh! pourquoi donc?

TIENNETTE.

Le colonel n'est pas encore sorti, et je guette son départ et l'arrivée du prétendu.

ERNEST.

Du prétendu!

TIENNETTE.

Oui. Vous entendez bien qu'il ne faut pas qu'il sache...

ERNEST.

Parbleu! cela va sans dire.

TIENNETTE.

Parce que s'il se doutait seulement des tours qu'on veut lui jouer, ce ne serait plus cela.

ERNEST.

C'est juste. Mais, dites-moi, le prétendu, c'est...

TIENNETTE.

Cet imbécile qui arrive de Limoges.

ERNEST.

Ah! oui, oui, M. de Roufignac.

TIENNETTE.

Justement. Ah bien! si vous savez déjà...

ERNEST.

Oui, je sais, confusément...

TIENNETTE.

Oh! nous allons bien nous amuser! Tous ces Messieurs, ces

messieurs les officiers sont avertis. C'est M. Futet, le percepteur des contributions qui mène tout cela. Mademoiselle va se concerter avec eux : elle s'est déjà entendue avec M. Théodore.

ERNEST.

Eh! quel est ce M. Théodore?

TIENNETTE.

Air : *Mon galoubet.*

C'est son cousin
Qu'elle aima dès son premier âge;
Et si quelqu'autre avait sa main,
Mad'moiselle est fidèle et sage,
Elle n'aimerait jamais, je gage,
Que son cousin.

ERNEST.

C'est charmant!

TIENNETTE.

C'est son cousin
Qui toujours a la préférence;
Et si la noce s'faisait d'main,
Savez-vous qui lui f'rait d'avance
Danser la premièr' contredanse?
C'est son cousin.

ERNEST.

Cette petite fille-là a de l'esprit pour son âge?

TIENNETTE.

N'est-ce pas, Monsieur? Il paraît qu'on vous attendait pour commencer. Mais, dites-moi, qu'est-ce que vous faites donc là-dedans?

ERNEST.

Ma foi, je te l'avouerai, je ne sais pas trop quel rôle je dois jouer. Tu dis donc que Nina aime Théodore?

TIENNETTE.

Sans doute, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient quelquefois de grandes disputes, parce que M. Jules est aussi fort aimable. Au fait, mademoiselle Nina a raison; on a des prévenances, des égards, et on l'accuse d'être coquette. Mais tous les hommes sont jaloux, jusqu'à M. Futet, qui, quoique marié depuis quatre ans, a fait, il y a six mois, une scène horrible à sa femme, parce qu'on prétendait l'avoir rencontrée en carriole

dans les environs de Melun, tête à tête avec un jeune homme; et ça a fait des propos, des histoires... parce que dans une petite ville on est méchant, mauvaise langue et bavard, bavard, bavard, vous n'en avez pas d'idée.

ERNEST.

Si fait, si fait, je commence.

TIENNETTE.

Écoutez, c'est, je crois, le colonel; je vais le guetter. Courez vite rejoindre ces Messieurs, et vous habiller pour la comédie; vous savez bien, cette comédie qu'ils jouent : Monsieur de Pourceau... Pourceau...

ERNEST.

Pourceaugnac?

TIENNETTE.

Gnac, c'est ça.

ERNEST.

Ah! je vois alors le rôle qu'on me destine. Dites-moi, y a-t-il ici un costumier?

TIENNETTE.

Comment donc, Monsieur! et un qui vient de Paris, encore, un élève de Babin, dans la grande rue à droite, un magasin de masques à côté de l'évêché, tout ce qu'il y a de plus nouveau : des Gilles, des Arlequins, Cendrillon, madame Angot et la Tête de Mort. Votre servante, Monsieur. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

ERNEST, seul.

Allons, le sort en est jeté, et je vois que c'est à moi de soutenir l'honneur des habitants de Limoges. Ne perdons point de temps, et, de peur de l'oublier, prenons mes notes comme au bal de l'Opéra. (Écrivant au crayon sur un carnet qu'il tire de sa poche.) M. Théodore, M. Jules; tous deux font la cour, et pour un rien seraient rivaux. — Mademoiselle Nina, ma future, tant soit peu coquette. — M. Futet, jaloux. — Madame Futet, vue en carriole dans les environs de Melun, avec un jeune homme; c'est charmant. On vient!... Eh vite! au magasin de masques. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LE COLONEL, achevant de donner des ordres.

Qu'on tienne tous les chevaux sellés, et qu'au premier signal le régiment soit prêt à se rendre sur la place d'armes. Nous attendons le général d'un moment à l'autre; et j'ai prévenu messieurs les officiers de ne point quitter la caserne. Une revue! quel bonheur!

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Que je trouve de charmes
A voir tous mes guerriers,
Rangés et sous les armes,
Lancer leurs fiers coursiers !
Ainsi sous la mitraille
Je les voyais courir...
C'est presque une bataille;
Ça fait toujours plaisir.

Toi, ma fille, si M. de Roufignac arrivait, tu lui dirais qu'un déjeuner de cérémonie m'a forcé de m'absenter pour quelques heures; mais que tu t'es chargée de le recevoir.

NINA.

Mon père, je n'oserai jamais.

LE COLONEL.

Comment, tu n'oseras jamais? le fils d'un ancien ami! un jeune homme qui, j'en suis sûr, doit être fort bien!

NINA.

Mais je ne le connais pas.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que ça fait; vous ferez connaissance. Écoute-moi; j'ai là-dessus un sytème :

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Oui, sans amour je veux qu'on se marie;
Ainsi jadis ta mère m'épousa.
Quand l'amour vient à la cérémonie,
Le lendemain bien souvent il s'en va.
Mais quand ce dieu ne parut pas d'avance,
On n'a pas peur qu'il vienne à s'esquiver ;
Même, au contraire, on garde l'espérance
De le voir arriver.

Aussi arrivera-t-il; et tu l'éprouveras aussi.

NINA.

Je suis bien sûre que non.

LE COLONEL.

Allons, tu as des préventions contre lui. Parle franchement; il est impossible qu'il ait du mérite parce qu'il est de Limoges : voilà comme vous êtes, vous autres gens de Paris.

AIR: *Le Briquet frappe la pierre.*

Ton erreur est excusable :
A Paris tous les amants
Sont plus vifs et plus galants,
Leur ton est plus agréable.
Mais, je le dis entre nous,
En province les époux
Sont plus empressés, plus doux.

NINA.

Oui, j'obéirai, mon père;
Pourtant, malgré vos avis,
Si j'en crois maints beaux esprits,
Chacun prétend, au contraire,
Que c'est toujours à Paris
Qu'on trouve les bons maris.

LE COLONEL.

Chimères que tout cela. Tu sais d'ailleurs que ma parole est engagée, et quand j'ai une fois promis... Allons, rentre.

NINA.

Non, mon père, je veux vous reconduire et vous voir monter à cheval.

LE COLONEL.

Dépêchons-nous,
J'entends l'heure qui m'appelle;
Dépêchons-nous,
On m'attend au rendez-vous.
Près de sa belle
Le futur
Peut attendre, le fait est sûr.

NINA.

Avec moi, mon père, je sens
Qu'il pourrait attendre longtemps.

LE COLONEL.

Dépêchons-nous, etc.

(Il sortent, Jules, Léon et Théodore entrent de l'autre côté avec précaution.)

SCÈNE VIII.

JULES, THÉODORE, LÉON.

THÉODORE.

Vivat! le voilà enfin parti.

LÉON.

Et nous sommes maîtres du champ de bataille. (On entend du bruit dans le fond.)

JULES.

Quel est ce bruit? Eh! vois donc quel original! (On entend crier en dehors.)

SCÈNE IX*.

LES PRÉCÉDENTS; ERNEST, habillé grotesquement et parlant à la cantonade.

ERNEST.

Eh bien! quoi? qu'est-ce? On dirait qu'ils n'ont jamais rien vu. Je vous demande la maison de M. de Verseuil, oui, du colonel de Verseuil; il n'y pas de quoi me rire au nez.

THÉODORE.

M. de Verseuil! serait-ce notre homme?

JULES.

Ma foi! voilà bien l'idée que je m'en faisais. (Se tournant et parlant vers le fond.) Oui, Messieurs, qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers?

ERNEST.

A la bonne heure, voilà un honnête homme! (Allant à la porte du fond, et s'adressant, comme Jules, à ceux du dehors.) Qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers?

JULES, même jeu.

Monsieur a-t-il en soi quelque chose de ridicule?

ERNEST, même jeu.

C'est vrai. Est-ce que j'ai quelque chose en soi de ridicule?

JULES, même jeu.

Le premier qui se moquera de lui aura affaire à moi.

ERNEST, même jeu.

Le premier qui se moquera de moi aura affaire à lui. (Il revient sur le devant du théâtre, et s'adressant aux officiers.) Avez-vous vu? parce que je leur dis que je viens de Limoges, il semble que j'aie l'air d'arriver de Pontoise.

* L'entrée d'Ernest doit être la même que celle de Pourceaugnac; elle doit être accompagnée des mêmes lazzis.

TOUS, l'entourant.

Comment! vous venez de Limoges?

AIR : *Ma bouteille est ma brune.*

Oui, vraiment, j'en arrive.
Youp, youp, j'arrive grand train.
La flamme la plus vive
Me guidait en chemin.
J' dois être marié demain.

THÉODORE.

Quoi ! vous seriez notre cousin?
Ah! pour nous quel heureux destin!

ERNEST.

Eh quoi ! vous êtes mon cousin?
Ah! pour moi quel heureux destin!

TOUS.

Embrassons-nous, mon cher cousin!
Bravo! c'est notre cousin!

ERNEST.

Embrassons-nous, mon cher cousin!
Youp, youp, quel heureux destin

ERNEST.

Mais voyez donc comme ça se rencontre

THÉODORE.

On n'attend que vous pour la noce.

ERNEST.

Ah! ah!

JULES.

Il y aura longtemps qu'on n'aura rien vu d'aussi beau.

ERNEST.

Oh! oh!

JULES.

Ah! ah! oh! oh! Le futur n'est pas fort sur les répliques.

ERNEST, riant comme d'inspiration.

Eh! eh! eh!

THÉODORE.

Qu'avez-vous donc à rire?

ERNEST.

C'est une idée qui me vient. Est-ce que vous ne comptez pas me faire quelque drôlerie pour mon mariage?

THÉODORE.

Nous y avions déjà bien pensé.

ERNEST.

Oh! mais il faut des farces.

JULES.

Oh! nous ne sommes pas trop farceurs ici.

ERNEST.

Oh! Limoges n'est peuplé que de farceurs; les enfants, même hauts comme ça, sont déjà de petits farceurs.

JULES.

Je suis sûr que Monsieur est un des plus malins.

ERNEST.

Ah! ah! c'est vrai. Tel que vous me voyez, je ne suis pas bête.

THÉODORE.

Il y a comme ça des physionomies bien trompeuses.

ERNEST.

Mais il faut se faire des niches, des attrapes. Il n'y a pas de plaisir sans cela.

JULES, THÉODORE, LÉON.

Eh bien! l'on vous en fera, l'on vous en fera.

ERNEST.

Mais, par exemple, il faut avoir l'esprit bien fait et ne jamais se fâcher. Moi, d'abord, on m'aurait assommé que j'aurais toujours ri.

THÉODORE, à part.

Il y a vraiment conscience de duper ce pauvre diable-là.

ERNEST.

Et même, pour que cela finît plus gaiement, c'étaient ceux qui avaient été pris pour dupes qui payaient un grand souper aux autres.

JULES.

Très-bien vu.

THÉODORE.

On a de très-bonnes idées à Limoges.

ERNEST.

N'est-ce pas?

JULES.

Va donc pour le grand repas. Mais tremblez, Messieurs : avec un adversaire tel que M. de Roufignac, vous m'avez bien l'air d'en être pour vos frais. Moi, d'abord, je parie pour lui.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FUTET.

FUTET.

Eh bien! qu'est-ce? Déjeune-t-on aujourd'hui?

JULES, bas, à Futet.

C'est notre homme.

FUTET.

Oh! alors nous allons nous amuser. Laissez-moi faire. (A part, en faisant un geste de surprise.) O ciel! en croirai-je mes yeux? Quelle heureuse rencontre! N'est-ce point là M. de Roufignac?

ERNEST.

Comment! Monsieur?

FUTET.

Se peut-il que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Roufignac?

ERNEST.

Mais, Monsieur, pas beaucoup.

THÉODORE.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

FUTET.

Je vous ai vu pas plus haut que cela, et je ne sais combien de fois nous avons joué ensemble. Comment appelez-vous ce café de Limoges qui est si fréquenté?

ERNEST.

Aux Innocents.

FUTET.

Aux innocents, c'est cela. Nous y jouions tous les jours au billard. Nous étions là une vingtaine de lurons.

ERNEST, cherchant à se rappeler.

Attendez donc... ah! oui, oui.

FUTET.

Vous me connaissez, n'est-ce pas? Embrassons-nous, je vous prie. (Ils s'embrassent; bas.) Hein! est-il d'une bonne pâte! (A Ernest.) Et cet endroit où l'on dansait, comment l'appelez-vous?

ERNEST.

Ah! la Redoute. Hien! le beau bal!

FUTET.

Je n'en manquais pas un. C'était une foule. Et vous souvient-il de cette querelle que vous eûtes?

ERNEST.

Ah! dam, on en avait souvent, ne fût-ce que pour retenir ses places.

FUTET.

Oui; mais je vous parle de cette affaire où vous vous montrâtes si bien, et où vous reçûtes un soufflet.

ERNEST.

Comment! un soufflet? qui est-ce qui vous a donc dit?..

FUTET.

Enfin vous reçûtes un soufflet, convenez-en. Vous voyez que je suis bien instruit. (Bas.) Est-il bête!

ERNEST.

C'est vrai.

THÉODORE.

Comment! Monsieur, vous avez reçu un soufflet?

ERNEST.

Sans doute. Ça peut arriver aux personnes les mieux constituées. (A Futet.) Mais d'où savez-vous?..

FUTET.

Parbleu! je dois bien le savoir, c'est moi...

ERNEST.

C'est vous?

FUTET.

Qui vous l'ai donné.

TOUS.

Ah! ah! ah! ah! ah!

ERNEST.

Comment! c'était vous? Est-ce heureux de se retrouver ainsi! Eh bien! imaginez-vous que je n'en savais rien, parole d'honneur!

FUTET.

Je crois bien.

ERNEST.

C'était dans la foule que je l'avais reçu; et je vous remercie de m'avoir instruit.

FUTET.

Il n'y a pas de quoi.

ERNEST, mettant son chapeau, et d'un air patelin.

Si, parce que je suis alors obligé de vous en demander sa-

tisfaction; et comme ces Messieurs ont justement là leurs épées...

FUTET.

Comment? comment?

ERNEST, à Théodore.

D'autant plus qu'à Limoges nous sommes extrêmement mauvaises têtes.

JULES.

Ah! ah! nous allons rire.

FUTET.

Oui, nous allons bien nous amuser; c'est singulier comme je m'amuse!

THÉODORE.

Ah çà! vous êtes donc un brave, monsieur de Roufignac?

ERNEST.

Ah! mon Dieu! non; mais comme j'ai dix ans de salle, et que je suis le premier tireur de Limoges, je suis toujours sûr de tuer mon homme sans qu'il m'arrive rien.

FUTET.

Ah! mon Dieu!

ERNEST.

AIR : *Ma commère, quand je danse.*

J'appris, dès mon plus jeune âge,
A manier le fleuret;
J'ai le jeu prudent et sage,
Et suis ferme du jarret.
C'est que mon maître en détachait.
l m'a donné du courage
A trois livres le cachet.

Croyez-vous, sans cela, que j'irais m'exposer à recevoir quelque coup qui me ferait mal? pas si bête!

FUTET, cherchant à se sauver.

Un moment, je suis bien votre serviteur.

LES JEUNES GENS, le retenant.

Restez donc.

ERNEST, aux officiers.

Ah! Messieurs! examinez ce coup-là. Je parie, en entrant en tierce, lui percer l'oreille gauche, et me retrouver en quarte.

THÉODORE.

Je parie pour...

FUTET.

Je ne parie pas.

JULES.

Je parie contre. (Bas, à Futet.) Allez, allez toujours. La plaisanterie est divine : c'est délicieux !

FUTET.

N'est-ce pas ? n'est-ce pas ? Diable ! comme il y va ! Je voudrais bien vous y voir, vous autres. C'est qu'un butor comme cela est capable de faire quelque sottise.

ERNEST, à Futet.

Allons, en garde. Voulez-vous baisser un peu le collet de votre habit, s'il vous plaît, Monsieur ?

FUTET.

Pourquoi donc, Monsieur ?

ERNEST.

C'est pour l'oreille.

FUTET.

Comment ! pour l'oreille ! Non, Monsieur, je ne le baisserai point. (Ernest va à lui, et baisse le collet de son habit.) Eh mais, dites donc, Monsieur, voulez-vous me laisser ! Eh mais ! c'est qu'à la fin... voyez-vous... Eh mais !...

ERNEST.

Vous ne voulez pas le baisser ? eh bien ! je vais percer le collet et l'oreille.

FUTET.

Monsieur, Monsieur, réservez votre valeur pour une meilleure occasion.

ERNEST.

Comment ! une meilleure occasion ! Où voulez-vous que je trouve jamais des oreilles comme les vôtres ?

FUTET.

Écoutez : le soufflet était de mon invention, je vous l'avais donné, je vous l'ôte : votre honneur est intact. Ainsi, rengaînez. Mais c'est qu'il le croyait bonnement. Ah ! ah ! est-il bête !

ERNEST.

Comment ! c'était donc pour rire ?

FUTET.

' sans doute.

ERNEST.

Pour vous moquer de moi?

FUTET.

Oui, oui.

ERNEST, remettant son chapeau.

Alors je suis obligé de vous en demander satisfaction. Allons, l'épée à la main.

FUTET, aux officiers.

Ah çà! quel enragé! Mais est-il bête! je vous le demande? (A Ernest.) Je vous déclare, Monsieur, que, dans un jour consacré au plaisir, je me fais un devoir de ne point me battre, et je ne me battrai point un mardi gras; demain, si le cœur vous en dit. (Bas, à Théodore.) C'est décidé, il faut le renvoyer aujourd'hui, et je m'en charge.

THÉODORE.

Comment! vous voulez?...

FUTET.

C'est une affaire qui devient la mienne. Justement voici ma femme.

ERNEST.

Sa femme!

FUTET.

Soyez à vos rôles. Ça va commencer.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME FUTET.

MADAME FUTET.

AIR : *Oh! oh! oh! ah! ah! ah!*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle?
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui donc me le rendra!
Ah! dans le siècle où nous sommes,
A quoi donc sert la vertu!
Oui, notre sexe est perdu,
Tant qu'existeront les hommes.
Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! ah!

Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle!
Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui donc ici me le rendra?

FUTET.

Hein! joue-t-elle son rôle!

MADAME FUTET.

Est-il vrai que madame de Verseuil donne sa fille à un monsieur de Rouflgnac?

THÉODORE, montrant Ernest.

Le voici lui-même.

MADAME FUTET.

Ah! Dieu, c'est bien lui! c'est trop lui! Soutenez-moi, je vous prie.

ERNEST.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

MADAME FUTET, se relevant.

Ce que j'ai? perfide! Tu ne me connais pas? après la promesse de mariage que tu m'as faite!

AIR : *Jeunes filles, jeunes garçons.*

C'est ta coupable trahison
Qui seul égara ma faiblesse.
Pour toi j'ai perdu ma jeunesse,
Pour toi j'ai perdu ma raison;
J'ai perdu, quelle école!
Le sort qui m'était dû :
J'ai perdu la vertu!

ERNEST.

Vous n'avez pas perdu
La parole.

THÉODORE.

Comment, Monsieur! oser faire la cour à ma cousine lorsque vous avez déjà...

FUTET, bas, à sa femme.

C'est bien, c'est bien. (Haut.) Le fait est que si vous avez déjà...

MADAME FUTET.

Parle, perfide; oserais-tu le nier? et mon souvenir est-il banni de ta mémoire, après toutes les bontés que j'ai eues pour toi?

ERNEST.

En effet. Serait-ce possible? Eh oui! je crois reconnaître...

FUTET, à part.

Il reconnaît ma femme! c'est charmant! est-il bête! est-il bête!

ERNEST.

C'est vrai; Madame a raison. Moi, d'abord, je ne mens jamais. Mais je vous ai si peu vue! Cette carriole était si obscure, et puis ça ne s'est pas passé comme vous le dites.

TOUS.

Comment! comment!

ERNEST.

J'aime mieux tout vous raconter... (A Futet.) et c'est vous que je prends pour juge. Il y a environ six mois...

MADAME FUTET.

Monsieur...

ERNEST.

Oui, oui, Madame, il y a six mois; j'allais à Melun.

FUTET.

A Melun!...

ERNEST.

Je me trouvai tête à tête, dans une petite carriole, avec une femme charmante, dont je ne pouvais pas distinguer les traits.

FUTET.

Une carriole!

ERNEST.

Je reconnais maintenant que c'est Madame.

FUTET.

C'est Madame!

ERNEST.

Je suis trop honnête homme pour ne pas le dire tout haut. Mais je vous demande si c'est ma faute. En carriole le sentiment va si vite.

FUTET, à sa femme.

Morbleu! Madame...

ERNEST.

Mais je n'ai rien promis; dites-le vous-même.

FUTET.

Eh bien! avais-je tort d'être jaloux? (A Ernest.) Monsieur, ça ne se terminera pas ainsi.

ERNEST.

Oh! moi, je n'ai pas de rancune.

FUTET.

Je vous dis, Monsieur, que ça ne peut pas se terminer ainsi; et nous verrons...

ERNEST.

Est-ce qu'il voudrait revenir à notre querelle de tout à l'heure? Eh bien! soit. En garde!

FUTET.

Il ne s'agit pas de cela. Apprenez que Madame est mariée; qu'elle a un mari respectable.

ERNEST.

C'est bien agréable pour lui!

MADAME FUTET, à Ernest.

Mais, Monsieur... (A son mari.) Mais, mon ami...

FUTET.

Fi, Madame!

JULES, à Ernest.

Cela n'empêche pas, Monsieur, que votre conduite ne soit très-immorale, très-blâmable. Croyez, mon cher Futet, que nous prenons sincèrement part à votre malheur. Mais vous serez vengé; il n'épousera pas mademoiselle Nina. Nous allons répandre partout son aventure.

THÉODORE.

Oui, je vais la raconter à tout le monde; et voici ma cousine elle-même à qui nous allons tout apprendre.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, NINA.

THÉODORE.

Venez, ma chère cousine, venez connaître l'époux que votre père vous destinait, et que le hasard vient heureusement de démasquer.

NINA.

Je sais tout, j'avais vu Madame avant vous.

FUTET.

Oui; mais vous ne savez pas...

NINA, bas, à Futet.

C'est très-bien; tout va à merveille.

FUTET.

Mais non, au contraire. Maudit Limousin! va...

NINA.

J'espère, Monsieur, qu'après l'éclat d'une pareille aventure, vous ne songez plus à ma main?

FUTET.

C'est ça, renvoyez-moi le provincial.

ERNEST.

Ah ! ah ! qu'est-ce que ça fait ? on a une inclination, et on se marie ; ça n'y fait rien. Vous le savez bien, puisque vous m'épousez.

NINA.

Comment ! Monsieur ?...

ERNEST.

Eh ! mon Dieu ! je sais tout. Vous sentez bien qu'on n'est pas venu de Limoges sans prendre des informations. On assure que vous avez distingué un M. Théodore, un fort joli garçon, que je ne connais pas : fort aimable, mais d'un caractère facile, et qui ne s'aperçoit pas qu'on l'abuse.

THÉODORE.

Monsieur...

NINA.

Et qui a pu vous dire que je l'aimais ?

ERNEST.

On n'a point dit ça : c'est bien lui qui vous fait la cour ; mais c'est un de ses amis, M. Jules, que vous aimez en secret.

THÉODORE, furieux.

Eh bien ! je m'en suis toujours douté.

ERNEST.

Pardi ! c'est connu : tout le monde vous le dira.

NINA.

Quelle indignité !

JULES, bas, à Théodore.

Je te jure, mon ami...

THÉODORE.

C'en est assez, Monsieur, et vous ne jouirez pas longtemps de votre triomphe.

JULES.

Écoute donc, comme il te plaira.

MADAME FUTET.

Mais, Messieurs, de grâce...

FUTET, vivement.

Taisez-vous, Madame.

AIR : *Cœur infidèle* (BLAISE ET BABET).

THÉODORE, à Nina.

Cœur trop léger !

FUTET, à madame Futet.

Femme volage,
Peux-tu me faire un tel outrage ?

THÉODORE, FUTET.

Cœur volage!
Ne me parlez pas davantage.

THÉODORE, à Jules.

A demain.

FUTET, à sa femme.

Il n'est point d'excuse.

JULES, à Théodore.

A demain, soit ; je vous attends.

FUTET, à part.

Ce Limousin, dont je m'amuse,
S'amuserait à mes dépens !

ENSEMBLE.

FUTET, THÉODORE.

Cœur infidèle, etc.

TOUS LES OFFICIERS.

Dans le fond du cœur je partage
Un tel affront, un tel outrage.

MADAME FUTET, NINA.

Je n'entends rien à leur langage.
Cessons un pareil badinage ;
Monsieur, après un tel outrage,
Ne me parlez pas davantage.

SCÈNE XIII.

NINA, ERNEST.

NINA.

C'est pourtant ce maudit prétendu qui est cause de tout cela. Oh! je m'en vengerai; et je vais le traiter de manière qu'il ne lui restera pas d'envie de m'épouser.

ERNEST.

Ma future est vraiment fort jolie, et a l'air de m'aimer beaucoup.

NINA.

Eh bien, Monsieur, vous êtes content. Voilà tout le monde brouillé, et cela, grâce à vous.

ERNEST.

Ah! dam! ils ont l'air fâché; mais pourquoi cela? moi je n'en sais rien.

NINA.

Comment! vous n'en savez rien! quand vous allez justement leur dire?... (*A part.*) Au fait, il a si peu d'intelligence, qu'il ne se doute pas même... (*Haut.*) Dites-moi, monsieur de Roufignac, croyez-vous qu'un sot puisse épouser une demoiselle malgré elle?

ERNEST.

Ah! ah! voyez-vous?

NINA.

Répondez-moi donc.

ERNEST.

Pardon, Mademoiselle, c'est que je ne sais pas ce que vous me demandez.

NINA.

Écoutez, (*Le faisant reculer.*) je suis bonne, je suis naturellement bonne; mais savez-vous que l'amour peut changer le caractère?

ERNEST.

Oui, je le sais; c'est justement ce que je viens d'éprouver en vous voyant. Vous pouvez deviner, sans que je vous le dise, que je n'ai pas grand esprit; tranchons le mot, je suis un franc imbécile, sans éducation, sans talents, sans usage : eh bien! du moment où je vous ai aperçue, je ne sais quelle révolution soudaine s'est opérée en moi : il m'a semblé qu'un jour nouveau m'éclairait; de nouvelles idées se présentaient à mon imagination, et sans peine, sans efforts, les mots s'offraient d'eux-mêmes pour les exprimer.

NINA.

Quel langage!

ERNEST.

Et qu'a-t-il donc de si étonnant? de tout temps l'amour n'a-t-il pas fait des prodiges? Douteriez-vous de ses miracles? et qui, plus que vous, cependant, serait capable d'y faire croire?

AIR du vaudeville du *Piége*.

Ah! d'un semblable changement
Il faut vous en plaindre à vous-même;

On devient bien vite éloquent
Lorsqu'on est près de ce qu'on aime.
Plus d'un amant fut interdit
Près de charmes comme les vôtres;
Et si vous me donnez l'esprit,
Vous l'avez fait perdre à bien d'autres.

NINA.

Serait-ce une plaisanterie?

ERNEST.

Qui, moi, plaisanter sur un pareil sujet? j'en suis incapable, et vous aussi, je le parierais. Et si notre mariage vous avait déplu, si quelques raisons secrètes s'étaient opposées à cette union, je suis sûr que vous m'en auriez averti; que loin de me tourner en ridicule, vous auriez eu pour moi les égards, les procédés qu'on doit à un ami de son père; que loin de confier votre secret à une jeunesse imprudente, légère, qui peut vous compromettre, vous m'auriez tout avoué franchement, et vous vous seriez confiée à ma délicatesse. N'est-il pas vrai?

NINA.

Monsieur...

ERNEST.

Jugez donc de ce qui aurait pu arriver, si, en voyant un jeune homme simple, sans défiance, vous vous étiez fait un jeu de le tourmenter; si ce malheureux vous aimait réellement; si, à votre vue, il ne pouvait se défendre d'un sentiment fatal; si, trompé, désabusé, forcé de renoncer à vous, il emportait dans son cœur le trait qui l'a blessé, et qui doit peut-être le conduire au tombeau!

NINA.

Grand Dieu!

ERNEST.

Rassurez-vous; il faut espérer que cela n'ira pas jusque-là. Mais si ce n'est pas pour lui que je parle, que ce soit au moins pour vous. A quoi ne vous exposiez-vous pas en vous livrant ainsi? Car enfin vous ne savez pas qui il est; vous ignorez son secret, et il possède le vôtre. Et, s'il profitait de ses avantages, quel parti n'en pourrait-il pas tirer dans une petite ville amie du bruit et du scandale?

NINA.

Ah! Monsieur!



ERNEST.

Mais, heureusement tout dépend de vous. Ma discrétion se réglera sur la vôtre. Vous aviez voulu m'intriguer un peu, je vous l'ai bien rendu : ma vengeance se bornera là. Surtout pas le mot à ces Messieurs ; je n'exige pas non plus que vous agissiez contre eux : restez neutre, c'est tout ce que je vous demande. Je croirai avoir remporté une assez belle victoire en détachant de leur coalition l'alliée la plus redoutable.

NINA.

Je reste stupéfaite, et je ne sais plus où j'en suis.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, TIENNETTE.

TIENNETTE, les apercevant.

Ah ! comment ! c'est vous, Monsieur? A la bonne heure; vous voilà bien déguisé. Vous avez bien trouvé le magasin. Mais ce n'est plus cela ; il faudra encore changer. Si vous voyiez les autres, ils sont tout en noir.

NINA, à Tiennette.

Comment ! est-ce que tu connais Monsieur ?

TIENNETTE.

Sans doute ; mais ne craignez rien : il est aussi du secret. Madame Futet a rassemblé les jeunes gens de la ville ; ils s'habillent de ce côté : allez, allez, ils sont bien drôles, et nous allons bien rire. Vous ne savez pas, il paraît que ça allait mal ; tous ces Messieurs étaient brouillés, monsieur Futet les a raccommodés, et les a réunis tous contre l'ennemi commun. C'est comme ça qu'il parle. Mais il faut que monsieur Futet en veuille bien au prétendu, car il y met un zèle, une ardeur !...

ERNEST, se mettant à une table, à part.

Ah, diable ! (Haut.) Attends, je vais le seconder.

NINA.

Mais je ne reviens pas de tout ce que je vois ! et comment il se fait !...

ERNEST.

Oh ! vous en verrez bien d'autres.

TIENNETTE.

Oh! oui, vous en verrez bien d'autres.

ERNEST, à Tiennette.

Tiens, cette note au pâtissier, cette autre au glacier, ce billet au colonel, et cette bourse pour toi.

NINA.

Mais, Monsieur?

ERNEST.

Vous m'avez promis de rester neutre. (A Tiennette.) Le colonel est au château; il faut trouver à l'instant quelqu'un pour lui porter ce billet.

TIENNETTE.

Nous avons Jacques, le postillon.

ERNEST.

C'est bon. Passe à la porte.

TIENNETTE.

Oh! ce n'est pas là qu'on le trouvera, c'est au cabaret du coin, où chez l'orangère en face. Oh! ça ne sera pas long. A propos, le prétendu est-il venu ici? l'avez-vous vu? est-il bien drôle?

ERNEST.

Oui, oui; mais dépêche-toi.

TIENNETTE, courant.

Votre servante, Monsieur. (Elle sort.)

SCÈNE XV.

NINA, ERNEST.

NINA.

Que dit-elle? le prétendu est-il venu? Est-ce que vous n'êtes pas monsieur de Roufignac? Au nom du ciel! qui êtes-vous, décidément?

ERNEST.

Le plus dévoué de vos serviteurs. Vous saurez tout dans un instant, pourvu que vous gardiez le silence avec ces Messieurs.

NINA.

Ah! je vous le promets.

ERNEST, lui présentant la main.

Me sera-t-il permis de vous reconduire jusqu'à votre appartement?

NINA.

Vous vous méfiez de moi!

ERNEST.

Non; mais je veux vous éloigner du théâtre de la guerre. (Il la reconduit jusqu'à la porte et la salue.)

SCÈNE XVI.

ERNEST, seul.

Bon! voilà une partie de l'armée ennemie hors d'état de me nuire. Il paraît que, malgré la division que j'avais semée parmi les autres, ils se sont réunis pour frapper les grands coups; heureuscment, mes renforts vont arriver. N'importe, tenons-nous sur nos gardes, et courons faire en sorte...

SCÈNE XVII.

ERNEST, FUTET, DROLICHON, en robe de médecin.

FUTET, arrêtant Ernest.

Non pas; halte-là. (Bas.) Allons, Drolichon, à votre rôle, mon ami.

ERNEST, se dégageant et voulant s'échapper.

Qu'est-ce que cela veut dire?

DROLICHON, l'arrêtant de l'autre côté.

Vous n'irez pas plus loin.

FUTET.

D'après les inquiétudes qu'on a conçues pour votre santé, votre beau-père et votre nouvelle famille nous envoient vers vous.

DROLICHON.

Vous nous êtes recommandé.

FUTET.

Et vous ne sortirez de nos mains que radicalement guéri.

DROLICHON.

Radicalement guéri.

ERNEST, à part.

Ah! j'y suis. Les médecins... C'est ça, la scène obligée. Sans doute les apothicaires ne sont pas loin. Allons, je n'éviterai pas la promenade.

FUTET.

Voilà un pouls qui n'est pas bon.

DROLICHON.

Voilà un pouls qui n'est pas bon.

ERNEST.

Je crois déjà les entendre, et je vois d'ici l'arme fatale! Morbleu!

DROLICHON.

Cet homme n'est pas bien.

ERNEST.

Non, c'est vrai. (A part.) Quelle idée! (Haut.) Ça commence même à m'inquiéter, et je ne serai pas fâché de vous consulter, car la fatigue du voyage... Il y a pourtant déjà huit jours. (Faisant la grimace.) Ahi!... Mais ils disent comme ça que le neuvième... Ahi!...

FUTET.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?

ERNEST, faisant la grimace.

Maudit animal!

DROLICHON.

Comment?

ERNEST.

Non, ce n'est pas à vous que j'en veux : c'est à un petit chien, pas plus haut que cela, qui, il y a quelques jours, s'attacha à mes jambes, et me mordit avec une affection toute particulière.

FUTET ET DROLICHON.

Un chien!

ERNEST.

Je sais bien qu'ils voulaient tous me faire accroire qu'il était enragé. Ah bien! oui, pas si bête.

FUTET, reculant.

Enragé!

ERNEST, le retenant.

Vous sentez bien que ça n'est pas vrai; mais vous allez toujours me faire une petite ordonnance de précaution.

FUTET ET DROLICHON.

Ah! mon Dieu!

ERNEST, les retenant.

Oh! vous ne me quitterez pas; et je veux que vous me voyiez, parce que depuis quelque temps j'éprouve de moments à autres certaines émotions : mes yeux s'enflamment, mes nerfs se contractent. Eh bien! qu'est-ce que je sens donc? (Il fait plusieurs contorsions.) Je crois que cela me prend.

FUTET.

Grand Dieu!

DROLICHON.

Nous sommes perdus! (Ernest marche d'un air furieux.)

FUTET, appelant.

Au secours! à moi, Messieurs! il est enragé.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, THÉODORE, JULES, LÉON, en médecins, et tous les autres jeunes gens, en apothicaires, entrent aux cris de Futet et de Drolichon. On entend au même instant battre le tambour et sonner le boute-selle. Chacun reste étonné.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL.

LE COLONEL, entrant.

Eh bien! Messieurs, sommes-nous prêts? Le général va bientôt arriver, et je... (Apercevant les officiers déguisés.) Corbleu! que veut dire cette plaisanterie?

TOU

Air : *Courons aux prés Saint-Gervais.*

Colonel, vous l'avez vu?
Au devoir nous devons nous rendre;
Mais chacun est retenu
Par un revers inattendu.

LE COLONEL.

Que veut dire ce mystère
Et ces armes-là? Corbleu!
Est-ce donc là la manière
D'aller au feu?

TOUS.

Colonel, vous l'avez-vu? etc.

FUTET.

Oui, colonel, quand vous saurez que Monsieur est enragé.

LE COLONEL.

A l'autre...

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, TIENNETTE.

TIENNETTE, accourant, sans voir le colonel.

Monsieur, les voilà! les voilà!

FUTET.

Qui donc?

TIENNETTE.

Eh bien! les pâtissiers, les traiteurs, les glaciers, les limonadiers! que sais-je; tout ce que Monsieur, qui est si farce, a commandé pour le repas que ces Messieurs doivent lui payer ce soir.

TOUS.

Comment! le repas?

TIENNETTE, à Ernest.

Jacques a remis à monsieur le colonel la lettre que vous m'aviez donnée pour lui.

LE COLONEL, à part.

Ma lettre, serait-ce celle?..

TIENNETTE.

Ah! mon Dieu! le voilà!

LE COLONEL.

Ah çà! m'expliquera-t-on ce que signifie tout ceci? Qui diable êtes-vous, monsieur l'enragé, qui faites venir des pâtissiers, des traiteurs; qui m'annoncez des revues d'un général qui heureusement n'arrive pas, et qui enfin rendez muet et tranquille un régiment de démons, que j'ai l'honneur de commander?

ERNEST.

Mon colonel, je suis un de ces pauvres provinciaux sur le compte desquels on cherche toujours à se divertir : dans ce moment-ci, ces Messieurs s'amusaient à mes dépens.

LE COLONEL.

Eh bien! je ne m'en serais pas douté.

ERNEST.

Demandez plutôt à Mademoiselle, (Voyant Nina qui arrive.) qui, mieux que personne, vous dira qui je suis.

NINA.

Qui, moi? je craindrais trop de me tromper. C'est Tiennette seule qui vous connaît.

TIENNETTE.

Point du tout. C'est un jeune homme de Paris, c'est un ami de ces Messieurs.

FUTET.

A d'autres : c'est le diable!

ERNEST.

Pas tout à fait, et puisqu'il faut vous le dire...

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Mon père et vous, d'un heureux mariage,
Aviez conçu l'espoir flatteur;
Mais j'aurai fait un long voyage
(Montrant Théodore et Nina.)
Pour assister à leur bonheur.
Oui, j'aime mieux, en homme sage,
De ces Messieurs pour éviter les traits,
Les divertir avant le mariage
Que de les amuser après.

LE COLONEL, aux officiers.

Messieurs, une pareille plaisanterie...

ERNEST.

Est bien permise, colonel : je suis militaire comme ces Messieurs. A ce titre, s'ils veulent bien me pardonner de ne point m'être laissé attraper, la belle Nina d'avoir voulu un instant troubler son bonheur, monsieur Futet d'avoir un peu alarmé sa jalousie, vous, colonel, d'avoir interrompu un déjeuner de corps, que le dîner de ces Messieurs va remplacer, nous n'aurons rien à nous reprocher.

FUTET.

Comment! la carriole de Melun?

ERNEST.

Je ne vais jamais en carriole.

DROLICHON.

Et le petit chien, pas plus haut que cela?

ERNEST.

Il court encore.

FUTET.

Eh quoi, ma femme!...

MADAME FUTET.

Pouvais-tu douter de moi? (A part, regardant Ernest.) J'étais bien sûre que ce n'était pas lui.

ERNEST.

Ah! nous avons aussi à Limoges quelques plaisanteries pour les jours gras, et si ces Messieurs veulent bien m'accorder leur amitié...

TOUS.

Monsieur...

ERNEST.

S'ils me jugent digne de m'associer à eux, nous chercherons ensemble quelques bons tours pour passer gaiement le carnaval.

VAUDEVILLE.

Air : *Que Pantin*, etc.

Célébrons le carnaval,
Le délire
Qu'il inspire;
Célébrons le carnaval,
Des plaisirs c'est le signal.

MADAME FUTET.

Air : *Un soir que, sous son ombrage.*

Pauvres humains, dans la vie,
Qu'on vous joue, hélas! de tours :
La fortune, la folie,
Et plus encor les amours.
En vain, d'avance on se vante
Qu'un minois se présente :
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

JULES.

L'amour nous ravit les belles;
Bientôt l'hymen nous les rend;
Car l'hymen est auprès d'elles
Notre allié le plus grand.
Chacun, dans l'espoir précoce,
D'un succès anticipé,
Peut dire à chaque noce :
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

TIENNETTE.

Quand j'étais petite fille,
L's amants n' songeaient pas à moi;
J' devins un peu plus gentille,
L'un d'eux me lorgna, je croi.
Maintenant rien ne m'échappe,
D' moi plus d'un est occupé,
Et chaque grâce que j'attrape,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

ERNEST.

De tout ce qui m'environne
A quoi bon m'inquiéter?
Les ans que le ciel me donne,
Je les prends sans les compter.
Des jours qui forment ma vie,
Bien loin de m'être occupé,
Chaque soir je m'écrie :
Encore un d'attrapé,
Célébrons, etc.

FUTET.

Dès qu'on parle ou qu'on dispute,
Pour échauffer je suis là.
Hier, dans une dispute,
Certain sot m'apostropha;
Mais, voyez le bon apôtre,
Ce coup dont il m'a frappé;
Il était pour un autre :
(Se frottant les mains.)
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

NINA, au public.

A la critique on échappe,
Dans ces jours où tout est bien,
Si la pièce est une attrape,
Silence! n'en dites rien,
Pour que tout Paris s'avise
Comme vous, d'être attrapé,
Et qu'à chacun l'on dise :
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

FIN DE LE NOUVEAU POURCEAUGNAC.

LES
DEUX PRÉCEPTEURS

OU

ASINUS ASINUM FRICAT

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

En société avec M. Moreau

Théâtre des Variétés. — 19 juin 1817.

PERSONNAGES.

M. ROBERVILLE, riche propriétaire.
CHARLES, son fils.
CINGLANT, maître d'école.
LEDRU.
JEANNETTE, jardinière du château, nièce de Cinglant.
ÉLISE, cousine de Charles.
ANTOINE, domestique.
VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

La scène se passe dans un château de la Brie.

Le théâtre représente un jardin; à gauche, un pavillon; à droite, une charmille et un petit mur.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, seule, assise et travaillant; ÉLISE, s'avançant sur la pointe du pied le long de la charmille.

ÉLISE.

Jeannette! mon oncle est-il là?

JEANNETTE.

Comment! c'est déjà vous, mademoiselle Élise? voilà à peine dix minutes quevous êtes enfermée dans votre chambre.

ÉLISE.

Dix minutes! il y a au moins une heure que je touche du piano. Écoute donc, on a besoin de repos; on ne peut pas toujours travailler.

JEANNETTE, quittant son ouvrage.

C'est drôle, malgré ça.

ÉLISE.

Comment! c'est drôle?

JEANNETTE.

Oui; d'puis que M. Charles, votre cousin, est venu de Paris, où il avait été pour s'instruire dans son éducation qui est encore à faire, on ne se reconnaît plus au château; votre oncle lui-même, qui était toujours enfoncé dans ses comptes d'arithmétique, ne fait plus que guetter son fils pour l'empêcher de vous voir; si bien qu'il est toute la journée à fermer sa porte, et lui à passer par la fenêtre.

AIR du vaudeville de *Ninon*.

Mais je vois bien qu'il a beau faire,
Tous ses calculs sont en défaut;
En bas s'il vous tient prisonnière,
Il a soin d' l'enfermer là-haut!
C'est en vain qu'il murr'ait la f'nêtre,
Que d' grill' il nous f'rait entourer :
On dit qu' l'Amour est un p'tit traître
Qui trouv' partout moyen d'entrer.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉCENTS; CHARLES, paraissant sur le haut du mur à droite.

CHARLES.

Élise! Élise! c'est moi!

JEANNETTE, l'apercevant.

Qu'est-ce que je disais? Eh bien! v'là des deux côtés des leçons bien apprises.

CHARLES.

Écoute donc, Jeannette, pourquoi mon père veut-il faire de moi un savant?

ÉLISE.

Sans doute; Charles a étudié assez longtemps.

CHARLES.

J'ai dix-sept ans passés, que veut-on que j'apprenne encore?

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Je sais qu'Élise est bien jolie,
Que son cœur se peint dans ses yeux;
Je sais que sa vive folie
Cache les dons les plus heureux!
Je sais qu'aussi bonne que belle,

Ma cousine m'aime... et je sais
Que je n'aimerai qu'elle.

ÉLISE.

Mon cousin en sait bien assez.

JEANNETTE.

C'est ce que j'entends dire à tout le monde, jusqu'à mon oncle le maître d'école, qui s'y connaît, j'espère, et qui disait l'autre jour à votre père, vous savez bien avec son geste : (Frappant le revers de sa main gauche avec la paume de la main droite.) « J'ai bien peur qu'il n'en sache trop long. »

CHARLES, à Élise.

Tu l'entends, j'en sais trop long ; ainsi, bonsoir à tous les livres ; il faut se divertir, il n'y a que cela d'amusant ; d'ailleurs, on ne peut pas travailler quand on est amoureux.

ÉLISE.

Mais quand on est marié, quelle différence !

CHARLES.

On étudie ensemble.

ÉLISE.

On s'encourage mutuellement.

CHARLES.

Tu ne connais pas ça, toi, Jeannette : ah ! si tu avais aimé !

JEANNETTE.

Allez ! allez ! j'ai passé par là.

CHARLES.

Comment?

JEANNETTE.

Pardi ! est-ce que je travaille plus que vous, donc ? V'là trois semaines que je suis après ce tablier-là, regardez où il en est ; et tout ça, c'est depuis ce voyage que j'ai fait avec votre tante.

AIR : *Celui qui sut toucher mon cœur.*

Oui, les garçons de ce pays
N'osaient r'garder une fillette :
A Paris, ils sont plus polis
Que les garçons de ce pays.
Voilà comment
J'ai su que j'étais gentillette ;
Voilà comment
L'on apprend en voyageant.

Mais les garçons de ce pays,
S'ils aim', aiment toujours leurs belles.

Hélas! ils n'ont pas à Paris
Même défaut qu'en ce pays!
Voilà comment
Je sais qu'il est des infidèles;
Voilà comment
L'on apprend en voyageant.

ÉLISE.

Comment! tu ne nous a pas conté cela! était-il jeune? était-il aimable?

JEANNETTE.

Ah! dam! ça n'était pas comme nos paysans, il avait un habit doré.

CHARLES.

Un habit doré?

JEANNETTE.

Et un chapeau tout de même.

CHARLES.

Ah! j'entends; c'était un valet de chambre ou quelque chose d'approchant.

JEANNETTE.

Oui; mais il devait faire fortune. Il disait que son maître, qui avait un hôtel rue du Helder, avait commencé comme lui, et qu'il ne fallait jamais désespérer de rien.

CHARLES.

Eh bien!...

JEANNETTE.

Eh bien!... C'est alors que mon oncle vint à Paris pour chercher son diplôme de chef d'école primaire; il me ramena ici avec lui, sans que j'aie pu dire adieu à personne... (Regardant son ouvrage.) et v'là six mois que je ne fais plus que de gros soupirs.

CHARLES.

Cette pauvre petite Jeannette! Va, je te promets, moi, de prendre des informations, et dès que nous serons mariés, tu verras... Mais il faut que je vous fasse part d'une idée que j'ai. (A voix basse.) Il se trame quelque chose contre nous.

JEANNETTE.

Ah! mon Dieu!

CHARLES.

Mon père est depuis quelque temps en grande conférence avec le maître d'école.

ÉLISE.

Pourtant, ils ont l'air de moins surveiller nos démarches.

JEANNETTE.

C'est une frime.

ÉLISE.

On aura peut-être eu quelques soupçons sur le petit bal que nous devons donner ce soir.

JEANNETTE.

Non, non, Monsieur va toujours dîner en ville; car il a demandé des chevaux pour quatre heures; il y a encore quelque autre manigance.

CHARLES.

Eh bien! formons une ligue offensive et défensive, et nous verrons si à nous trois nous n'avons pas autant d'esprit qu'eux.

AIR du *Branle sans fin*.

A nous seuls ayons recours,
Ne nous laissons point abattre;
Le succès attend toujours
La jeunesse et les amours.

JEANNETTE.

J' vais tout guetter comme il faut;
Ruser, pour nous c'est combattre;
Et que j'entende un seul mot,
J' promets d'en deviner quatre.

TOUS.

A nous seuls ayons recours, etc.

CHARLES.

Et surtout, quoi qu'il arrive, n'ayons pas peur, et tenons-nous ferme. Ah! mon Dieu! c'est mon père! (Élise et Jeannette se sauvent.)

SCÈNE III.

CHARLES, M. DE ROBERVILLE, retenant Charles par le bras.

ROBERVILLE.

Restez, restez, Monsieur; voilà donc comme vous vous livrez à l'étude. Croyez-vous que c'est ainsi que j'ai fait ma fortune, et que je suis devenu un des premiers propriétaires de la Brie?

AIR du vaudeville de *Gusman d'Alfarache*.

Demeurer au septième étage,
Ne sortir qu'une fois par mois,

Lire et prier... c'était l'usage
De la jeunesse d'autrefois!
Prenant ses goûts pour des oracles,
Traitant son maître de pédant,
Et faisant son droit aux spectacles,
Telle est la jeunesse à présent!

CHARLES.

Même air.

Ainsi que vous, je rends hommage
A la jeunesse d'autrefois:
Mais permettez que, de notre âge,
J'ose ici défendre les droits.
Nourrie au sein de la victoire,
Pour son pays prête à donner son sang,
Aimant les beaux-arts et la gloire,
Telle est la jeunesse à présent!

ROBERVILLE.

Je vous préviens, Monsieur, que je ne me laisserai pas séduire par vos belles paroles; j'ai pris un parti, et vous apprendrez mes résolutions.

CHARLES.

Comment, mon père! eh! pourquoi pas tout de suite?

ROBERVILLE.

Oh! rassurez-vous, cela ne tardera pas; et j'espère qu'aujourd'hui même... Jusque-là, vous avez congé.

CHARLES, à part.

Quand je disais qu'il se tramait quelque chose. Allons retrouver ma cousine, et détachons-leur Jeannette. (Il sort.)

SCÈNE IV.

ROBERVILLE, CINGLANT *.

CINGLANT, à la cantonade.

Voyez si je trouverai cette petite fille! (A Roberville.) Pardon, je cherchais ma nièce Jeannette.

ROBERVILLE.

C'est vous, monsieur Cinglant; est-ce que votre école est déjà fermée?

* Dans tout le cours de ce rôle, l'acteur doit affecter le tic indiqué par Jeannette, dans la scène II, frapper continuellement d'une main sur le dos de l'autre.

CINGLANT.

Oui... (Faisant le geste indiqué.) j'ai expédié tout cela bien promptement. Et notre affaire, où en est-elle?

ROBERVILLE.

Ma foi, je me suis décidé à suivre vos conseils.

CINGLANT.

Il n'y a que ça : la sévérité, la sévérité. Moi, d'abord, dans mon école primaire, je ne connais pas d'autre système d'éducation. Tel que vous me voyez, j'ai été, pendant quinze ans, correcteur à Mazarin, et j'ose dire qu'on pouvait reconnaître ceux qui avaient passé par mes mains

Sans mentir.

J'en eus le bras en écharpe,
Tant parfois je frappais fort;
J'ai soigné monsieur La Harpe,
J'ai formé monsieur Chamfort :
J'eus mainte fois l'avantage
De leur donner sur les doigts;
Leurs talents sont mon ouvrage...
Mais maintenant, je le vois,
Ça n' va plus (*bis*) comme autrefois.

N'est-il pas bien ridicule
Qu'oubliant le décorum,
On échappe à la férule,
On déchire nos pensum?
Mais calmons notre colère,
Tout n'est pas perdu, je crois,
Et sur la gent écolière,
Reprenant nos anciens droits,
Ça reviendra (*bis*) comme autrefois.

Par malheur, votre fils est maintenant trop grand pour qu'on puisse... l'enfermer.

ROBERVILLE.

C'est ce que je vois.

CINGLANT.

Il lui faut alors, comme je vous l'ai dit, un bon gouverneur bien rigide, qui le surveille sans cesse, qui même pour cela habite au château.

ROBERVILLE.

Sans doute.

CINGLANT.

Qui dîne tous les jours à votre table.

ROBERVILLE.

C'est ce que je me suis dit. Je donne en outre mille écus, et je ne peux pas faire moins pour un homme de mérite, un professeur de l'Athénée!

CINGLANT, stupéfait.

Comment donc? ce n'est pas...

ROBERVILLE.

Il arrive aujourd'hui même de Paris; vous voyez que je n'ai pas perdu de temps, depuis que vous m'avez donné cette idée, car c'est à vous que je la dois. Aussi, je ne l'oublierai pas; et vous et votre nièce pourrez toujours compter sur moi. Adieu, mon cher Cinglant.

CINGLANT.

Monsieur... certainement... mon zèle...

SCÈNE V.

CINGLANT, JEANNETTE.

CINGLANT.

Ah! morbleu! j'étouffe de colère!

JEANNETTE, accourant.

Mon oncle! mon oncle! qu'est-ce que vous a donc dit M. Roberville?

CINGLANT.

Il m'a dit... il m'a dit... Que je suis furieux! aussi à l'école chacun s'en ressentira... N'est-ce pas une horreur! la table, le logement et mille écus? Quand, bon an, mal an, mon école primaire ne me rapporte pas trois cents livres... Ah! on verra...

JEANNETTE.

Mais, mon oncle...

CINGLANT.

Taisez-vous, Mademoiselle; vous êtes bien heureuse qu'il n'y ait pas dans le village une école de petites filles.

JEANNETTE.

Mais je vous demande ce que vous avez.

CINGLANT.

Air du vaudeville de *Haine aux hommes*.

Il s'en r'pentira bientôt.
C'est une horreur! une infamie!

On verra si je suis un sot.

JEANNETTE.

Qu'a-t-il donc fait, je vous en prie?

CINGLANT.

Corbleu! ce qu'il a fait? il va
Faire exprès venir de la ville
Quelque pédant, quelque imbécile...
Comme si je n'étais pas là!

JEANNETTE.

C'est vrai, c'est une injustice.

CINGLANT.

Mais on le verra, ce gouverneur!... D'ailleurs, M. Charles ne pourra pas le souffrir, et m'aidera à le mettre à la porte. Nous serons tous contre lui, n'est-ce pas, Jeannette?

JEANNETTE.

Allons, encore une conspiration.

CINGLANT.

Avertis-moi seulement dès qu'arrivera ce petit phénomène.

SCÈNE VI.

JEANNETTE, seule.

Soyez tranquille. Mais, voyez donc, qu'est-ce qui se serait attendu à cela! Un philomène! Ah! mon Dieu! M. Charles avait bien raison de craindre quelque malheur!... Mais qu'est-ce que j'entends donc là?

SCÈNE VII.

JEANNETTE, LEDRU.

LEDRU, parlant à la cantonade.

Non, je vous remercie, je n'ai point de malle ni de valise; je n'aime point à me charger en voyage... Est-ce qu'il n'y a personne pour m'annoncer?

JEANNETTE.

Tiens! quel est ce monsieur-là?

LEDRU, d'un air préoccupé, sans regarder Jeannette.

Mademoiselle, voulez-vous avoir la bonté de prévenir votre maître qu'un savant distingué, qu'il attend aujourd'hui...

JEANNETTE, le regardant attentivement.

Ah! mon Dieu! Eh mais! c'est lui!

LEDRU.

C'est lui... il n'y a pas de doute, dès que je vous le dis. Annoncez le gouverneur de son fils!

JEANNETTE, troublée, et continuant à le regarder.

Le gouverneur!... Eh mais! cependant... pardon, Monsieur... c'est que je croyais... je pensais... Je vais lui dire que vous êtes là, et que quelquefois... il y a des rencontres... et des ressemblances.... Ah! mon Dieu!... que c'est étonnant! (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LEDRU, seul.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette petite fille? je ne l'ai pas trop regardée; mais il semble étrange qu'elle ait l'air tout étonné de voir un homme comme moi. Allons, Ledru, de l'effronterie! j'ai fait de tout dans ma vie, je ferai bien le savant... D'ailleurs, j'ai les premières notions; je possède, je puis le dire, une certaine littérature d'antichambre, quand ce ne serait que les romans que je lisais autour du poêle, lorsque j'éais laquais; et puis n'ai-je pas été pendant quelques mois au service d'un professeur de l'Athénée et d'un journaliste? ça vous rompt bien au métier. Ne perdons pas de temps et récapitulons : (Tirant un portefeuille et quelques papiers de la poche de son habit.) 1° Mon maître avait accepté de M. Roberville la place de gouverneur de ses enfants, quelques petits marmots qu'on mènera comme ou voudra; 2° la table, le logement, et mille écus d'appointements; n'oublions point cela. Mon maître tombe malade, écrit une seconde lettre pour se dégager; c'est moi qui dois la mettre à la poste : au lieu de cela, je la mets dans ma poche, je demande mon compte, et j'arrive ici à sa place en qualité de gouverneur. Il me semble déjà que c'est assez hardi de conception; et pour le reste, je suis sûr que je ne m'en tirerai pas plus mal que beaucoup d'autres. D'abord j'ai une excellente poitrine, et en fait de dissertation, crier fort et longtemps, voilà tout ce qu'il faut. Mais on vient; c'est sans doute le père. Tenons-nous ferme, et jouons serré!

SCÈNE IX.

LEDRU, ROBERVILLE.

ROBERVILLE.

Où est-il donc ce cher M. de Saint-Ange? Quel bonheur pour moi de posséder un illustre tel que vous!

LEDRU.

Monsieur...

ROBERVILLE.

J'aime beaucoup les savants, quoique je ne le sois guère.

LEDRU.

Monsieur, ça vous plaît à dire.

ROBERVILLE.

Non, je me connais.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'ai fréquenté jusqu'à présent
La Bourse plus que le Pernasse;
Mais je sais payer le talent...

LEDRU.

Ah! que ne suis-je à votre place!
Le talent a de quoi flatter;
Mais j'aimerais mieux, à tout prendre,
Être en état d'en acheter
Que de me voir forcé d'en vendre.

ROBERVILLE.

Monsieur, je suis sûr que vous nous en donnerez pour notre argent, et que, grâce à vous, mon fils va devenir...

LEDRU.

Vous pouvez être sûr que je le servirai..... qu'est-ce que je dis donc? que je l'instruirai... à ma manière. Enfin je lui apprendrai tout ce que je sais, et ça ne sera pas long; mais je suis impatient de voir le petit bonhomme.

ROBERVILLE.

Mais il n'est pas si jeune! je ne vous ai pas dit qu'il avait dix-sept à dix-huit ans?

LEDRU.

Ah! diable, j'aurais mieux aimé le commencer. Il faudra presque qu'il oublie ce qu'il a appris, pour que nous soyons au pair, et que nous puissions nous entendre.

ROBERVILLE.

Je vous ai écrit que c'était un jeune nourrisson des muses.

LEDRU.

J'entends bien; mais je comptais sur un nourrisson de trois ou quatre ans.

ROBERVILLE.

Comment donc? il sait le latin.

LEDRU.

Ah! il sait le latin! Alors il n'est pas nécessaire que je lui en parle. C'est toujours ça de moins.

ROBERVILLE.

Les mathématiques.

LEDRU.

Les mathématiques? Alors il faudrait avoir la complaisance de m'apprendre ce que vous voulez que je lui montre.

ROBERVILLE.

Mais, j'entends par là perfectionner son éducation.

LEDRU.

Oui : ce que nous appelons le dernier coup de serviette.

ROBERVILLE.

Non, ce n'est pas ça que je veux vous dire : j'entends son caractère.

LEDRU.

J'y suis : qu'il soit poli avec les domestiques; qu'il ne jure pas après eux.

ROBERVILLE.

Oui, c'est fort bien, sans doute; mais ce n'est pas là l'essentiel.

LEDRU.

Si fait, si fait; nous autres nous jugeons toujours un homme là-dessus.

ROBERVILLE.

A la bonne heure; mais il est bon de vous apprendre que mon fils est amoureux, et de sa cousine encore. Ce n'est pas que dans quelque temps je ne veuille les unir; mais vous entendez bien que jusque-là...

LEDRU.

Comment, si j'entends; et les mœurs donc!

ROBERVILLE.

A merveille! Voilà le gouverneur qu'il me fallait. Nous avons ici le chef de l'école primaire, M. Cinglant, auquel je veux vous présenter. C'est celui-là qui sait le latin! et vous allez en découdre; ce sera charmant!

LEDRU, à part.

Ah! diable! je me passerais bien de la présentation. (Haut.) C'est que... la fatigue du voyage... je ne serais pas fâché de me reposer.

ROBERVILLE.

Que ne parliez-vous? on va vous indiquer... (Il tire une sonnette qui tient au pavillon. Au bruit, Ledru se retourne vivement.)

LEDRU.

On y va!

ROBERVILLE, étonné

Comment!

LEDRU.

Je voulais dire : je crois qu'on y va, car voici justement quelqu'un.

ROBERVILLE, à Jeannette qui arrive.

Montrez à monsieur Saint-Ange l'appartement du second. Je vais prévenir mon fils de votre arrivée. (A part.) Je suis enchanté de notre précepteur!

SCÈNE X.

LEDRU, JEANNETTE.

JEANNETTE, tenant des clés à la main, et regardant Ledru.

M. Saint-Ange... je n'en reviens pas!

LEDRU, à part.

Le maître d'école m'inquiète bien un peu; mais le papa n'est pas fort; et comme personne ici ne me connaît...

JEANNETTE.

Oh! je n'y tiens plus! et ma foi, à tout hasard... (Elle s'éloigne un peu, et appelle à haute voix :) Jasmin!

LEDRU, se retournant vivement.

Qu'est-ce qu'appelle? (Se reprenant, à part.) Allons, encore! où ai-je donc la tête aujourd'hui.

JEANNETTE.

C'est lui, j'en étions sûre!

LEDRU, la regardant.

Eh! mais, c'est cette petite qui, il y a six mois... à Paris... Aïe, quelle gaucherie à moi! (Reprenant de l'assurance.) Eh bien! qu'est-ce, mon enfant! voulez-vous m'indiquer cet appartement?

JEANNETTE.

Comment, monsieur Jasmin, vous ne voulez pas me reconnaître?... Quand vous étiez laquais, rue du Helder...

LEDRU.

Ah! mon Dieu! elle va me compromettre!

JEANNETTE, pleurant.

Vous m'aviez bien dit que vous feriez une fortune; mais ça devait être pour la partager avec moi. Ah! ah! ah!

LEDRU.

Allons, si elle se met à pleurer comme ça, il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Jeannette, vous êtes dans l'erreur, je ne suis pas ce que vous croyez; vous me confondez avec quelque mauvais sujet.

JEANNETTE.

Ah! que c'est bien vous! je vous reconnaissons bien, allez, je ne sommes pas comme vous.

Air de *Lisbeth.*

Se peut-il que l'ambition,
Monsieur Jasmin, ainsi vous tienne?
D'un jeune homm' de condition,
Vous v'nez faire l'éducation,
Quand vous n' deviez fair' que la mienne.
L' peu qu' vous m'aviez appris déjà
N'est pas sorti de ma pensée :
La l'çon d'vait-elle en rester là?
Vous l'aviez si bien commencée.

Mais depuis que vous êtes gouverneur, vous m'avez oubliée; et vous ne voulez pas que je soyons gouvernante!

LEDRU.

Qu'est-ce qui se serait attendu à ça? Ce sont toujours les femmes qui m'ont perdu; elles m'empêcheront de faire mon chemin. Dès que je veux me lancer au salon, je trouve toujours des connaissances d'antichambre!

JEANNETTE.

Mais, allez, c'est affreux! tout le monde saura votre perfidie!

LEDRU.

Ah! mon Dieu! si l'on venait... Jeannette, vous me faites expier bien chèrement les erreurs d'une jeunesse orageuse! Mais songez que votre intérêt... le mien... parce que vous sentez que le gouverneur n'étant pas Jasmin... et Jasmin... d'un autre côté... mais croyez que mon cœur... (Jeannette continue à pleurer.) Eh bien! m'y voilà, m'y voilà, je suis à vos genoux!

JEANNETTE.

A la bonne heure, au moins là, je vous reconnais. Vous ne m'avez donc pas oubliée?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERVILLE.

ROBERVILLE, apercevant Ledru aux pieds de Jeannette.

Qu'est-ce que je vois là? (Jeannette pousse un cri et s'enfuit en laissant tomber ses clés.)

LEDRU.

Grands dieux! c'est le papa! (Haut.) Je suis sûr que vous avez cru que j'étais à ses genoux? non, vous l'avez cru.

ROBERVILLE.

Parbleu! vous y êtes encore.

LEDRU, se relevant.

Le fait est que ça en a l'air; mais c'est pure galanterie : ce sont ces clés que je ramassais, assez gauchement il est vrai, mais qu'importe?

ROBERVILLE.

Ah! vous êtes galant, monsieur le professeur.

LEDRU.

Comment, si je suis galant?

ROBERVILLE.

Et cette sévérité de mœurs dont vous me parliez?

LEDRU.

La galanterie n'exclut pas les mœurs. (A part.) Faisons-lui du romantique ou je ne m'en tirerai jamais.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Des Grâces le secours heureux
Ne saurait nuire à mon élève;
Tel un arbuste vigoureux,
Quoiqu'émondé, garde sa séve.
C'est la fleur, enfant des Plaisirs,
Qui s'embellit par la culture,
Et que balancent les Zéphirs
Sur les genoux de la Nature.

ROBERVILLE, avec conviction.

Au fait...

LEDRU.

Et beaucoup d'autres considérations que je vous ferais valoir, mais auxquelles peut-être personne ici ne comprendrait rien.

ROBERVILLE.

Dam, je ne suis pas de votre force!

LEDRU.

Ça doit être. Vous ne pouvez pas avoir autant d'esprit que moi, puisque c'est vous qui me payez; c'est une règle générale.

ROBERVILLE.

C'est juste.

LEDRU.

Autrement, ce serait moi qui serais obligé de vous donner mille écus, ce qui, pour le moment, me gênerait un peu.

ROBERVILLE.

Je venais vous annoncer l'arrivée de M. Cinglant, le chef de l'école primaire dont je vous ai parlé; mais le voici lui-même. Souffrez que j'aie l'honneur de vous le présenter.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, CINGLANT, CHARLES.

LEDRU, saluant.

Monsieur, enchanté de faire votre connaissance.

CINGLANT, saluant.

Monsieur... certainement... il n'y a pas de quoi... Maudit professeur!... si je pouvais le faire déguerpir!...

ROBERVILLE.

Je vous présente en même temps mon fils, votre nouvel élève.

LEDRU.

Ah! c'est là lui?

CHARLES, à part, regardant Ledru.

Allons, Jeannette a raison, il a une tournure originale.

LEDRU, à Charles.

Jeune homme! vous allez avoir affaire à quelqu'un qui sait ce que c'est que les maîtres!

CINGLANT.

Je présume que Monsieur est un partisan des nouvelles méthodes.

LEDRU.

Mais oui... moi, je les aime assez; et vous, Monsieur?

CINGLANT.

Moi, Monsieur, en fait de méthode, la mienne est connue, (Faisant le geste indiqué.) et je n'en ai point d'autre. Mais je serais

curieux d'avoir le sentiment de Monsieur sur la question qui, dans ce moment-ci, partage les savants. Monsieur est-il pour ou contre le système de Jean-Jacques?

LEDRU, à part.

Ah! diable! il paraît qu'il faut se prononcer. (Haut.) Monsieur, je suis pour; et au fait, pourquoi pas?

CINGLANT.

J'aurais dû m'en douter. Il n'appartient qu'à un jeune professeur de défendre une doctrine aussi pernicieuse et aussi nuisible.

LEDRU.

Pernicieuse... moi je ne vois pas.., Pernicieuse... Il faut distinguer...

CINGLANT.

Comment, Monsieur?

CHARLES, à part.

Voilà une dissertation qui peut être curieuse!

LEDRU.

Que diable! entendons-nous; il ne s'agit pas ici de se disputer. Pernicieuse... je le veux bien,.. je vous l'accorde... mais nuisible... non pas... Partageons ça par la moitié, c'est bien honnête... Lisez seulement le chapitre de... de son livre du... où il prouve que... et vous verrez après cela ce qui vous reste à dire!

CHARLES.

Au fait, il n'y a rien à répondre à cela.

CINGLANT.

Rien à répondre...

LEDRU.

Est-ce que vous ne vous rappelez pas le chapitre dont je vous parle? Allons, je vois que vous ne l'avez pas lu.

CINGLANT, fièrement.

Apprenez, Monsieur, que je n'ai lu aucun de ces Messieurs, et que je m'en fais gloire!

CHARLES, à part.

Voilà deux savants de la même force!

LEDRU, avec feu.

Vous n'avez pas lu ce sublime chapitre... ce chapitre que j'ai là présent, comme si je l'avais sous les yeux. C'est celui où les autres croient le tenir, et lui disent : Ça, ça, ça, ça et ça... Alors, il les reprend en sous-œuvre, et leur répond : Ah! vous

prétendez que... Et alors, il leur prouve ça, ça, ça, ça et ça. Hein, comme c'est écrit! je change peut-être quelque chose au texte, mais c'est le fond des idées.

CINGLANT.

Eh bien! c'est justement là que je vous arrête; c'est sur le paragraphe que vous venez de citer.

LEDRU.

Ah! vous m'attaquez sur le paragraphe!

ROBERVILLE.

De grâce, modérez-vous!

LEDRU.

Non, laissez; je veux le pulvériser! et lui citer seulement cet autre... ce Monsieur... la... son camarade... ce grand...

CHARLES.

C'est sans doute Voltaire.

LEDRU.

M. Voltaire, c'est cela. Si vous aviez passé comme moi sous le vestibule des Français, deux heures chaque soir, au pied de sa statue, vous pourriez vous vanter de connaître vos auteurs! et je soutiens qu'on doit le mettre entre les mains des enfants, même avant qu'ils sachent lire; ça ne peut pas faire de mal, après, je ne dis pas.

CINGLANT.

Je le nie; et je soutiens qu'il vaudrait mieux... (Faisant le geste indiqué.)

LEDRU.

Et les conséquences de votre système! vous ne les sentez pas, vous! Mais dans ce moment-ci, ne sortons pas de la question, savoir : que vous avez tort, et que j'ai raison; ce qu'il fallait démontrer, et ce que j'ai fait d'une manière vigoureuse!

ROBERVILLE.

Le fait est que voilà une discussion qui me paraît diablement savante! Qu'en dis-tu, mon fils?

CHARLES.

Je dis que vous avez raison; que c'est un grand homme, un homme de mérite! et que je ne m'attendais pas à rencontrer un pareil précepteur.

LEDRU, à part.

J'étais sûr que je les mettrais tous dedans!

CINGLANT, à part.

C'est un ignorant.

CHARLES.

Un ignorant? comme vous y allez! Je suis sûr que la moitié des personnes qui disputent sur ce sujet n'en savent pas autant que lui. Monsieur, je prendrai ma première leçon quand vous voudrez, tout de suite même.

ROBERVILLE.

C'est bien; je vous laisse : je vais dîner en ville, au château voisin, et ne reviendrai que ce soir. Adieu, monsieur Saint-Ange; je vous confie ma maison.

CINGLANT, à part.

Ma foi, tous ces savants-là, on devrait bien vous les... (Haut.) Je vous baise les mains!

LEDRU.

Je ne baise pas les vôtres. (Cinglant et Roberville sortent par le fond.)

SCÈNE XIII.

LEDRU, CHARLES.

LEDRU.

Eh bien! ç'a été mieux que je ne croyais; et mon élève surtout est un charmant jeune homme!

CHARLES, regardant dans le fond.

Bon! mon père s'éloigne; son cheval est prêt : et dans cinq minutes, nous serons les maîtres de la maison... (A Ledru.) Écoute ici.

LEDRU, regardant autour de lui.

Écoute ici! Ah çà! à qui donc parle-t-il?

CHARLES.

Parbleu! à toi, maraud!

LEDRU.

Ah çà! jeune homme, si vous vouliez modérer vos expressions; c'est un ton auquel je ne suis point habitué!

CHARLES.

Tu t'y remettras; Jeannette m'a tout dit.

LEDRU.

Comment, Monsieur! que signifie?...

CHARLES.

Je sais tout, je te le répète. J'avais d'abord dessein de t'as-

sommer, mais j'ai changé d'idée. On me donnerait quelque faquin, autant te garder : ainsi, je consens à t'obéir, à condition que tu seras à mes ordres. Aussi bien, je crois me rappeler maintenant ta figure : je t'ai vu, à Paris, chez Sainval, rue de Cérutti.

LEDRU.

Ce n'est pas moi.

CHARLES.

Un effronté coquin...

LEDRU.

Ce n'est pas moi.

CHARLES.

Qui, toute la journée, nous jouait du violon...

LEDRU.

C'est faux.

CHARLES.

C'est ce que je voulais dire, et qui nous écorchait les oreilles.

LEDRU, à part.

C'est juste! (Haut.) Ce n'est pas moi : je suis, j'ose le dire, le Démosthène du violon! J'étais né pour exceller dans les sciences et dans les arts! Je sens ma vocation, on ne garotte pas le génie!

CHARLES.

Je ne t'empêche pas d'être un homme de génie! et pourvu que tu te conduises en garçon d'esprit, c'est tout ce qu'il nous faut. Mon père doit être parti maintenant; et en son absence, nous voulons donner bal au château : c'est la fête du village.

LEDRU.

Mais, Monsieur...

CHARLES.

Écoute donc, tu es mon gouverneur; c'est à toi à t'arranger pour qu'il n'en sache rien. Mais j'oublie que j'ai des invitations à faire dans le village. Tiens, bats-moi un peu mon habit; je cours mettre ma cravate.

LEDRU.

Mais, Monsieur, est-il décent que votre gouverneur... un professeur distingué...

CHARLES, lui jetant son habit en entrant dans le pavillon.

Allons, fais ce que je te dis!

SCÈNE XIV.

LEDRU, seul, brossant l'habit.

Voilà ce qui s'appelle ne pas avoir la moindre idée des convenances! et il faudra que je lui donne des leçons là-dessus. Mais lui parler dans ce moment-ci... (Mettant l'habit sur une chaise et le battant.)

Air de la *Sabotière.*

Pan, pan, quelle poussière!
Pan, pan, comme on rirait;
Pan, pan, de me voir faire,
Pan, pan, maître et valet!
Bah! moquons-nous des médisants;
Je ne compte que le salaire,
Et vois dans leurs appointements
Le mérite de bien des gens.
Pan, pan, c' qu'un pauvre diable
Fait pour cent francs au plus,
Pan, pan, est honorable,
Pan, pan, pour mille écus.

(Paraît Roberville qui est revenu sur ses pas.)

SCÈNE XV.

LEDRU, ROBERVILLE.

ROBERVILLE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là? Notre gouverneur qui bat les habits de mon fils!

LEDRU.

Ce n'est rien, ne faites pas attention; c'est une suite de mon système d'éducation : comprenez-vous? Je tiens à ce que mon élève soit tenu proprement. Nous autres philosophes, nous regardons la propreté comme le miroir de l'âme.

ROBERVILLE.

D'accord; mais il ne fallait pas vous donner ce soin. Le premier domestique...

LEDRU.

Vous n'y êtes pas. Le domestique, c'est moi. Le premier précepte de la sagesse est de savoir se passer des autres, et de se servir soi-même. (On entend Charles crier en dehors :) Eh bien! voyons donc cet habit? as-tu fini?

LEDRU.

Vous voyez bien, il faut que je le lui porte.

ROBERVILLE, *le retenant.*

Comment donc! Je ne souffrirai pas...

LEDRU.

Si fait; laissez donc. Vous voyez qu'il attend.

ROBERVILLE.

Eh bien! qu'il attende : vous resterez. Je veux qu'il apprenne le respect.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES, *entrant vivement.*

CHARLES.

Ah çà! répond-on, quand j'appelle? (*Le menaçant.*) Je ne sais qui me retient. (*A part.*) C'est mon père!

LEDRU.

Non, frappez donc, je vous prie. Je veux savoir qui vous en empêche. (*A Roberville.*) Faites-moi l'amitié de me prêter votre canne. (*A Charles.*) Tenez, ne vous gênez pas. Je vous dirai comme ce général ou ce caporal grec, à qui on voulait donner la schlague : « Frappe, mais écoute! » (*A Roberville.*) Hein! comme il est confondu! Eh bien! voilà comme on les mâte, comme on les dompte, comme on leur brise le caractère. Je sais qu'il y a des dangers à courir; mais si on regardait à cela...

ROBERVILLE.

Ma foi! je n'en reviens pas!

LEDRU.

Maintenant, jeune homme, que vous êtes en état de m'entendre, voici votre habit; mais ne prenez plus un pareil ton. (*L'aidant à mettre son habit.*) Je vous le passe encore cette fois-ci; une autre fois ce serait une autre paire de manches; je vous en avertis. (*A Roberville.*) Hein! quelle leçon!

ROBERVILLE.

Ma foi, c'est un précepteur original! (*Bas à Ledru.*) J'étais prêt à partir, quand je me suis rappelé une chose essentielle. C'est aujourd'hui la fête du village, et il faut bien empêcher... Mais vous me conduirez jusqu'à la voiture, et je vous don-

nerai toutes mes instructions. (A Charles.) Adieu, Monsieur, apprenez à respecter le digne professeur que je vous ai donné. (Ledru et Roberville sortent.)

SCÈNE XVII.

CHARLES, ÉLISE.

CHARLES.

Ce pauvre Ledru! Le ciel ne pouvait pas m'envoyer de gouverneur plus commode. Élise! Élise! nous sommes les maîtres de la maison, et la place est à nous. (A un paysan.) Antoine, va avertir le village que je donne à danser au château. Ah! donne des ordres pour les rafraîchissements. Ah! aie soin de nous avoir un violon, entends-tu? Je veux que la fête soit complète.

ÉLISE.

Et ce gouverneur si sévère dont on m'a parlé?

CHARLES.

Oh! que ça ne t'effraie pas.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Pour du coup, votre père est bien parti. J' l'ons vu dans l'avenue. Mais vous ne savez pas : au moment de monter en voiture, v'là un petit bonhomme de l'école de mon oncle qui est venu lui apporter une lettre. Votre papa a fait comme ça, (Faisant un geste d'étonnement.) et puis comme ça, puis il a mis la lettre dans sa poche, et il est parti.

CHARLES.

Oh! Jeannette n'oublie rien.

JEANNETTE.

Dam! quand on regarde, faut tout voir. Ça n'est pas tout, pendant que Monsieur lisait la lettre, Jasmin s'est approché de moi.

CHARLES.

Mon gouverneur, tu veux dire?

JEANNETTE.

Oui, votre gouverneur; et il m'a fait ainsi mystérieusement: « Jeannette, il faut que je vous parle, et en secret. Où est

« votre chambre? » C'est singulier, une demande comme ça? Qu'est-ce qu'il veut donc?

ÉLISE.

Et tu ne lui a pas répondu?

JEANNETTE.

Pardine, non, Mam'selle; mais j'ai fait comme çà, (Étendant le bras.) du côté de la grande serre, où je loge ordinairement. (On entend une musette.)

CHŒUR.

AIR : *La séance est terminée* (FLORE ET ZÉPHIRE.)

C'est la tête du village!
Que l'on s'empresse d'accourir,

ÉLISE.

Quel est ce bruit?

JEANNETTE.

C'est tout le village qui se rend à votre invitation. (Jeannette sort; le chœur continue en dehors.)

CHŒUR.

AIR : *La séance est terminée.*

C'est la fête du village!
Que l'on s'empresse d'accourir.
Daignez recevoir l'hommage
Qu'ici nous venons vous offrir.

CHARLES.

D'un rien la sagesse s'offense;
Pour nous en donner commé il faut,
Saisissons vite son absence,
Elle revient toujours trop tôt.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHŒUR.

C'est la fête du village!
Que l'on s'empresse d'accourir.

TOUS.

Daignez recevoir l'hommage
Qu'ici nous venons vous offrir.

CHARLES.

Allons, en place, mes amis, je danse avec Jeannette.

JEANNETTE.

Eh bien! le violon?

ANTOINE.

Le voilà.

CHARLES.

Qui est-ce qui en jouera?

ANTOINE.

Je ne sais, vous n'avez demandé que ça.

CHARLES.

Les ménétriers?

JEANNETTE.

Ils ont cru que la fête n'aurait pas lieu au château, et ils sont à une lieue d'ici, au bal de la commune.

TOUS.

Comment allons-nous faire? (On entend du bruit.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; LEDRU, entrant tout en désordre.

LEDRU.

Aïe! Eh!

CHARLES.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc?

LEDRU.

Rien, c'est une aventure assez plaisante qui vient de m'arriver. Aïe les reins!

CHARLES.

Mais encore!

LEDRU.

Non, non, je vous conterai cela. Aïe! Heureusement, l'on ne m'a pas reconnu, et si le dos est compromis, l'honneur est intact... (Se retournant et apercevant les villageois.) Que vois-je? voilà justement ce que vous a défendu votre père.

CHARLES.

Qu'est-ce que ça fait!

LEDRU.

Songez donc à ma responsabilité; je ne peux pas voir ces choses-là.

CHARLES.

Eh bien! ne regarde pas. Ah! mes amis, quelle idée! Nous sommes sauvés : voici mon gouverneur qui est d'une très-

jolie force sur le violon, et comme il n'est point ennemi des plaisirs, je suis sûr qu'il va nous faire danser, pour peu qu'on l'en prie.

TOUS.

Ah! Monsieur!

LEDRU.

Non, Messieurs, ma dignité...

CHARLES, bas, à Ledru.

Accepte, ou je t'assomme.

LEDRU.

Ce sera donc avec plaisir.

JEANNETTE.

Tenez, voilà un tonneau pour placer l'orchestre.

LEDRU, bas, à Jeannette.

Taisez-vous, perfide!

JEANNETTE.

Tiens! qu'est-ce qu'il a donc?

LEDRU, à Charles.

Que diable aussi, il est impossible de plus me rabaisser. Aidez-moi à monter. (Il se place sur le tonneau.) Allons, en place! (Les contredanses se forment. Il prend son violon et joue.) Chaîne anglaise!

CHŒUR.

Air du *Bouquet du roi.*

Amis, pour nous quel honneur!
La science
Nous met en danse.
Gloire au talent enchanteur
De monsieur le gouverneur!

CHARLES, à Ledru.

Quelle crainte était la tienne?
A ce coup d'archet, d'honneur,
Je ne crains pas qu'on te prenne
Ici pour un professeur.

CHŒUR.

Amis, pour nous quel honneur!
La science
Nous met en danse.
Gloire au talent enchanteur
De monsieur le gouverneur!

(La danse est très-animée, et Ledru se démène sur son tonneau pour marquer la mesure.)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE ROBERVILLE, dans le fond, une lettre à la main, et les regardant pendant quelque temps.

ROBERVILLE.

A votre aise! ne vous gênez pas! C'est donc avec raison que cette lettre m'annonçait qu'on n'attendait que mon départ. Et vous, monsieur le gouverneur...

LEDRU.

Que voulez-vous que j'y fasse? est-ce ma faute? En vous quittant, je les ai trouvés tous installés. Mais le moyen d'empêcher des petites filles de sauter?

ROBERVILLE.

A la bonne heure; mais les faire danser vous-même!

LEDRU.

Ah! ça, c'est différent; c'est ce que j'ai fait de plus sage. Dès que j'ai vu que je ne pouvais m'opposer au désordre, je me suis dit : Au moins je serai là, et certainement j'y étais, et j'y suis encore.

ROBERVILLE.

Mais enfin, était-ce la position d'un philosophe?

LEDRU.

Comment, à cause de ce tonneau? Que diable! Diogène en avait bien un; la seule différence, c'est qu'il était dedans et que j'étais dessus. Vous voyez même que ma position se trouve en quelque sorte plus élevée que la sienne!

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, CINGLANT.

CINGLANT.

Où est-il, où est-il, le coquin que j'ai surpris dans la chambre de Jeannette?

LEDRU.

Allons, c'est notre maudit maître d'école; me v'là dedans!

CINGLANT.

Il m'a échappé; mais en se débattant, il a laissé son chapeau.

LEDRU.

Dieu! c'est le mien!

CINGLANT.

Comment, c'est à vous, monsieur le professeur? que je suis fâché de ces coups de manche à balai que je vous ai donnés!

LEDRU.

Ça n'est rien; le fait est qu'on n'y voyait pas : c'est la faute de M. Roberville, qui devrait faire percer des croisées dans ses mansardes; il n'y a que des jours de souffrance.

CINGLANT.

C'est qu'ils ont dû être bons : parce que la grande habitude... Mais à côté du chapeau était un portefeuille, et nous allons voir...

LEDRU.

Ne l'ouvrez pas : c'est à moi.

CINGLANT.

Du tout, ce n'est pas à vous : c'est à un nommé Ledru.

LEDRU, à part.

Gare les explications!

CINGLANT.

Il y a même une lettre pour Monsieur.

ROBERVILLE, la prenant.

Une lettre à mon adresse? Que vois-je! M. Saint-Ange refuse la place de précepteur, et c'est vous qui m'apportez cette lettre! qui donc êtes-vous?

CINGLANT, tenant un autre papier.

Eh! parbleu! le voilà sur ce livret : Ledru, domestique de M. Saint-Ange; et son signalement : nez long, bouche grande, oreilles *idem;* on peut collationner.

ROBERVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LEDRU.

Que, puisque les qualités sont connues, je renonce au professorat; et pour prix de mes services, je vous demande, ainsi qu'à mon ancien confrère, la main de Jeannette.

ROBERVILLE.

Ma petite jardinière?

LEDRU.

Je ne suis pas fier, et nous ferons les deux noces ensemble; car tantôt, dans vos confidences, vous m'avez avoué que votre intention était d'unir M. Charles à sa cousine.

CHARLES ET ÉLISE.

Il serait vrai?

ROBERVILLE, montrant Ledru.

C'est une trahison!

CHARLES.

Et pour l'en remercier, je me charge de doter Jeannette, et e prends mon gouverneur à mon service.

CINGLANT.

Ah çà! vous n'êtes donc pas un savant?

LEDRU.

Eh! mon Dieu! pas plus que vous; raison de plus pour enrer dans votre famille. J'abandonne la carrière de l'instrucion publique; je retourne à l'office, et si j'ai perdu ma rhéorique avec vous, j'espère qu'à la cuisine je ne perdrai pas non latin.

VAUDEVILLE.

LEDRU.

AIR du vaudeville de *la Vendange normande.*

L'illustre Cuisinière
Est mon *vade-mécum;*
Du latin, je n'ai guère
Retenu que *vinum* : (*bis.*)
Parmi les bons apôtres
Je fus toujours *primus,*
Et suis, comme tant d'autres,
Pour le reste *asinus.*

CINGLANT.

Ma cohorte enfantine,
Grâce aux *patochibus,*
Avec plaisir décline
Déjà ses noms en *us,*
Asinus ou bien *Dominus;*
Mais toujours ils confondent :
Quand je dis *Dominus,*
Ces marmots me répondent :
Asinus! asinus!

CHARLES.

A la voix haute et fière,
Voyez ce lourd Midas
Crier contre Voltaire,
Que certe il ne lit pas.
Son grand ton fait merveille,
On dit : c'est un *doctus;*

Mais, voyant ses oreilles,
On s'écrie : *Asinus!*

ROBERVILLE.

Pour la langue française
Et pour le *latinum,*
Je fus, ne vous déplaise,
Toujours *ignorantum;*
Mais les gens d'esprit glissent
Au temple de Plutus!
Ceux qui le mieux gravissent,
Ce sont les *asinus!*

JEANNETTE, au public.

L'auteur, loin d'être un maître,
Ne s' piqu' pas d' grand savoir;
Mais il s'en croirait p't-être,
S'il vous amusait c' soir.
A vous plaire il aspire;
Ah! Messieurs, en *chorus*
De lui n'allez pas dire :
Asinus! asinus!

FIN DE LES DEUX PRÉCEPTEURS.

UNE
VISITE A BEDLAM

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

En société avec M. Poirson.

Théâtre du Vaudeville. — 24 avril 1818.

PERSONNAGES

ALFRED DE ROSEVAL.
AMÉLIE, sa femme.
LE BARON DE SAINT-ELME, son oncle.
CRESCENDO, compositeur italien.
TOMY, jardinier du baron.

La scène se passe auprès de la nouvelle maison de fous de Bedlam, aux portes de Londres.

Un parc à l'anglaise fort élégant, orné de statues et d'arbres exotiques; dans le fond, un jardin fermé d'un grillage; avec une porte également en treillage; à gauche, sur le premier plan, un pavillon; au troisième plan, l'entrée du parc; sur le devant du théâtre, à droite, un saule pleureur, avec un banc de gazon au pied.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, AMÉLIE, CRESCENDO.

CRESCENDO.

Oui, signora, de l'âme, dou sentiment, de la méthode et de la voix, voilà tout ce qu'il faut pour la mousique italienne, et vous possédez tout cela dans la perfection.

AMÉLIE.

Je crains que votre écolière ne vous fasse pas honneur.

CRESCENDO.

Point du tout. Il n'y a pas à dix lieues à la ronde oune de nos ledys qui puisse soutenir la comparaison.

LE BARON.

Savez-vous, signor Crescendo, que je m'étonne toujours de voir un talent tel que le vôtre rester en Angleterre.

CRESCENDO.

Que voulez-vous?

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Sur les beaux arts et les talents,
Peu de gloire est ici semée;
Paris seul dispense en tout temps
Les palmes de la renommée.
Des talents faits pour l'illustrer
Il est l'asile tutélaire...
En France on sait les admirer,
Mais on les paie en Angleterre.

D'ailleurs, le grand homme est de tous les pays... Je vous réserve aujourd'hui un petit air d'opéra que j'achève en ce moment.

Baibar amor! crudel tiran!

Car je compose, tel que vous me voyez; ce qui ne m'empêche point d'aller à droite et à gauche donner des leçons dans les châteaux voisins.

LE BARON.

J'entends : *I virtuosi ambulanti.*

CRESCENDO.

C'est cela même. Je déjeune le matin à Bedlam, je dîne à Southwarck, et je soupe à Tudor-Hall : le génie mange partout. Moi, je ne suis pas fier, et j'affectionne surtout votre château, monsou le baron. Quoique Français, vous savez apprécier le macaroni; et l'on trouve ici les égards, les attentions, une voix délicieuse, une couisine française et une mousique italienne. C'est un séjour enchanté!

LE BARON.

Je suis charmé qu'il vous plaise. Mais est-ce que nous ne continuons pas la leçon?

CRESCENDO.

La signora a l'air fatigué. Je vais avant le dîner revoir la romance que votre charmante nièce m'a permis de loui dédier. Un mot encore : comment mettrai-je pour la gravoure? A Madame, ou à Madamigelle?

LE BARON.

Qu'est-ce que cela fait?

CRESCENDO.

Oh! c'est très-essentiel. Voyez-vous en gros caractère : Dédié par son très-humble serviteur Crescendo... à *et cætera, et cætera.*

AIR du vaudeville du *Printemps.*

Que j'inscrive ici votre nom!
Du succès je réponds d'avance;
Et vous regarde avec raison
Comme l'auteur de la romance.

AMÉLIE.

C'est l'être à bon compte, en effet.

CRESCENDO.

Eh! mon Dieu! que d'autres, je gage,
Qui sont auteurs, et qui n'ont fait
Que mettre leur nom à l'ouvrage!

Mais il y a une difficoulté : c'est que depuis un mois que je donne des leçons à la signora, je n'ai pas encore pu savoir si elle était Madame ou Madamigelle.

LE BARON.

Était-ce bien nécessaire à connaître pour lui enseigner des roulades et des cadences?

CRESCENDO.

Noullement, et je vous prie d'excouser mon indiscrétion.

LE BARON.

Ce n'en est pas une; et vous pouvez mettre hardiment...

CRESCENDO.

A Madamigelle?

LE BARON.

Au contraire : à madame, madame la comtesse Amélie.

CRESCENDO.

Ah! Madame! c'est différent; je m'en étais toujours douté. C'est qu'il est étonnant que nous n'ayons pas encore vu monsieur le comte. Il doit s'estimer bien heureux monsieur le comte; et il faut que Madame se soit mariée bien jeune... Mais, pardon; c'est que, voyez-vous, l'amour et la jeunesse...

L'amor e la gioventù...

J'ai un rondeau là-dessus. (*Se frappant le front.*) Attendez : c'est la fin de mon grand air. Depuis deux jours je la guettais.

Crudel tiran!... ah! ah! ah! ah!

J'y suis; je cours profiter de l'inspiration.

AMÉLIE.

Prenez garde qu'elle ne vous mène trop loin.

CRESCENDO.

Soyez tranquille, je ne passerai pas l'heure du dîner. (*Il sort en chantant et en gesticulant.*)

SCÈNE II.

LE BARON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Allons, et lui aussi va faire des commentaires sur la conduite de mon mari, et s'étonner de ce que monsieur le comte...

LE BARON.

C'est qu'en effet il y a de quoi s'étonner.

AMÉLIE.

Eh! pourquoi donc, mon oncle? je trouve tout naturel qu'un mari reste éloigné de sa femme.

LE BARON.

Oui; mais qu'il y reste pendant huit ou dix mois! On m'a assuré cependant qu'il t'aimait éperdument.

AMÉLIE.

Mon oncle, vous n'étiez pas à Paris lorsqu'on m'unit à M. Alfred de Roseval; ainsi, vous ne pouvez savoir...

LE BARON.

Non; mais sans le connaître, je sais que c'est le plus étourdi, le plus aimable et le plus brave de tous les officiers français.

AMÉLIE.

Un véritable enfant, qui se croyait le plus heureux des hommes quand il était paré de son grand uniforme, ou qu'il montait son cheval de bataille, et qui aurait tout sacrifié au bonheur de passer son régiment en revue!

LE BARON.

Vrai? Eh bien! il est impossible qu'un homme comme celui-là ne soit pas charmant.

AMÉLIE.

En vérité, mon oncle, vous me donneriez de l'humeur!

LE BARON.

Non; mais avec un tel caractère on doit être gai, franc, incapable de tromper; on doit aimer sa femme, et quoi que tu en dises, il faut qu'il y ait un peu de ta faute, et tu ne m'as pas tout avoué.

AMÉLIE.

Moi, mon oncle! Grand Dieu! si on peut dire... Soyez notre juge : on nous maria; il disait qu'il m'aimait, je voulus bien le croire : ils le disent tous, et l'on est convenu de ne pas disputer là-dessus. Pendant huit jours, je dois pourtant lui

rendre cette justice, il parut beaucoup plus occupé de moi que de ses chevaux, et même de son uniforme! Il fallut partir pour une mission importante; il en fut désolé, rien n'égala sa douleur; moi-même, par compassion, je daignai en être touchée! Au bout de huit jours il devait m'écrire, quinze se passent! Enfin la lettre arrive; elle a été retardée par une foule d'événements plus ou moins extraordinaires; vous sentez qu'on n'est pas dupe de tout cela. Je réponds très-froidement. On me récrit, mais d'un ton, vous auriez été indigné! je ne réponds pas, comme vous vous en doutez bien : j'attends qu'on me fasse des excuses, qu'on me demande pardon; eh bien! point! un mois, deux mois se passent, aucune nouvelle! Vous sentez que, ma vie en eût-elle dépendu, je ne serais point revenue la première. A cette époque vous passez en France; vous me proposez de quitter Paris, dont le séjour me paraissait insipide, de venir habiter avec vous un château que vous avez au bord de la Tamise, près du nouvel établissement de Bedlam; j'accepte avec joie, et c'est dans cet asile enchanteur, au sein des arts et de l'amitié, que vous croyez que je puis conserver quelques regrets ou former quelques désirs! Non, mon oncle, rassurez-vous, je ne regrette rien; je n'aime rien que vous seul, et je jouis, grâce au ciel, d'une tranquillité et d'une indifférence que rien ne pourra troubler.

LE BARON.

Le ton dont tu me le dis me persuade, et je ne conserve plus aucun doute. Il y a bien dans ton récit quelques petits détails que tu ne m'avais pas racontés; mais c'est égal, tu as raison, complétement raison. Et que fait Alfred maintenant?

AMELIE.

J'ai appris indirectement que sa mission était terminée, et qu'il voyageait pour son plaisir.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

On prétend qu'il parcourt le monde;
Qu'éblouissant toutes les cours,
Il va, promenant à la ronde
Son or, son faste et ses amours.

LE BARON.

En tous lieux s'il est infidèle,
C'est qu'il veut connaître par là
La plus aimable et la plus belle...
Je suis sûr qu'il te reviendra.

AMÉLIE.

Lui! quelle idée! En tous cas ce serait inutile, car mon parti est pris; je vous le dis sans humeur, sans colère : je ne le reverrai jamais! jamais je ne rendrai ma tendresse ni mon estime à quelqu'un qui, volontairement, a pu vivre une année entière éloigné de moi.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, TOMY.

LE BARON.

Eh bien! que nous veut Tomy?

TOMY.

Ah! c'est vous, not' maître? tant pire.

LE BARON.

Pourquoi tant pire?

TOMY.

C'est que j'ai quelque chose à vous demander.

LE BARON.

Eh bien! imbécile?

TOMY.

Pas tant... Dans le fond, c'est bien à vous; mais je m'entends : c'est à Madame que je voulais d'abord m'adresser, parce que quand c'est Madame qui parle on est toujours sûr d'obtenir.

AMÉLIE.

Vraiment! je ne me croyais pas tant de crédit...

TOMY.

Oh! tout le monde le sait bien, allez.

AMÉLIE.

Eh bien! voyons donc, monsieur Tomy?

TOMY.

Madame, c'est que je viens de la taverne du Grand-Amiral.

LE BARON.

J'aurais dû m'en douter!

TOMY.

Imaginez-vous que je trouve là un beau jeune homme qui arrivait en poste; six chevaux, trois postillons; clic, clac : tout était sens dessus dessous pour le recevoir... « Holà! la fille, « les garçons, toute la maison; qu'on me donne à déjeuner! » On voulait lui servir de ce bon porter que j'aime tant! car il

y en a d'excellent à la taverne de l'Amiral. Ah bien! oui : du champagne, du bordeaux, du vin de France; vive la France! Aussi faut-il lui rendre justice, il les a traités en compatriotes. Vous voyez que je ne vous passe rien.

AMÉLIE.

Oh! Tomy conte bien.

TOMY.

Ah çà! pendant qu'il déjeunait et qu'il avait derrière lui deux grands laquais... « Madame l'hôtesse, est-il possible de « visiter la nouvelle maison royale de Bedlam? je suis étran- « ger, et je voudrais voir en détail ce bel établissement. » On lui dit alors que ça n'est pas public, et qu'à moins d'un mot de recommandation d'un des propriétaires des environs... « Eh! qui diable voulez-vous qui me recommande, je ne con- « nais personne. » Alors, Monsieur, je me suis avancé : je lui ai dit que s'il voulait permettre j'allais m'adresser à mon maître.

LE BARON.

Ah! nous y voilà!

TOMY.

Qui était un riche et brave seigneur.

LE BARON.

Et tu lui as promis ta recommandation auprès de moi?

TOMY.

Dam! oui, Monsieur : le désir d'obliger, vu surtout qu'il m'a donné une pièce d'or, et que je suis sûr qu'il m'en donnera encore autant. Vous ne voudriez pas me faire perdre cela?

AMÉLIE.

D'ailleurs, il ne faut pas compromettre le crédit de monsieur Tomy!

LE BARON.

Je vois bien qu'il a eu raison de compter sur ta protection. (Il ouvre la porte du pavillon, et écrit.)

TOMY.

D'autant plus que Monsieur connaît le directeur de la maison des fous, et qu'ainsi il n'a besoin que d' griffonner un mot. (A Amélie, pendant que le baron écrit.) Pour en revenir à not' jeune seigneur, je l'ai laissé arrangeant sa cravate devant une glace, et cajolant miss Jenny, cette jolie petite fille...

AMÉLIE.

C'est bon, c'est bon.

TOMY.

AIR du ballet des *Pierrots*.

Il d'mand' son compte! on l' lui présente;
Il pai' sans en r'garder l' montant;
Et puis il parle, il rit, il chante,
Et tout ça dans le même instant.
Il faut voir comme il se démène;
Franchement, Bedlam lui convient;
Et loin d' croire qu'il y va, morguenne!
On croirait plutôt qu'il en vient.

LE BARON, ayant achevé d'écrire.

Et sait-on quel est cet original?

TOMY.

Ma fine, oui, car un de ses gens l'a nommé devant moi, et je crois qu'il a dit le comte de... de Roseval.

LE BARON.

Roseval!

AMÉLIE.

Alfred! grands dieux! (Elle court vers le côté par où Tomy est entré.)

LE BARON.

Eh bien! où vas-tu?

AMÉLIE, revenant.

Mon oncle, je ne reste pas ici : je ne veux pas m'exposer à le rencontrer.

LE BARON.

Bon! quel enfantillage! je ne vois rien là-dedans qui puisse t'effrayer : ce n'est pas ici qu'il vient.

AMÉLIE, cherchant à se remettre.

Vous avez raison, ce n'est qu'une aventure fort ordinaire.

LE BARON.

Oh! fort ordinaire! (A part.) Quel événement! Afred dans ce pays! Alfred si près de nous ! ne laissons point échapper cette occasion! mais par quel moyen? Eh! sans doute! (A Tomy.) Tiens, porte-lui cette lettre; propose-lui de le conduire toi-même à Bedlam.

TOMY.

Pardin'! je sais bien où c'est; la maison des fous, à deux pas d'ici.

LE BARON.

Oui, mais alors... (Il lui parle bas à l'oreille.)

TOMY.

Comment, Monsieur? mais il n'y a pas de conscience.

LE BARON.

Fais ce que je te dis, et surtout...

TOMY.

Ah! soyez tranquille... ma foi, ça sera drôle; car je n'y comprends rien. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LE BARON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Mais, mon oncle, quel est votre dessein? et que prétendez-vous faire?

LE BARON.

Ne t'inquiète pas.

AMÉLIE.

Je vous l'ai dit; vous savez ce que je pense, ce que j'ai juré; je ne le verrai pas; je ne le verrai jamais.

LE BARON.

A la bonne heure; toi, tu ne peux pas seulement l'envisager, c'est trop juste; mais moi, je n'ai pas fait de serment; et la tendresse qu'on doit à sa famille...

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Je dois accueillir sur sa route
Un neveu qui m'est inconnu,
Qui visite, sans qu'il s'en doute,
Un oncle qu'il n'a jamais vu.
Auprès d'un parent qu'il ignore,
Crains-tu qu'il ne reste toujours,
Lorsqu'avec les gens qu'il adore
A peine reste-t-il huit jours?

AMÉLIE.

Ah! quel plaisir j'aurais à le voir à mes pieds! et à le désespérer!

LE BARON.

Eh bien! tout cela est très-possible.

AMÉLIE.

Comment?

LE BARON.

Rentre au château : je vais aller te rejoindre et t'expliquer mon projet.

AMÉLIE.

Vous ne tarderez pas, n'est-ce pas, mon oncle?

LE BARON.

Donne-moi au moins le temps de le recevoir.

AMÉLIE.

Si vous me le disiez tout de suite?

LE BARON.

On vient...

AMÉLIE.

Non, mon oncle; je vous assure que ce n'est personne.

LE BARON.

Et si vraiment, te dis-je!

AMÉLIE.

Mon Dieu! que c'est impatientant! me voilà maintenant d'une inquiétude! on avait bien besoin de recevoir ici ce mauvais sujet! (Elle sort en regardant plusieurs fois le côté par lequel Alfred doit venir.)

SCÈNE V.

LE BARON, ALFRED, conduit par TOMY.

TOMY.

Par ici, Monsieur, par ici.

ALFRED, dans le fond.

L'entrée est fort bien, c'est un séjour fort agréable que Bedlam; on ne se douterait jamais qu'on est dans une maison de fous! (Montrant le baron.) C'en est un que j'aperçois.

TOMY.

Non, Monsieur, c'est le maître de la maison.

ALFRED.

Ah! oui, le directeur... C'est bon, laisse-moi. Tiens, voilà pour boire à ma santé; je te remercie de m'avoir conduit à Bedlam.

TOMY.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

ALFRED.

Dis à ton maître que le comte de Roseval demande la permission de lui présenter ses respects avant de quitter ce pays.

TOMY.

Oui, Monsieur... (*A part.*) V'là de l'argent bien gagné! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, ALFRED.

LE BARON, *à part.*

Ses respects! c'est un garçon fort honnête que mon neveu.

ALFRED.

C'est au docteur Willis que j'ai l'honneur de parler?

LE BARON.

Monsieur...

ALFRED.

Voici une lettre qui vous est adressée; daignez, je vous prie, en prendre connaissance.

LE BARON, *à part.*

Je pourrais m'en dispenser. (*Haut.*) Hum! hum! On m'engage à vous faire voir l'intérieur de la nouvelle maison de Bedlam. Monsieur, vous n'aviez pas besoin de recommandation; un gentilhomme tel que vous est toujours sûr d'être bien reçu. Je suis fâché cependant que vous veniez aujourd'hui : nous avons plusieurs parties de l'établissement qui ne sont pas visibles; et je ne puis même que dans un instant vous conduire dans l'intérieur de la maison.

ALFRED.

Comment donc, Monsieur! je suis à vos ordres, et j'attendrai tant qu'il vous plaira. Vos jardins seuls méritent d'être vus; il y règne un goût, une variété.... en honneur, j'en connais peu d'aussi beaux.

LE BARON, *à part.*

S'entendre dire cela à soi-même! un propriétaire! c'est charmant!

ALFRED.

AIR du *Verre.*

A vos fous il ne manque rien,
Ils sont les plus heureux du monde;
En France on les traite moins bien;
Chez nous pourtant l'espèce abonde;
Que j'aime ces ombrages frais!
Si chez vous... (cela m'intéresse)

La Folie habite un palais,
Comment loge-t-on la Sagesse?

On doit se trouver trop heureux de passer sa vie dans un séjour semblable. Parbleu! vous devriez bien me permettre de m'y établir.

LE BARON.

Y pensez-vous? nous n'avons ici que des gens dont la tête...

ALFRED.

Eh bien! justement : je vous jure que je n'y serais pas plus déplacé que beaucoup d'autres.

LE BARON.

Auriez-vous par hasard quelques chagrins?

ALFRED.

C'est selon, voyez-vous, si j'y pensais, j'en aurais de très-grands... Tel que vous me voyez, je suis marié; vous ne vous en douteriez pas, ni moi non plus. Une femme charmante qui m'aurait fait mourir de douleur, si je n'y avais pris garde.

LE BARON.

Vraiment! et où est-elle en ce moment?

ALFRED.

Vous allez rire; vrai, je n'en sais rien. Je présume cependant qu'elle est à Paris, au milieu des plaisirs et des adorateurs; nous sommes brouillés à mort. Une légèreté, un caprice, ce serait trop long à vous raconter. D'ailleurs, tout est fini; je l'ai juré!

LE BARON.

Vous l'avez juré?

ALFRED.

Oui, Monsieur. Cependant j'ai fait les avances; j'ai écrit, on ne m'a pas répondu, ma conscience est tranquille.

LE BARON.

Et vous ne fîtes pas de reproches?

ALFRED.

J'en eus d'abord envie; mais c'était déjà si singulier d'être mari! et puis un mari qui se plaint, comprenez-vous, on en voit partout : soit dépit, soit amour-propre, je préférai une vengeance plus digne de moi. J'allai au bal, je me lançai dans toutes les sociétés; il faut bien se faire une raison! C'est ce que je me dis depuis un an! aussi les voyages, les bals, les concerts, les spectacles, je ne sors pas de là. Enfin, Monsieur, vous voyez l'homme le plus malheureux!

LE BARON.

Croyez, Monsieur, que je compatis bien sincèrement.... (A part.) Allons, je m'en doutais, ce n'est qu'un étourdi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, TOMY, paraissant et appelant par signes le baron.

TOMY.

St, st, st, monsieur le baron!

LE BARON, à part.

Diable! il faudrait prévenir ma nièce. (Tomy sort.)

ALFRED.

Eh bien! qu'attendons-nous pour commencer notre visite?

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Allons, hâtons-nous, je vous prie,
Et daignez combler mon espoir.

LE BARON.

Vous serez surpris, je parie,
De tout ce que vous allez voir.

ALFRED.

Parmi tant de monde, je gage,
Qui bientôt doit m'environner,
Ce qui va le plus m'étonner,
C'est de me trouver le plus sage.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, CRESCENDO.

CRESCENDO, tout hors de lui.

Monsu le baron, monsu le baron, mon air est achevé...
Crudel tiran... ah! ah!

LE BARON, à part.

Ah! diable! notre musicien! je n'y avais pas songé.

ALFRED.

Quel est cet homme?

LE BARON, bas, à Alfred.

C'est un fou, mais de ceux qui ne sont pas dangereux, et à qui on laisse la liberté. Vous ne croiriez jamais? c'est un grand personnage, un chancelier de l'Échiquier, qui a la manie de se croire un grand compositeur, et qui ne parle que de

musique. Tenez, regardez-le. Il voit partout des protecteurs, et moi-même il me prend pour un baron à qui il veut dédier un opéra.

ALFRED.

Ah! ah! ah! le pauvre homme!

LE BARON, bas, à Crescendo.

C'est un prince russe, grand protecteur des beaux-arts, et qui raffole de la musique italienne.

CRESCENDO.

Che gusto!

LE BARON, à Alfred.

Je vous demande encore un instant. (A part.) Allons retrouver ma nièce. Je reviens au plus vite.

SCÈNE IX.

ALFRED, CRESCENDO.

CRESCENDO.

Me sera-t-il permis de vous présenter mes respects? Combien nous devons nous tenir honorés d'oune semblable visite!

ALFRED, le regardant.

Voilà bien la figure la plus originale! Qui diable reconnaîtrait là un chancelier? (Haut.) C'est moi, Monsieur, qui suis trop heureux de faire connaissance avec un aussi grand talent. Vous dites que vous vous appelez?

CRESCENDO.

Il signor Crescendo.

ALFRED.

Ma foi, signor Crescendo, je trouve bien étonnant que l'amour de la composition vous ait fait tout à fait oublier vos anciennes fonctions.

CRESCENDO.

Non pas! je me rappelle. J'ai été chef d'orchestre à Turin et maître de chapelle à Florence; mais l'intrigue, la cabale. Bah! à quoi bon les places? Vive le vrai compositor! l'artiste indépendant qui n'obéit qu'à son génie.

AIR du vaudeville du *Jaloux malade*.

Quel art plus noble et plus sublime!
Qui sait chanter doit tout savoir :
La nature à sa voix s'anime,
Et tout reconnaît son pouvoir.

Les morts s'élancent de l'Érèbe;
Et ce fut jadis un rondo
Qui fit bâtir les murs de Thèbe
Et tomber ceux de Jéricho.

ALFRED.

Ah! ah! il est très-amusant.

CRESCENDO.

A propos de cela, mon prince.

ALFRED.

Me voilà prince, à présent...

CRESCENDO.

J'oubliais de vous chanter mon grand air :

Crudel tiran... ah! ah! ah!

Mettez-vous dans la situation. C'est le jeune héros qui marche au supplice, et qui, avant de monter à l'échafaud, commence en mi bémol...

ALFRED.

Le morceau me paraît déjà bien placé.

CRESCENDO.

C'est que je vois que vous ne connaissez pas mon opéra. Que c'est heureux pour vous! je m'en vais vous le chanter. Il est en répétition dans ce moment au grand théâtre de Londres. Ce n'est pas sans peine! des passe-droits, des injustices, quinze mois à l'étoude, ça ne serait pas pire à l'Opéra de Paris. L'ouvertoure, maestoso!

Tra, la, la, la, la, tra, la, la, la, la...

Et l'oboé qui se fait entendre :

Pon, pon, pon, pon, pon, pon...

Mais quand j'y pense... quelle idée! ah! mon prince! si ce n'était pas abuser des bontés de Votre Altesse, je lui demanderais...

ALFRED.

Vous n'avez qu'à parler.

CRESCENDO.

D'accepter la dédicace de mon opéra.

ALFRED.

Avec plaisir. C'est servir la cause des beaux-arts que d'être utile à un compositeur aussi distingué.

CRESCENDO.

Ma fortoune est faite!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON.

CRESCENDO, au baron qui arrive.

Ah! monsu le baron! il ne l'a pas entendu, mais il en a accepté la dédicace : me voilà connu à Saint-Pétersbourg! Je cours écrire mon grand air, et nous l'exécuterons après le dîner. Votre Altesse, monsu le baron, croyez que jamais je n'oublierai...

RÉCITATIF.

Che veggio... qual spettacolo!
Suona l'orribil tromba!
Crudel tiran... ah! ah! ah! ah!
(Il sort en chantant et en gesticulant.)

SCÈNE XI.

ALFRED, LE BARON.

ALFRED.

Ah! ah! ah! j'avoue d'abord que je le plaignais; mais, ma foi, je n'ai pu y résister. Ce pauvre chancelier! savez-vous que c'est un fou très-divertissant?

LE BARON.

Vous allez en voir bien d'autres : venez. (On entend un prélude.)

ALFRED.

Écoutez donc.

AMÉLIE, en dehors.

AIR : *Combien j'ai douce souvenance.*

Il est parti loin de sa mie,
Loin du beau ciel de sa patrie;
Mais en vain l'ingrat tous les jours
M'oublie,
Serai fidèle à mes amours.
Toujours.

ALFRED, avec émotion.

Quelle jolie voix!

LE BARON.

Chut! c'est notre jeune comtesse. Venez de ce côté; gardons-nous de la troubler.

ALFRED.

Un instant, je vous prie.

LE BARON.

Non pas, c'est l'heure de sa promenade. Elle aime à être seule, et nous respectons sa douleur.

ALFRED, regardant vers la droite.

Oui, elle s'avance dans cette allée, elle s'arrête; à sa démarche et à sa taille je parierais qu'elle est charmante.

LE BARON.

C'est le mot. Une femme bien estimable et bien à plaindre, qui a eu le malheur d'épouser un mauvais sujet.

ALFRED.

Voyez-vous cela!

LE BARON.

Et à qui la mauvaise conduite de son mari a fait perdre la raison.

ALFRED.

Vous m'avouerez que c'est indigne.

LE BARON.

Oui, Monsieur, elle est folle d'amour.

ALFRED.

Ah! pas possible! (Dans ce moment Amélie paraît dans le jardin du fond; elle ouvre la grille, et vient s'asseoir sous le saule.) Je vous en supplie, laissez-moi lui parler. Pauvre petite! folle d'amour! Et vous dites qu'elle est jolie! Je ne la dérangerai pas de sa promenade, mais permettez-moi de la voir.

LE BARON.

Songez donc que mon devoir me réclame.

ALFRED.

Eh bien! cher docteur, ne vous gênez pas; faites vos affaires je vous rejoins dans l'instant! (Il pousse le baron dehors par la gauche.)

SCÈNE XII.

ALFRED, AMÉLIE.

AMÉLIE, la tête couverte d'un grand chapeau à la Paméla.

DEUXIÈME COUPLET.

Il est parti l'ami quo j'aime!
Ai tout perdu, le bonheur même,
N'en est pour moi qu'avec celui
Que j'aime!
Tout est chagrin, tout n'est qu'ennui
Sans lui!

ALFRED.

Cette voix! quelle illusion! mais non, c'est impossible.

AMÉLIE.

Enfin, me voilà seule. (Otant son chapeau.) Oui, seule ici, seule dans le monde.

ALFRED, qui s'est approché.

Ciel! c'est elle... Quel changement dans ses traits! Mais c'est bien elle, c'est Amélie, plus jolie que jamais.

AMÉLIE.

Amélie!... qui m'a appelée? que veut cet étranger?

ALFRED.

Elle ne me reconnaît pas!... Amélie. (Il lui prend la main.)

AMÉLIE.

Laissez-moi; votre vue me fait mal.

ALFRED.

Et c'est moi qui suis la cause...

AMÉLIE.

Non, ne t'éloigne pas; tu pleures, tu as du chagrin... Écoute! est-ce que tu as été trahi, abandonné?

ALFRED.

J'ai perdu tout ce que j'aimais.

AMÉLIE.

Reste alors, reste en ces lieux. Et moi aussi j'ai tout perdu... Tu ne sais donc pas... Il est parti, il s'est éloigné.

ALFRED.

Comment se fait-il que sa raison se soit ainsi... Amélie! reviens à toi, reconnais-moi, je suis Alfred.

AMÉLIE.

Alfred, dites-vous?... Oui, Alfred, c'était son nom... Où est-il?

ALFRED.

Auprès de toi.

AMÉLIE.

AIR de *M. Frédéric Kreubé.*

Serait-ce l'ami que sans cesse
Je désirais?
Voilà sa voix enchanteresse,
Voilà ses traits.
Mais non, une flatteuse ivresse
M'abuse ici!

Et tes yeux ont trop de tendresse :
Ce n'est pas lui!

ALFRED.

Même air.

J'avais quitté mon Amélie.

AMÉLIE.

C'est comme lui.

ALFRED.

J'avais méconnu mon amie.

AMÉLIE.

C'est comme lui.

ALFRED.

Mon cœur n'a brûlé que pour elle,
J'en jure ici!

AMÉLIE.

Quoi! ton cœur fut toujours fidèle?
(Douloureusement.)
Ce n'est pas lui!

Je savais bien que vous me trompiez. Alfred ne doit pas revenir. Mais c'est lui que je plains; oui, Monsieur, je le plains.

AIR : *A Paris et loin de sa mère.*

Ce n'est point par coquetterie,
Mais je crois entendre souvent
Dire que je suis embellie,
Et mon miroir m'en dit autant.
Que ce soit ou non un prestige,
Je ne suis pas si mal encor!...
Voyez pourtant ce qu'il néglige;
Dites, dites-moi, n'a-t-il pas grand tort?

ALFRED.

C'est qu'en effet elle est charmante!

AMÉLIE.

Et puis... (Mystérieusement.) c'est un secret au moins, il ne faut pas lui en parler!... à son retour, je voulais le surprendre par mes progrès. Avec quel plaisir j'étudiais!... c'était pour lui!... (Avec gaieté.) Vous ne savez pas?... j'ai fait son portrait... si j'étais sûre que vous ne lui disiez point, je vous le montrerais.. (Regardant autour d'elle.) Tenez, regardez vite; n'est-il pas ressemblant?...

ALFRED.

Ah! je n'y tiens plus; j'en mourrai de douleur!

AMÉLIE.

Je ne vous parle pas de ma harpe, de mon piano!... mais vous savez comme il aimait la valse?.. eh bien! Monsieur, je valse à ravir.

ALFRED.

Elle valse à ravir! est-on plus malheureux! Quelle femme j'avais là!

AIR de *M. Doche*.

(Amélie fait quelques pas de valse sur la ritournelle.)

Quel charme heureux, quelle grâce légère
Semble animer ses yeux déjà si doux!

(Amélie s'arrête et le regarde.)

Daigne un instant écouter ma prière :
C'est ton amant qui tombe à tes genoux.

AMÉLIE, le regarde tendrement et recommence à valser.

Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, la, laire,
Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

ALFRED, tombant à ses genoux.

C'est Alfred... c'est ton époux, qui n'a jamais cessé de t'aimer.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, CRESCENDO.

CRESCENDO, paraissant dans le fond, un papier de musique à la main.

Che veggio! qual spettacolo!

AMÉLIE, qui était prête à se trahir, aperçoit Crescendo, pousse un grand cri, et s'enfuit en fermant la grille sur elle.

Ah!

CRESCENDO.

Son Altesse aux pieds de mon écolière!

ALFRED.

Elle a disparu! (Prenant Crescendo au collet.) Malheureux! c'est ta présence qui l'a fait fuir!... où est-elle, dis-moi, tu m'en répondras?

CRESCENDO.

Mon prince... (A part.) A qui en a-t-il?

ALFRED.

Eh bien! que fais-je?... je suis aussi insensé que lui; mais

vit-on jamais un malheur égal au mien? (Regardant le portrait.) Amélie! bonne Amélie!

CRESCENDO.

Mon prince... c'est ce fameux air en mi bémol.

ALFRED.

Eh! laisse-moi tranquille... Dis-moi plutôt... connais-tu cette jeune dame qui, tout à l'heure?...

CRESCENDO.

Sans doute.

ALFRED, avec feu.

Tu la connais, tu la vois souvent? Ah! je t'en prie, parle-moi d'elle.

CRESCENDO.

C'est la comtesse Amélie.

ALFRED.

Oui...

CRESCENDO.

C'est la nièce de M. le baron, du maître de ce château, du possesseur de cette maison de plaisance... de celui que vous avez vu.

ALFRED.

Allons, le château, le baron... voilà sa tête qui se perd... Aussi, où m'avisais-je d'aller lui demander des renseignements?...

CRESCENDO.

C'est mon écolière : c'est moi qui lui montre la musique... et une voix!... une méthode!...

ALFRED.

Eh! au nom du ciel, laissons là la musique! Rappelez-vous que vous n'êtes pas plus musicien que moi.

CRESCENDO.

Comment! pas musicien?

ALFRED.

Eh! non, monsieur le chancelier.

CRESCENDO.

Moi, chancelier!... rabaisser ainsi un compositeur distingué!...

ALFRED.

Allons, je ne m'en tirerai pas!... Morbleu! laissez-moi.

CRESCENDO.

Non... l'on a abusé Votre Altesse; mais elle va connaître il

signor Crescendo! Voici les lettres les piou flatteuses qui m'ont été adressées par des princes et des directeurs de spectacles; voici des lettres de recommandation pour les piou grands personnages qui doivent être en ce moment en Angleterre; pour M. l'ambassadeur de France, pour M. le marquis de Valmont, M. le comte de Roseval...

ALFRED.

De Roseval, dis-tu?

CRESCENDO.

Oui, Monsieur, lui-même.

ALFRED, lui arrachant la lettre et la décachetant.

Qu'est-ce que ça signifie?

CRESCENDO.

Monseigneur est sans façons...

ALFRED.

Eh! oui... c'est pour moi; c'est le chevalier de Forlis, mon ami intime... lisons. « D'après ta dernière lettre, tu dois être « à Londres dans ce moment. Je t'adresse et te recommande « il signor Crescendo, mon maître de musique. »

CRESCENDO.

C'est moi.

ALFRED, continuant.

« Un original...

CRESCENDO.

C'est moi...

ALFRED, continuant.

« Qui ne manque pas de talent. » C'est daté d'hier... Comment! il serait vrai?... vous seriez réellement?... Et ce château... Amélie, le baron...

CRESCENDO.

Sont réellement ce que je vous ai dit.

ALFRED, vivement.

Quel bonheur! Oh! oui, c'est cela... c'est cela même, mon cœur a besoin de le croire... Je cours m'informer, achever de m'éclaircir... cette jolie Amélie!.. son oncle!.. Ah! vous voulez me donner des leçons!... morbleu! je leur rendrai!.. Tant d'idées se croisent, se confondent dans ma tête... Mon cher Crescendo!

CRESCENDO.

Monseigneur, vous allez entendre mon grand air?

ALFRED.

Va toujours, je t'écoute.

CRESCENDO.

Tra, la, la, la.

ALFRED, à part.

Mais j'aperçois Amélie et le baron..... Ne perdons pas de temps. (Il s'enfuit par la gauche.)

SCÈNE XIV.

CRESCENDO, LE BARON, AMÉLIE, entrant avec précaution par la droite.

CRESCENDO, continuant.

Tra, la, la, la... Mille pardons, il y a des notes de passées. (Il corrige au crayon.)

AMÉLIE.

Mon oncle, il n'est plus là!

LE BARON.

Ainsi, tu le quittes sans attendre mon arrivée; ce n'est pas cela dont nous étions convenus.

AMÉLIE.

C'est ce Crescendo qui tout à coup m'a effrayée.

CRESCENDO.

Tra, la, la... Votre Altesse, mon prince! Eh bien! où est-il donc?

AMÉLIE.

Quel dommage! si vous aviez vu son trouble, son désespoir, le désordre de ses traits; c'était charmant!...

LE BARON.

Je vois que tu es moins irritée contre lui.

AMÉLIE, sévèrement.

Plus que jamais, mon oncle; comme s'il suffisait d'un instant de repentir pour effacer tous les torts du monde.

CRESCENDO.

Dites-moi, êtes-vous bien sûr que notre prince russe soit dans son bon sens?

LE BARON.

Comment?

CRESCENDO.

Oui, que sa tête ne soit pas... là... un peu. Pendant un quart d'heure, il me parle d'un tas de balivernes où l'on ne conçoit rien ; et, lorsque je veux commencer mon grand air, il part comme un éclair, zest !...

LE BARON, bas, à Amélie.

Ça n'est pas si dépourvu de bon sens. (On entend du bruit.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, TOMY, arrivant en désordre.

TOMY.

Ah! Madame!.. ah! Messieurs!.. qui l'aurait cru... ce pauvre jeune homme!

AMÉLIE.

Eh bien! qu'as-tu donc? Lui serait-il arrivé quelque chose?

TOMY.

La tête n'y est plus.

CRESCENDO.

Là, quand je vous le disais.

TOMY.

Il faut que quelque révolution subite ait troublé sa cervelle; mais il est fou... fou à lier!

AMÉLIE.

Mon mari... où est-il? conduis-moi de ce côté!

CRESCENDO.

Son mari! Allons, à l'autre à présent..... Ah çà! tout le monde perd donc la tête aujourd'hui?

TOMY.

Il est dans une fureur, qu'il a déjà ravagé deux plates-bandes et brisé nos cloches à melons... Il demande sa femme, il la voit partout, il lui demande pardon, il s'accuse, et il casse tout!

AMÉLIE.

Mon Dieu! qu'avons-nous fait là... Vous voyez, mon oncle, avec votre stratagème : ce pauvre Alfred! j'étais bien sûre

qu'il m'aimait! mais en perdre la raison!... Mon oncle, je vous en supplie, envoyez chercher des secours.

LE BARON.

Parbleu! je vais moi-même voir un peu ce dont il s'agit... Ce pauvre jeune homme!... Aussi avec une tête comme la sienne...

AMÉLIE.

Eh! allez donc.

LE BARON.

Je reviens dans l'instant. (Il sort.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE BARON.

TOMY.

Il s'avance de ce côté... retirez-vous, il est furieux!

CRESCENDO.

Ohime furioso! Madame, rentrons, je vous le conseille.

AMÉLIE.

Non, quel que soit le danger, je reste ici, je ne le quitte plus.

CRESCENDO.

Moi, je me sauve. (Il rencontre Alfred, et s'enfuit de l'autre côté.)

ALFRED, dans la coulisse à gauche.

Laissez-moi! laissez-moi! (Il entre d'un air égaré; ses vêtements sont en désordre; Crescendo et Tomy poussent un grand cri et se sauvent.)

SCÈNE XVII.

ALFRED, AMÉLIE.

(Alfred parcourt le théâtre en furieux; Amélie se retire derrière un arbre.)

ALFRED.

Oui, cet Alfred est un monstre! c'est à lui que j'en veux!

AMÉLIE, timidement.

Mon Dieu! qu'il a l'air méchant! Alfred, c'est moi, ne me faites pas de mal.

ALFRED.

Qui êtes-vous? —

AMÉLIE.

Vous ne me ferez pas de mal?

ALFRED.

Vous le savez bien; c'est Alfred seul qui mérite ma colère

AMÉLIE.

Il faut dire comme lui pour l'apaiser. Oui, sans doute, c'est un mauvais sujet, un méchant caractère, qui fait de la peine à tout le monde; mais, si vous m'aimez, faites comme moi, ne lui en voulez plus; il a pressé ma main sur son cœur!

ALFRED.

Connaissez-vous Amélie?

AMÉLIE, timidement.

Oui, je la connais.

ALFRED, avec feu.

Vous la connaissez!

AMÉLIE, s'effrayant.

Ah! mon Dieu! (Tremblante.) Non, Monsieur, non, je ne la connais pas. Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va toujours être comme cela?

ALFRED.

Non, non, vous ne la connaissez pas?

AMÉLIE, disant comme lui.

Non, non, je ne la connais pas.

ALFRED.

Si vous la connaissiez, vous l'aimeriez comme moi. Si vous saviez quelle fut sa conduite, surtout depuis que je suis éloigné d'elle; je veux tout vous raconter.

AMÉLIE.

Quelle situation! une femme écouter les confidences de son mari! Dieu sait combien je vais en apprendre.

ALFRED.

Quand j'arrivai à Vienne, vous savez bien, jamais la cour avait été si brillante. Une foule de femmes charmantes...

AMÉLIE.

Ah! mon Dieu!

ALFRED.

Air de *M. Mélesville.*

Une surtout, fraîche et jolie,
Au fin sourire, au doux minois,
Des Français vantait la folie,
La grâce et les galants exploits.

AMÉLIE.

Et vous disiez à cette belle...

ALFRED.

Je disais, en amant fidèle...
Tra, la, tra, la,
Ne me parlez pas de cela.

AMÉLIE.

Comment! Monsieur, vous disiez... Mais c'est très-bien.

ALFRED.

Oh! ce n'est pas tout. Vous rappelez-vous, à Berlin, cette jeune et jolie comtesse? bonne et estimable femme!

Même air.

Aux doux plaisirs ainsi qu'au monde
Elle voulait me rappeler.

AMÉLIE.

Et malgré sa douleur profonde,
Monsieur se laissa consoler...

ALFRED, d'un air égaré.

Devoirs, égards, dans mon délire,
Oubliant tout, j'osai lui dire...
(Gaiement.)
Tra, la, tra, la,
Ne me parlez pas de cela.

AMÉLIE.

Et moi qui l'accusais! Mais c'est un modèle de fidélité conjugale.

ALFRED.

Et vous-même, vous êtes bien jolie! je n'ai jamais rencontré rien de plus attrayant! eh bien! vous tenteriez en vain de me séduire.

AMÉLIE.

J'ai bien envie d'essayer. (Tendrement.) Alfred, si j'avais été

abusée; si, vous retrouvant fidèle, mon cœur vous pardonnait.

ALFRED, faisant un mouvement qu'il réprime.

Non! je ne puis vous écouter.

AMÉLIE.

Mon Dieu! il va m'être trop fidèle à présent. Et si j'étais cette Amélie que vous regrettez?

ALFRED, avec feu.

Amélie, dites-vous? Êtes-vous bien sûre que ce soit elle?

AMÉLIE.

Je vous jure que c'est moi.

ALFRED.

Écoutez, n'espérez pas m'abuser; je le saurai bien. Amélie, d'abord, ne m'aurait pas dit : *vous*.

AMÉLIE.

Eh bien! Alfred, je te le jure.

ALFRED.

Amélie me donnait un nom plus doux.

AMÉLIE.

Eh bien! mon ami, mon Alfred! (A part.) Il faut bien faire tout ce qu'il veut.

Air : *Quand toi sortir de la case.* (PAUL ET VIRGINIE.)

ALFRED.

Amélie, hélas! moins fière,
Regardait plus tendrement.

AMÉLIE.

Ai-je donc l'air si sévère?
(A part.)
Je crains qu'à chaque moment
Il ne se mette en colère.

ALFRED, la regardant.

Oui, c'est son regard charmant,
Je m'en souviens à présent.
Mais je me souviens qu'Amélie
Loin, hélas! de me résister,
M'abandonnait sa main jolie...
(Il lui baise la main.)

AMÉLIE.

Il ne faut pas l'irriter. (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

ALFRED.

Oui, ce moment me rappelle
Des souvenirs bien plus doux!
(Il la serre dans ses bras.)

AMÉLIE, émue.

Quelle crainte cruelle!
Mais, Alfred, y pensez-vous?

ALFRED.

S'il est vrai que ce soit elle,
Ne suis-je plus son époux?

AMÉLIE.

Mais, au fait, c'est mon époux.

ALFRED, vivement.

Non, non, jamais mon Amélie
Si longtemps n'eût pu résister
A son amant qui la supplie.
(Il l'embrasse.)

AMÉLIE.

Il ne faut pas l'irriter. (*bis.*)
(Alfred tombe à ses genoux.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON, CRESCENDO, TOMY, dans le fond.

AMÉLIE.

Mon oncle! n'approchez pas! il n'y a que moi.

ALFRED, se relevant.

Venez, venez, mon cher oncle.

Air du *Pot de fleurs.*

Non, vous n'avez plus rien à craindre.
(Montrant Amélie.)
Son cœur n'était plus courroucé;
A mon tour je cesse de feindre,
Allez, mon accès est passé.
Sur ma parole qu'on se fonde;
A ce baiser je dois ma guérison;
Et ce qui me rend la raison
La ferait perdre à tout le monde.

AMÉLIE.

Comment! Monsieur?

ALFRED.

C'était le seul moyen de te fléchir. M'en veux-tu d'avoir perdu la tête?

LE BARON.

Bah! Est-ce qu'une femme ne pardonne pas toujours les folies qu'on fait pour elle! Mais ce que je ne te pardonne pas, ce sont mes plates-bandes et mes cloches de melons.

CRESCENDO.

Ah çà! Messieurs, puisque vous avez tous recouvré la raison, si vous entendiez mon air.

LE BARON.

Après dîner.

CRESCENDO.

Au moins, un petit allégro.

VAUDEVILLE.

Air de M. de Mélesville.

Enfin donc un ciel plus doux
Pour vous succède aux orages;
Plus de courses, de voyages,
Ah! restez toujours chez vous.

CHŒUR.

Enfin donc, etc.

LE BARON.

De vos voisins, chaque jour,
Français, votre humeur légère
Vous fait prendre tour à tour
Le costume et la manière.
Chaque pays a ses goûts :
Pourquoi renoncer au nôtre?
La France en vaut bien un autre.
Ah! restez toujours chez vous.

CHŒUR.

Chaque pays a ses goûts, etc.

TOMY.

Ne courons point le pays;
Car souvent plus d'un orage

Nous menace hors du logis.
Et quand dans votre ménage
On vous dira, tendre époux,
Que l'air vous est nécessaire,
Croyez votre ménagère,
Mais restez toujours chez vous.

CHŒUR.

Si l'on vous dit, tendre époux, etc.

ALFRED.

Étrangers, qu'un sort jaloux
Tient loin de votre retraite,
Bientôt enfin puissiez-vous
(Ah! mon cœur vous le souhaite!)
Goûter le bonheur si doux
De retrouver votre amie;
Rentrez dans votre patrie,
Et restez toujours chez vous*.

CHŒUR.

Goûtez le bonheur si doux, etc.

CRESCENDO.

Dans un somptueux hôtel,
Lorsque l'appétit me gagne,
A cinq heures j'entre ; ô ciel!
Monsieur est à la campagne.
Vous dont les mets sont si doux,
Dont on vante la cuisine,
Vous enfin chez qui l'on dîne,
Ah! restez toujours chez vous.

CHŒUR.

Vous dont les mets sont si doux, etc.

AMÉLIE, au public.

Deux époux que met d'accord
Une double extravagance,
Pour être heureux, ont encor
Besoin de votre indulgence.
Messieurs, tournant contre nous

* Ce couplet fut chanté en 1818, lorsque la France était encore occupée par les armées étrangères.

Le refrain qu'on vous adresse,
Quand on donnera la pièce,
N'allez pas rester chez vous.

CHŒUR.

Messieurs, tournant contre nous, etc.

FIN DE UNE VISITE A BEDLAM.

LA SOMNAMBULE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

En société avec M. G. Delavigne

Théâtre du Vaudeville. — 6 décembre 1819.

PERSONNAGES

M. DORMEUIL.
CÉCILE, sa fille.
FRÉDÉRIC DE LUZY.
GUSTAVE DE MAULÉON.
BAPTISTE, valet de Gustave.
MARIE, femme de chambre de Cécile.
UN NOTAIRE.
PARENTS ET AMIS DE DORMEUIL.

La scène se passe dans le château de Dormeuil.

ACTE PREMIER.

Un salon élégant; des croisées au fond, donnant sur un jardin; une table à droite des spectateurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORMEUIL, CÉCILE, MARIE.

DORMEUIL, tenant à la main plusieurs billets d'invitation.

Enfin, voilà donc nos billets de faire part. Comme c'est écrit! comme c'est moulé! et cet Hymen qui tient un flambeau! Vraiment, ce cher Griffard, l'imprimeur du département, entend très-bien le billet de mariage. Ah çà! où est mon gendre, le capitaine?

MARIE.

Votre gendre? est-ce qu'il peut rester en place? A chaque instant il regardait sur la route de Paris pour voir si son coureur et sa corbeille de noces n'arrivaient pas. Dans son impatience, il riait, il chantait, il m'embrassait, en me parlant de Mademoiselle.

DORMEUIL.

Je le reconnais bien là. (A Cécile.) Il pense toujours à toi.

MARIE.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il m'a dit qu'il allait voir au

[illegible] de la montagne si on ne découvrirait rien; il a pris son fusil, et il est parti en chassant à travers la forêt.

DORMEUIL.

Comment! à la chasse aujourd'hui?

MARIE.

Sans doute : c'est un monsieur si singulier que monsieur votre gendre.

DORMEUIL.

Singulier... en quoi?

MARIE.

AIR : *Ces postillons.*

Il n'a point d'ordre et donne à tout le monde,

DORMEUIL.

Bon, c'est qu'il est trop généreux.

MARIE.

Rien ne l'affecte, il rit quand on le gronde,

DORMEUIL.

C'est qu'il possède un caractère heureux.

MARIE.

Des jours entiers il se tue à la chasse,

DORMEUIL.

C'est par ardeur et par activité.

MARIE.

Mais sans tuer ni lièvre, ni bécasse.

DORMEUIL.

C'est par humanité. (*bis.*)

MARIE.

Et, en outre, un garçon d'une raison...

DORMEUIL.

Sa raison, sa raison; je n'ai jamais parlé de sa raison; mais à cela près, c'est un cavalier parfait. Ce cher Frédéric! jeune, aimable, spirituel; à vingt-cinq ans, capitaine de cavalerie! (A Cécile.) Voilà l'époux qu'il te faut, le gendre qui me convient. Il est pour toi d'une attention, et pour moi d'une complaisance... toujours de mon avis : il est vrai qu'il n'en fait qu'à sa tête; mais c'est toujours une marque de déférence dont on doit lui savoir gré. Tiens, je t'avoue que toute ma crainte était que ce mariage ne vînt à manquer; mais enfin, nous y voilà. Notre cousin, le notaire, vient d'arriver, et ma foi, dans une heure...

CÉCILE, timidement.

Mon père!

DORMEUIL.

Eh bien! hâtons-nous: toute la société attend au salon.

MARIE, bas, à Cécile.

Allons, Mademoiselle, du courage, c'est le moment ou jamais.

CÉCILE.

Mon père, je voudrais vous parler.

DORMEUIL.

Me parler! Ah! j'entends; dans un pareil moment, on a toujours quelques petits secrets à confier. Marie, laisse-nous. (Marie sort).

SCÈNE II.

DORMEUIL, CÉCILE.

DORMEUIL.

Eh bien! voyons, mon enfant, que veux-tu me dire?

CÉCILE.

Ah! mon papa, j'ai bien envie de pleurer.

DORMEUIL.

Un jour comme celui-ci! le jour de ton mariage!

CÉCILE.

Eh bien! mon papa, je crois que c'est à cause de cela.

DORMEUIL.

Comment, morbleu! ce n'est pas là mon intention.

AIR : *Voilà bien ces lâches mortels.*

Te complaire est ma seule loi,
Tu fais mon bonheur, ma richesse;
Je voudrais toujours voir pour toi
Chacun partager ma tendresse.
Te chérir seul n'est rien; je veux
Qu'au plus vite l'hymen t'engage,
Pour qu'à t'aimer nous soyons deux,
Et peut-être un jour davantage.

CÉCILE.

Oh! je sais combien vous êtes bon... Mais si cela vous est égal, tenez, je crois que j'aimerais mieux ne pas me marier.

DORMEUIL.

Comment, si cela m'est égal? Lorsque les bans sont publiés, lorsque tout le monde est invité!... Voyons, Cécile, parlons

un peu raison. J'ai cinquante mille livres de rente, et n'ai que toi d'enfant; je ne t'ai jamais rien refusé, je ne t'ai contrariée en rien : mais aussi tu m'avoueras que cette fois... à moins que tu n'aies quelque inclination, quelque amour.

CÉCILE.

Moi, de l'amour! moi... Mon Dieu, dans tout ce que j'ai à vous dire, il n'y a pas un mot d'amour ; mais en revanche, il y a de la haine tant que vous en voudrez.

DORMEUIL.

Comment, tu haïrais ce pauvre Frédéric?

CÉCILE.

Eh! non, ce n'est pas lui; je rends justice à ses bonnes qualités, à son mérite ; mais il est quelqu'un dans le monde que je ne puis souffrir, que je déteste, et je crois que c'est cette haine-là qui m'empêche d'avoir de l'amour pour un autre. Vous savez bien que d'abord vous vouliez m'unir à M. Gustave de Mauléon.

DORMEUIL.

Oui, j'avoue que, sous quelques rapports, je l'aurais préféré à Frédéric; avec autant d'amabilité, il avait plus de jugement, plus de raison. Ayant autrefois fait la guerre avec honneur, il occupait alors dans la diplomatie une place importante... Il y a deux ans, il avait l'air de te faire une cour assidue; mais lorsque je t'en ai parlé, à peine si tu as daigné m'écouter, et tu as rejeté ma proposition avec un dédain...

CÉCILE.

Sans doute, parce que c'était le lendemain du bal... de ce bal où il avait dansé toute la soirée avec mademoiselle de Fierville, sans daigner seulement m'adresser la parole. Il est vrai que de mon côté je ne l'ai pas regardé, et que j'ai toujours dansé avec Frédéric; que je lui ai donné mes gants, mon évantail; que je l'accablais de marques d'amitié : car j'étais d'une humeur... C'est depuis ce jour-là qu'il m'a adorée. Je vous demande s'il y a de ma faute? Le lendemain, M. Gustave a encore été plus assidu auprès de sa nouvelle conquête : il ne l'a pas quittée d'un seul instant, et j'ai cru voir, j'ai vu, j'en suis certaine, qu'il lui serrait la main ; dans ce moment Frédéric me faisait une déclaration. J'avoue que je ne sais pas ce que je lui ai répondu ; il m'a assuré depuis que je lui avais dit que je l'aimais. Cela se peut bien, j'étais si en colère! et depuis ce moment je n'ai plus revu M. Gustave.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Alors par un destin prospère,
Comme époux un autre s'offrit;
De vous je l'acceptai, mon père,
Afin que Gustave l'apprît.
Ma destinée était affreuse,
Je pleurais, mais j'étais enfin
Contente d'être malheureuse,
Pourvu qu'il en eût du chagrin.

DORMEUIL.

Que ne le disais-tu donc plus tôt? Maintenant réfléchis au scandale d'une pareille rupture; un mariage publié, et qui doit se célébrer demain : nous nous ferions des ennemis irréconciliables de toute cette famille de Frédéric, qui est puissante dans la province. Et d'ailleurs, puisque tu n'aimes pas Gustave...

CÉCILE.

Moi, non certainement, je ne l'aime pas.

DORMEUIL.

Et puis le temps, l'absence... Gustave habite Paris, nous, cette terre au fond de l'Auvergne : il n'y a pas apparence que jamais vous puissiez vous rencontrer.

CÉCILE.

Oh ! je l'espère bien; car sa seule présence me causerait une indignation dont je ne serais pas maîtresse.

DORMEUIL.

Rassure-toi, tu n'as rien à craindre.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Tu triompheras d'un penchant
Dont ton cœur eût été victime;
Va, crois-moi, le plus tendre amant
Ne vaut pas l'époux qu'on estime.
Chez l'un l'amour fuit sans retour,
Quand, chez l'autre, il se fortifie ;
L'amour est le plaisir d'un jour,
L'hymen le bonheur de la vie.

En attendant, promets-moi de prendre un peu plus sur toi-même. Depuis quelque temps, je te trouve changée... Un jour de noce on a besoin d'être jolie... et tu n'as pas dormi cette nuit. Mon appartement était près du tien, et je t'ai entendue

parler tout haut; je t'ai entendue marcher : cela ne t'est jamais arrivé, et ce n'est que depuis quelque temps. Allons, Cécile, un peu de courage, un peu de fermeté.

CÉCILE.

Ah! pourvu que je ne le voie pas, je vous promets tout.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE.

MARIE, accourant.

Voici M. Frédéric, et sans doute son coureur avec la corbeille, car j'ai cru apercevoir près de lui une espèce de postillon. Ils sont au bout de l'avenue... Mais l'on vous attend dans le salon.

DORMEUIL.

Nous y allons. (Donnant la main à sa fille.) Tu diras à Frédéric de nous rejoindre. (Il sort par la droite.)

MARIE, bas, à Cécile.

Eh bien! Mademoiselle!

CÉCILE.

Rien n'est changé; mais n'importe... j'ai parlé à mon père, et je suis plus tranquille; suis-moi.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, paraissant aux croisées du fond, GUSTAVE, BAPTISTE.

FRÉDÉRIC, tient à la main un fusil et une carnassière qu'il jette à terre en entrant.

Holà! hé! quelqu'un! moi, je n'aime pas à faire mon entrée incognito. (A Gustave et à Baptiste qui entrent.) Eh! arrivez donc, mes amis, et n'ayez pas peur, vous êtes chez moi.

GUSTAVE.

Mon cher Frédéric, que ne te dois-je pas!

FRÉDÉRIC.

Allons donc, ne parlons pas de cela. Ce pauvre Baptiste n'est pas encore revenu de sa frayeur.

BAPTISTE.

Non, il n'y a pas de quoi, quand on vient de se trouver entre le feu et l'eau!

FRÉDÉRIC.

Ma foi, je me suis rencontré là bien à point. J'arrivais au haut de la montagne, lorsque j'aperçois une chaise de poste emportée par deux chevaux fougueux qui avaient quitté la grande route, et se dirigeaient vers un précipice.

BAPTISTE.

Je le vois encore d'ici : deux cents toises de profondeur.

FRÉDÉRIC.

Non, mais cinquante, et c'est bien assez. Le postillon, qui était cet imbécile, avait déjà abandonné les guides et perdu l'étrier; j'étais à soixante pas de vous, impossible de vous arrêter à temps; je glisse une balle dans mon fusil; j'ajuste le cheval du postillon, je le renverse; l'autre s'abat, et vous vous trouvez tous à terre, mais de plain-pied, et sur le plus beau gazon du monde! un endroit fait exprès pour verser.

BAPTISTE.

Oui; un cheval de cinquante louis qui est resté sur la place.

FRÉDÉRIC.

C'est égal, le coup était bon : à soixante pas, juste à l'épaule; c'était bien là que je visais, je t'en donne ma parole d'honneur.

BAPTISTE.

Et moi qui étais dessus, je vous demande.

FRÉDÉRIC.

J'étais sûr de mon coup. Enfin, si tu veux, je le recommence; remets Baptiste.

BAPTISTE.

Non pas, non pas.

AIR du *Ménage de garçon.*

Je crains quelque balle indiscrète.

FRÉDÉRIC.

Au but je suis sûr de frapper.
D'ailleurs, en ami, je vous traite.

BAPTISTE.

N'importe, on pourrait se tromper.
On voit tant de gens à la ronde
Fort bien avec tous les partis,
Mais qui tirent sur tout le monde,
Et qui font feu sur leurs amis.

FRÉDÉRIC, à Gustave.

Ah çà! tu ne me quittes pas; songe qu'aujourd'hui tu m'appartiens tout entier. Je suis ici chez moi, et je me fais un plaisir de te recevoir... Si tu savais... je te conterai cela tout à l'heure... C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie! il ne me manquait que la présence de mon meilleur ami. Baptiste, votre maître couche ici; laissez-nous et allez à l'office.

BAPTISTE.

J'y allais, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est bien, et tu diras qu'on prépare la chambre... (A Gustave.) Je te demande pardon, mon ami; vois-tu, un maître de maison... Écoute, Baptiste... la chambre... Quelle chambre vais-je donc lui donner?... c'est que tout est pris! Ah! notre pavillon, parbleu! le pavillon du jardin, un endroit charmant! qui est un peu en défaveur depuis que le jardinier prétend y avoir vu la nuit de grandes figures blanches... mais je sais que cela ne te fait rien.

GUSTAVE.

Oh! absolument.

FRÉDÉRIC.

AIR d'*Arlequin musard.*

Un mien grand-oncle a rendu l'âme.

GUSTAVE.

J'entends, voilà le revenant.

FRÉDÉRIC.

Non, le fantôme est une femme,
Et c'est la sienne apparemment.
Grâce à la concorde profonde
Qu'entre eux l'on voyait exister,
Depuis qu'il est dans l'autre monde,
Sa femme n'y veut plus rester.

GUSTAVE.

Ma foi, mon ami, j'en suis enchanté!

FRÉDÉRIC.

Va pour le pavillon. (A Baptiste.) Tu y porteras la valise de ton maître.

BAPTISTE, à Gustave.

Et moi, Monsieur, je pense maintenant que vous feriez

peut-être mieux de continuer votre route. Monsieur votre père sera inquiet.

FRÉDÉRIC.

Est-ce que le commandant en chef de ta cavalerie démontée serait poltron, par hasard?

BAPTISTE.

Moi, Monsieur, ce que j'en dis n'est que par intérêt pour mon maître; car, Dieu merci, j'ai fait mes preuves : quand quelqu'un a eu comme moi un cheval tué sous lui!

GUSTAVE.

C'est bon, laisse-nous.

SCÈNE V.

GUSTAVE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ce cher Gustave! quel bonheur de le trouver! Je n'ai point oublié qu'au régiment tu étais mon guide, mon mentor; car j'étais un peu mauvais sujet, et je n'ai jamais fait grand'chose. Toi, c'est différent, tu as toujours mieux valu que moi, j'en conviens. C'est toi qui payais mes dettes et qui m'as sauvé de je ne sais combien de coups d'épée, sans compter ceux que tu as reçus pour moi; et ceux-là, vois-tu bien, (Mettant la main sur son cœur.) ils sont là; ça ne s'oublie pas. Mais dis-moi un peu, depuis que nous ne nous sommes vus, il me semble que ta sagesse a pris une teinte bien rembrunie.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher, je crois que je deviens philosophe; je m'ennuie : et si ce n'était pas payer tes services d'ingratitude, je te dirais que tout à l'heure j'ai été presque fâché lorsque tu as arrêté mes chevaux... Oui, mon ami, j'étais amoureux, j'ai été trahi; ça va te faire rire, moi, ça me désole. J'ignore ce que la perfide est devenue, je ne m'en suis point informé. J'avais réalisé quelques fonds, envoyé ma démission de secrétaire d'ambassade, et je quittais la France lorsque je t'ai rencontré.

FRÉDÉRIC.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier*.

Par dépit nous fuir sans retour,
Ah! certes, la folie est grande;

Conçoit-on, je te le demande,
Un Français qui se meurt d'amour;
Un guerrier constant qui se flatte
De fixer de jeunes beautés;
Enfin, un amant diplomate
Qui croit à la foi des traités.

GUSTAVE, souriant.

Tu as raison; je suis un extravagant; mais il ne s'agit pas ici de mes chagrins, parlons plutôt de ton bonheur, c'est le moyen de me les faire oublier. Il paraît que tu es dans une situation...

FRÉDÉRIC.

Superbe, mon ami, et surtout bien extraordinaire. Je me marie, et ce n'est pas sans peine. Tu sais combien j'ai manqué de mariages; je n'ai jamais pu en conclure un seul.

GUSTAVE.

Oui, tu jouais de malheur! des duels, des rivaux...

FRÉDÉRIC.

Et le chapitre des informations. Il y a des parents curieux qui veulent tout savoir : c'était cela qui me faisait toujours du tort; mais enfin je suis tombé sur un beau-père raisonnable; il pense qu'il faut que la jeunesse fasse des folies, ce qui est aussi mon système, et c'est ce soir que nous signons le contrat... Une fille unique, cinquante mille livres de rente, et je l'aime!... comme je les aimais toutes... car, franchement, je n'ai jamais eu de préférence marquée pour personne : c'est encore une des considérations qui ont déterminé le beau-père.

AIR des *Maris ont tort.*

Oui, depuis qu'existe le monde,
Chacun dispute à tout propos
Et sur la brune et sur la blonde,
Sur le champagne et le bordeaux.
A quoi bon toutes ces querelles?
Je n'ai jamais d'avis certains,
Et j'adore toutes les belles,
Comme je bois de tous les vins.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher, tu es heureux, et je te félicite de ton mariage.

FRÉDÉRIC.

Oh! il n'est pas encore fait, et il y a bien des choses à dire. Tu sais que quelquefois je joue?

GUSTAVE.

Quelquefois! c'est-à-dire toujours.

FRÉDÉRIC.

Oui, par habitude, car je n'aime pas le jeu. L'hiver dernier, j'ai eu un bonheur admirable... près de soixante mille francs que j'ai gagnés. C'est dans ce moment-là que je me suis présenté au beau-père, qui m'a accepté; mais j'étais si content de me marier, que j'ai joué encore par passe-temps; car c'est toujours ma ressource quand j'ai de la joie ou du chagrin.

GUSTAVE.

Eh bien?

FRÉDÉRIC.

Eh bien! tu ne devines pas? (En riant.) J'ai tout perdu, et il ne me reste rien; ça n'est pas pour moi, ça m'est égal, je connais ces positions-là; mais c'est le beau-père, un brave homme qui m'avait accepté plus pour moi-même que pour ma fortune; une jeune personne charmante, qui m'adore, oui, qui m'adore, c'est le mot; tu sais que là-dessus je ne m'en fais pas accroire... et des présents de noce... une corbeille superbe qui arrive aujourd'hui, et que je ne sais trop comment payer. Voilà, je te l'avoue, ce qui me fait trembler pour mon cinquième mariage.

GUSTAVE.

Comment, morbleu! ne suis-je pas là? Et si une vingtaine de mille francs peuvent d'abord te suffire...

FRÉDÉRIC, le serrant dans ses bras.

AIR de *Préville et Taconnet.*

Mon ami, mon dieu tutélaire

GUSTAVE.

Ton bien jadis n'était-il pas le mien,
Lorsque avec moi tu partageais en frère?

FRÉDÉRIC.

Oui, de ce temps je me souvien,
De ce temps-là je me souvien,
Nous apportions, toi, ce me semble,
Crédit, fortune, esprit sage et rangé;

Moi, les défauts et les dettes que j'ai ;
Puis, sans façon, nous mettions tout ensemble :
Voilà comment j'ai toujours partagé.

GUSTAVE.

Et quelle est ta future ?

FRÉDÉRIC.

Mais j'ai idée que tu l'as connue à Paris, quand elle y habitait. C'est la fille d'un riche négociant, M. Dormeuil.

GUSTAVE.

Comment, Cécile Dormeuil?

FRÉDÉRIC.

Oui, Cécile; c'est elle-même.

GUSTAVE.

En effet, je me rappelle l'avoir vue quelquefois. (Tirant son portefeuille.) Tiens, voilà toute ta somme.

FRÉDÉRIC.

J'espère que cela ne te gêne pas? Eh bien ! qu'as-tu donc?

GUSTAVE.

Rien, mon ami, rien du tout, je te jure. Mais je fais réflexion que la famille de ton père est très-nombreuse, que tu as sans doute beaucoup de parents à loger.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! qu'importe? n'es-tu pas mon ami? ça vaut bien un cousin; d'ailleurs, il me faut un témoin, et je compte sur toi. Et puis, tu ne t'imagines pas comme ma femme, comme mon beau-père, comme tout ce monde-là m'aime. Présenté par moi, tu vas voir quel accueil on va te faire! ils seront enchantés de te voir; il n'y a pas jusqu'aux domestiques... Marie... holà ! quelqu'un ! c'est que je suis le maître ici ; il faut bien qu'on m'obéisse... Marie !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE.

FRÉDÉRIC.

Avertis monsieur Dormeuil que mon ami intime... que monsieur Gustave de Mauléon...

MARIE.

Ah! mon Dieu! Comment, c'est Monsieur qui... que... certainement... Monsieur... je ne croyais pas...

FRÉDÉRIC.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc? C'est la femme de chambre et la confidente de ma femme; une fille d'esprit quand elle n'a pas de distraction. Voici monsieur Dormeuil et sa fille.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DORMEUIL, CÉCILE.

FRÉDÉRIC.

Beau-père, voilà un de mes bons amis que je vous présente.

DORMEUIL, saluant sans le regarder.

Certainement, Monsieur... (Levant les yeux.) Grand Dieu!

CÉCILE, qui a fait une révérence, le regarde à son tour et fait un geste de surprise.

C'est lui!

FRÉDÉRIC, à Gustave.

Ah çà! décidément tu as la physionomie malheureuse; on ne p eutpas t'envisager!

DORMEUIL, balbutiant.

A coup sûr... L'honneur que nous recevons... Nous ne croyions pas... Et j'étais loin de m'attendre...

FRÉDÉRIC.

Allons, voilà le beau-père qui est comme Marie, et qui fait des phrases. Eh! sans doute, vous ne l'attendiez pas, puisqu'il ne voulait pas venir... il ne voulait pas rester.

DORMEUIL.

Qui nous procure donc l'avantage?..

FRÉDÉRIC.

Eh! parbleu, c'est moi qui l'amène. Sans moi, il passait son chemin; j'ai le coup d'œil si juste... A soixante pas... beau-père... je vous conterai cela. Ah çà! j'espère que tu vas embrasser la mariée?

DORMEUIL, l'arrêtant.

Non pas, non pas; ce soir, après le contrat, nous nous embrasserons tous.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure! parce que, vois-tu, les grands parents... l'étiquette... c'est le beau-père qui est le maître des cérémonies: moi, ça ne me regarde pas; j'épouse, et voilà tout. Ma

chère Cécile, je vous le recommande; il ne connaît ici personne que vous; et puisqu'il veut bien nous sacrifier sa journée... Allons, mon cher Dormeuil, faites-lui donc un peu d'amitié, je ne vous reconnais pas; maintenant, d'ailleurs, sa présence est indispensable, c'est mon témoin.

DORMEUIL.

Comment? votre témoin!

FRÉDÉRIC.

Oui, morbleu! ce n'est pas la première fois qu'il m'en a servi.

AIR de *Lantara.*

Oui, vingt fois sa valeur prudente
A modéré mes sens trop étourdis;
Avec succès je le présente
A mes amis, comme à mes ennemis.
Heureux témoin! sa présence chérie
Me fut toujours d'un augure flatteur;
Autrefois je lui dus la vie,
Je vais lui devoir le bonheur.

DORMEUIL.

Mais l'usage veut qu'ordinairement ce soit un parent.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! n'est-il pas le mien? Sur le champ de bataille, n'étions-nous pas frères d'armes? Cette parenté-là en vaut bien une autre. Vous mettrez sur le contrat: Parent du côté du marié. A propos, j'étais sorti pour aller au-devant de mon coureur.

MARIE.

Eh! Monsieur, il vient d'arriver avec votre corbeille de noce.

FRÉDÉRIC.

Ma corbeille est arrivée? Allons la déballer. C'est monsieur Dormeuil et moi qui l'avons commandée; et tu verras quelle élégance, quel goût.

AIR : *A soixante ans.*

Des fleurs, des dentelles, des chaînes,
Des bijoux du plus bel effet;
Deux cachemires indigènes,
Plus beaux que quatre du Thibet.

DORMEUIL.

C'est trop... combien cela vous coûte?

FRÉDÉRIC.

Eh! mais, beau-père, il le fallait;
J'ai fait ce que je dois sans doute.
(Bas, à Gustave.)
Mais je dois tout ce que j'ai fait.

Pourvu qu'ils n'aient rien oublié, et que tout cela ne se soit pas froissé en route. Ah! ma chère Cécile, je vous en prie, ne venez pas avec nous; tout à l'heure, vous jouirez du coup d'œil; laissez-nous vous surprendre. Allons, beau-père, dépêchons.

DORMEUIL.

Et Monsieur que nous laissons.

FRÉDÉRIC.

Cécile voudra bien lui tenir compagnie.

CÉCILE.

Mais que voulez-vous que je dise, que je fasse?

FRÉDÉRIC.

Eh bien! vous ferez connaissance. Mon ami, je te laisse avec ma femme. (Entraînant Dormeuil.) Eh! venez donc, je meurs d'impatience.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, CÉCILE.

GUSTAVE, après un moment de silence.

Me sera-t-il permis, Mademoiselle, de vous offrir mes félicitations?

CÉCILE.

Oui, Monsieur, je les reçois.

GUSTAVE.

Je me réjouis que le hasard m'ait procuré l'avantage... car croyez que le hasard seul...

CÉCILE.

J'en suis persuadée, Monsieur; je sais que rien ne pouvait vous attirer en ces lieux. Depuis longtemps, votre silence nous l'avait appris; et si quelque chose m'étonne, c'est de vous voir consentir à nous accorder quelques jours. Soyez sûr que mon père sentira tout le prix d'un pareil sacrifice.

GUSTAVE.

Je n'ai pu résister au désir d'être témoin du bonheur de mon ami, du vôtre, Mademoiselle. Puissiez-vous former une

union fortunée ! Puisse Frédéric ne jamais éprouver les tourments de la jalousie, ni la douleur de perdre votre tendresse.

CÉCILE.

Et qui vous fait présumer que cela puisse arriver? Frédéric m'aime beaucoup, Monsieur, il m'aime réellement.

GUSTAVE.

Eh! Mademoiselle, est-ce donc une raison?

CÉCILE.

Oui, sans doute, puisqu'il m'aime, il ne sera ni faux ni trompeur; il ne se fera point un jeu de trahir ses serments.

GUSTAVE.

Vous supposez alors qu'on ne sera avec lui ni perfide ni coquette. Je le désire, Mademoiselle, et lui souhaite de trouver une fidélité que pour moi je n'ai jamais su rencontrer.

CÉCILE.

Que vous n'avez pas su rencontrer?

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle*

Mais Frédéric, vous l'ignorez peut-être,
De vous diffère trait pour trait.
Pour mieux vous le faire connaître,
Je puis vous tracer son portrait :
Il n'aime qu'une seule belle,
Il n'est ni défiant, ni jaloux,
Il est enfin tendre et fidèle,
Vous voyez qu'il n'a rien de vous.

Même air.

GUSTAVE.

Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle,
Former un lien plus heureux,
Et, désormais, aux pieds d'une autre belle,
Porter mes hommages et mes vœux.
(Avec un dépit très-marqué.)
Pour qu'à mon cœur rien ne vous retrace,
Exprès, je veux même, entre nous,
Qu'elle soit sans attraits, sans grâce,
Enfin, qu'elle n'ait rien de vous.

CÉCILE.

Et il ne vous en coûtera pas beaucoup, Monsieur, pour l'aimer.

GUSTAVE.

Pas plus qu'à vous, Mademoiselle, pour aimer Frédéric; car ce n'est point à l'ordre d'un père qu'il doit votre main; c'est à vous, à vous seule. Vous l'aimez, il me l'a dit lui-même.

CÉCILE.

Comment! il vous l'a dit?

GUSTAVE.

Oui, Mademoiselle, il en est convenu. Vous l'aimez, vous l'adorez, du moins maintenant : j'ignore combien de temps il pourra jouir de cet avantage.

CÉCILE, avec dépit.

Monsieur... (Se reprenant.) Eh bien! oui, Monsieur; il vous a dit la vérité : je chéris l'époux que mon père m'a donné, que mon cœur a choisi, et je ferai mon bonheur de lui appartenir. (A part.) On vient, ah! tant mieux : car mes larmes trahiraient le trouble de mon cœur.

SCÈNE IX.

GUSTAVE, DORMEUIL, FRÉDÉRIC, CÉCILE, LE NOTAIRE; PARENTS ET AMIS.

(Ils saluent monsieur Dormeuil et lui font des compliments : une partie des dames s'asseyent à gauche, et les hommes restent debout, derrière elles.)

FRÉDÉRIC.

Mon ami, tu vois le plus heureux des hommes!.. mes cachemires ont produit un effet... Et toi, tu as été content de ma femme, n'est-il pas vrai?.. Un peu timide, un peu troublée?.. Mais un jour comme celui-ci... moi-même je ne sais pas trop où j'en suis... Je te présente une partie de notre famille. (Tout le monde salue. — A part, à Gustave.) Hein! qu'en dis-tu?

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Voici ma tante La Jonchère,
Mon cousin le docteur en droit,
Mon autre cousin le notaire,
La forte tête de l'endroit.
(A part.)
Que t'en semble? quelles tournures!
Ils sont bien généreux, vraiment,
De montrer gratis des figures
Qu'on irait voir pour de l'argent.

DORMEUIL, faisant avancer la table.

Allons, mon cher cousin, mettez-vous là, et occupons-nous du contrat.

FRÉDÉRIC.

Sans doute; signons, signons, c'est le point essentiel : parce que tant qu'on n'a pas signé, on ne sait pas ce qui peut arriver. (A Gustave.) Tu sais, moi surtout qui suis si difficile à marier.

LE NOTAIRE, à la table.

Quels sont les témoins?

FRÉDÉRIC.

Du côté de Cécile, ceux que vous avez inscrits, et du mien, monsieur Gustave de Mauléon, mon ami.

LE NOTAIRE, le regardant attentivement.

Ah! c'est Monsieur?

FRÉDÉRIC.

Oui. Est-ce que sa physionomie ne produit pas sur vous un certain effet?

LE NOTAIRE.

Mais non.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! vous êtes le premier : car mon beau-père, ma femme, toute la maison... Mais vous autres fonctionnaires publics, rien ne peut vous émouvoir, vous êtes impassibles comme la loi.

LE NOTAIRE, avec emphase.

C'est notre devoir.

FRÉDÉRIC, traversant le théâtre et allant vers la table.

Quand je te disais... le beau-père le premier, c'est trop juste... à moi, maintenant... Permettez donc... laissez-moi faire mon paraphe : le défaut de paraphe entraîne nullité, n'est-il pas vrai, cousin? et je veux que rien n'y manque. (A Cécile, en lui présentant la plume.) Ma chère Cécile, c'est à vous; mon bonheur maintenant dépend d'un seul mot.

FRAGMENT du final de *l'Auberge de Bagnères*, arrangé par M. Doche.

DORMEUIL.

Allons, Cécile, allons, ma fille, c'est à toi.

ENSEMBLE.

CÉCILE, traversant à son tour, et allant à la table.

Ah! que mon âme est émue!

Oui, ma main tremble malgré moi.

GUSTAVE.

Mon cœur palpite à sa vue.

DORMEUIL.

Allons, rassure-toi.

(Cécile prend la plume, s'arrête un instant, regarde Gustave et signe vivement.)

FRÉDÉRIC.

Elle est à moi.

GUSTAVE.

Elle a signé.

FRÉDÉRIC, à Gustave.

C'est à ton tour, je croi.

GUSTAVE, allant à son tour à la table, et affectant une grande joie.

Je signe, et jamais, sur mon âme,
Je n'ai signé de si grand cœur;
Car c'est l'acte de ton bonheur;
(A Cécile.)
Recevez donc mon compliment, Madame,
Oui, Madame;
Le premier ici je veux
Vous donner ce titre heureux.
(Il reprend sa place.)

FRÉDÉRIC.

Je suis, ainsi que ma femme,
Sensible à tant d'amitié.
Enfin... enfin... je suis donc marié.

DORMEUIL, FRÉDÉRIC, LE CHOEUR.

ENSEMBLE.

Ah! que {mon / son} âme est émue!
Non, rien n'égale {mon / son} bonheur.

CÉCILE.

Ah! que mon âme est émue!
Non rien n'égale mon malheur.

GUSTAVE.

Oui, pour jamais je l'ai perdue :
Non, rien n'égale ma douleur.

(Pendant ce premier ensemble, tous les parents ont signé, et Baptiste ainsi que plusieurs domestiques arrivent tenant des flambeaux.)

FRÉDÉRIC, à Dormeuil et à Gustave.

Mais vous ferez tantôt connaissance, j'espère,
Car mon ami reste avec nous, beau père,
Il couche ici, je viens de l'engager.

DORMEUIL.

Mais où veux-tu donc le loger?

FRÉDÉRIC.

Pour qu'il soit bien, moi j'ai pris mes mesures;
Il aime à voir les revenants de près,
C'est pour cela que je lui donne exprès
Le pavillon aux grandes aventures,
Celui du jardin.

BAPTISTE, effrayé, bas, à son maître.

Grands dieux!
Nous sommes perdus tous les deux.

CHŒUR.

Bonsoir, Monsieur, à demain.

DORMEUIL.

Demain, de grand matin,
La noce se fait à la ville;
En attendant, chacun, je croi,
Peut se retirer chez soi.

FRÉDÉRIC.

Il le faut bien; chacun chez soi.
Mais demain, demain... Adieu, Cécile.
(A Gustave.)
Tout est signé, tout est écrit,
L'amour a couronné ma flamme;
Me voilà donc enfin mari sans contredit,
A moins que cette nuit
Le diable n'emporte ma femme.

CHŒUR.

Partons, bonne nuit, bonne nuit.

ENSEMBLE.

Ah! que mon âme est émue! etc.

(Les domestiques, le flambeau à la main, conduisent les parents par les portes de droite et de gauche. Cécile, Dormeuil et Marie sortent par le fond, ainsi que Frédéric et Gustave.)

ACTE II.

Un pavillon demi-circulaire à colonnes, très-riche, fermé de tous les côtés. Au fond, une porte et deux croisées latérales, servant aussi de portes, toutes trois garnies de persiennes. A gauche du spectateur, une porte qui est censée donner dans un autre appartement du pavillon; à droite et à gauche, des panneaux sur lesquels sont peints différents sujets. Dans le fond, à droite, est un paravent; entre le paravent et un des panneaux de la droite est un fauteuil. Il fait nuit. Au lever du rideau, Gustave écrit devant une table. Baptiste examine toutes les portes pour voir si elles sont bien fermées.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, BAPTISTE.

BAPTISTE, appelant Gustave.

Monsieur, Monsieur, trois heures du matin!

GUSTAVE.

Parbleu! je le sais bien, puisque tu as eu soin de m'avertir à tous les quarts d'heure.

BAPTISTE.

Est-ce que Monsieur ne se couche pas?

GUSTAVE.

Non; mais nos lits sont dans la chambre à côté. Va dormir, si cela te convient, et laisse-moi.

BAPTISTE.

C'est que je n'aime pas à dormir seul, je m'ennuie, et puis, s'il arrivait quelque chose à Monsieur, peut-être n'entendrais-je pas.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Ils m'ont fait hier à l'office
Maint et maint conte sépulcral.

GUSTAVE.

Poltron!

BAPTISTE.

Soit, je me rends justice;
On ne s'en porte pas plus mal.
Oui, la bravoure a mon estime;
Car je suis brave par penchant:
Mais je suis poltron par régime,
Afin de vivre longuement.

Et dans ce pavillon isolé, au milieu d'un jardin immense...

GUSTAVE, sans l'écouter.

Éloigne cette table.

BAPTISTE, lui parlant, et s'appuyant sur la table.

Encore, si l'on pouvait attendre des secours du château. Autrefois, il existait une communication qui, au moyen d'un ressort... Je ne sais plus comment ils m'ont expliqué cela; mais on n'en a plus connaissance, et le hasard seul pourrait le faire retrouver. Alors, vous sentez bien qu'après tout ce qu'on raconte...

GUSTAVE.

Baptiste, je vais me fâcher.

BAPTISTE.

Oh! Monsieur, cela me paraît prouvé; car on l'a mis dans le journal du département, et avant huit jours ceux de Paris le répéteront : j'espère qu'alors vous ne pourrez plus en douter.

GUSTAVE.

Eh bien! voyons, où en veux-tu venir?

BAPTISTE.

Eh bien! Monsieur, ils disent donc que chaque nuit le fantôme vient se reposer dans ce pavillon jusqu'au point du jour; mais qu'aux premiers rayons du soleil, crac, il a l'air de s'abîmer dans la muraille ; et hier, Thomas le jardinier l'a vu comme je vous vois, sinon qu'il a fermé les yeux, ce qui l'a empêché de distinguer.

GUSTAVE.

Ah çà! j'espère que tu as fini... Arrange-toi comme tu voudras, dors ou ne dors pas; mais tâche de te taire, ou demain je te chasse.

BAPTISTE.

Ou demain je te chasse... (Emportant la table, et la plaçant à gauche du spectateur.) Dieu! que c'est insupportable qu'il y ait des gens qui soient les maîtres!... car sans les maîtres, il serait bien plus agréable d'être domestique.

Air de *Julie*.

Mais j'ai fermé porte et fenêtre;
Partout j'ai fermé les verrous.
(S'arrangeant dans un fauteuil qui est à l'extrême gauche et près de la table.)
Puisqu'il me faut obéir à mon maître,
Pour lui complaire, endormons-nous,

Si je pouvais, douce métamorphose,
Imiter tant de gens de bien,
Qui, comme moi, s'endorment n'étant rien,
Et qui s'éveillent quelque chose!...
...Quelque chose...

(Il s'endort.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, seul.

Encore quelques heures, et elle sera perdue pour moi!... Et je resterais demain au château!... Non; le dessein en est pris, j'enverrai cette lettre à mon ancien colonel, à mon ami, et demain je partirai sans voir Cécile.

Air : *Tendres échos errants dans ces vallons.*

Elle a trahi ses serments et sa foi,
Et pour jamais il faut que je l'oublie.
J'avais juré de vivre sous sa loi;
Eh bien! j'irai mourir pour ma patrie.
Patrie, honneur! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls au moins ne me trahirez pas.

Nouveaux serments vont bientôt m'engager,
Et si je fus quitté par une belle,
Sous les drapeaux, où je cours me ranger,
La gloire au moins me restera fidèle.
Patrie, honneur! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls, hélas! ne me trahirez pas.

(Il se jette sur une chaise, à droite du spectateur. On entend une ritournelle.)

Ciel!... qu'entends-je!... Quel est ce bruit?

SCÈNE III.

GUSTAVE, CÉCILE.

(Gustave se penche sur son fauteuil pour découvrir d'où vient le bruit. Derrière lui, à droite, un des panneaux du pavillon, près du fauteuil, s'ouvre tout à coup, et l'on voit paraître Cécile en robe blanche très-simple; elle a les bras nus, et sur le cou un très-petit fichu élégamment brodé; elle tient un flambeau à la main et s'avance lentement. Le panneau se referme de lui-même. Arrivée à la table près de laquelle dort Baptiste, elle y pose son flambeau.

GUSTAVE.

Qu'ai-je vu?.. Cécile!...

CÉCILE.

J'ai cru qu'ils me poursuivaient ; qu'ils voulaient encore me faire signer... Non, je ne veux plus, surtout s'il est là.

GUSTAVE.

Qui peut causer, pendant son sommeil, l'agitation effrayante où je la vois?

CÉCILE, d'un air suppliant.

Mon père!... oui, vous avez raison... Cécile est bien malheureuse! C'est fini... je suis mariée!... (Portant la main à sa tête comme pour sentir sa parure.) Oui, c'est moi qui suis la mariée, car les voilà tous qui viennent me complimenter. (D'un air aimable et gracieux, et comme leur répondant.) Merci, merci, mes amis; oui, des vœux pour mon bonheur!... Ils ne me regardent plus... Si j'osais pleurer!

GUSTAVE.

Grands dieux!

CÉCILE, regardant autour d'elle.

Pourquoi m'a-t-on menée à ce bal?... Un bal... Vous savez que je n'aime plus le bal; que je ne veux plus y aller... (Traversant le théâtre, et allant à droite.) Oui, nous y voilà... (Elle salue, et s'asseoit sur la chaise qu'occupait Gustave.) Il y a tant de monde dans ce salon, et il n'y est pas!... (Faisant un geste de surprise.) C'est lui! je l'ai aperçu! mais il se gardera bien de me parler, de danser avec moi : ce n'est qu'avec mademoiselle de Fierville.

GUSTAVE, vivement.

Mademoiselle de Fierville!...

CÉCILE.

Ah, mon Dieu! comme mon cœur bat! Il s'approche de nous... (Froidement, et comme pour répondre à une invitation.) Avec plaisir, Monsieur... (Vivement.) Il m'a invitée!... Que va-t-il me dire, et que lui répondre?... Je suis fâchée maintenant d'avoir accepté... Je voudrais que la contredanse ne commençât jamais... Ah! mon Dieu! je crois entendre... Oui, voilà le prélude!... (L'orchestre joue le commencement de la contredanse que Cécile croit entendre. Elle se lève de dessus le fauteuil, et se met en place pour danser. Elle porte la main à ses bras comme pour arranger ses gants, et présente la main comme si un cavalier la lui tenait.)

GUSTAVE.

Ah! profitons de son erreur! (Il lui prend la main.)

CÉCILE.

Sa main a pressé la mienne!.. N'importe, soyons aussi sé-

vère... (D'un air très-froid, et ayant l'air d'écouter.) Cependant, ce qu'il dit là est assez raisonnable....S'il savait quel bien il me fait!.. Quoi! Monsieur, vous ne l'aimez pas?... Ah! j'ai bien envie de le croire... Que je vous réponde?... Tout à l'heure... Vous voyez que c'est à moi de danser. (Elle danse toute une figure; elle va en avant, traverse, et va à droite et à gauche, en tournant le dos au spectateur : sur la dernière reprise elle s'arrête brusquement. La musique cesse : la contredanse est censée finie. Elle retourne à sa place, et fait la révérence pour remercier son cavalier. Elle s'asseoit toujours sur la même chaise, arrange sa robe comme pour faire place à côté d'elle à Gustave; puis a l'air de lui adresser la parole, et de continuer une conversation déjà commencée.) Vous êtes heureux... et moi donc!.. Combien je suis contente que nous soyons raccommodés!... Vous ne savez donc pas qu'on voulait me marier? et bien malgré moi, encore... Mais, tenez, le voilà cet anneau que vous m'avez donné, et ce qui me faisait le plus de peine, c'est qu'il aurait fallu le quitter.

GUSTAVE, douloureusement.

Pauvre Cécile!

CÉCILE.

Oui, il l'aurait bien fallu... Je vous aurais dit : Reprenez-le; car, pour moi, je n'aurais jamais eu la force de vous le rendre.

GUSTAVE.

Ah! malheureux que je suis!

AIR : *Dormez donc, mes chères amours.*

Hélas! à son dernier désir
Je saurai du moins obéir.

(Il retire l'anneau du doigt de Cécile et le met au sien.)

CÉCILE.

Rien ne peut plus nous désunir.

GUSTAVE.

Ah! que son erreur se prolonge,
Puisque mon bonheur n'est qu'un songe.

ENSEMBLE.

Dormez donc, mes seules amours,
Pour mon bonheur, dormez toujours.
Dormez donc, mes seules amours,
Dormez, dormez,
Pour mon bonheur, dormez toujours.

CÉCILE.

Oui, mon cœur gardera toujours

Le souvenir de nos amours;
Oui, mon cœur gardera toujours,
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

CÉCILE.

Mon Dieu, la soirée est déjà finie... il faut déjà se séparer... Il me semble que je n'ai jamais tant aimé le bal. Voilà qu'on m'apporte mon châle... Sans doute la voiture est arrivée, et mon père m'attend. (Baissant les épaules comme pour mettre un châle.) Adieu, Gustave; vous viendrez nous voir demain. (Croisant ses mains sur sa poitrine comme pour tenir son châle, et faisant en même temps le geste de tenir sa pelisse.) Adieu. (Elle fait quelques pas dans le fond, rencontre le fauteuil qui est entre le paravent et le panneau par lequel elle est entrée; elle s'assied sur le fauteuil, et dort paisiblement. Musique. Baptiste, qui vers la fin de la scène précédente a déjà étendu les bras, et s'est frotté les yeux, les ouvre dans le moment, et se trouve en face de Cécile qu'il prend pour le fantôme. Tremblant de crainte, il tombe sur ses genoux, sans oser regarder.)

BAPTISTE.

Mons... ieur... eur...

GUSTAVE.

Tais-toi.

SCÈNE IV.

BAPTISTE, étendu par terre; CÉCILE, endormie sur le fauteuil; GUSTAVE, entre eux; FRÉDÉRIC, en dehors, frappant à la porte.

FRÉDÉRIC.

Gustave! Gustave! ouvre-moi.

GUSTAVE.

Grands dieux! c'est la voix de Frédéric. (A Baptiste.) Sur ta tête, ne profère pas une seule parole, ou tu es mort.

FRÉDÉRIC, toujours en dehors.

Eh bien! m'ouvriras-tu?

GUSTAVE.

Oui; mais, au nom du ciel, ne fais pas de bruit. (A part.) Quel parti prendre? que devenir?... Elle est perdue!... Ah! ce paravent... (Il entoure avec le paravent le fauteuil de Cécile, jusqu'à la muraille, de sorte que le panneau secret se trouve enfermé dans le paravent. A Baptiste qui est toujours couché.) Et toi, relève-toi donc, et songe à ma recommandation. (Il va ouvrir à Frédéric.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDÉRIC, en grande parure de marié.

(La porte du jardin reste ouverte, et l'on aperçoit un jardin éclairé par les premiers rayons du soleil.)

FRÉDÉRIC.

Eh, mon Dieu! faut-il tant de cérémonies? Mon ami, je ne peux pas dormir... je ne peux pas, et me voilà.

GUSTAVE.

Je t'en prie, ne parle pas si haut.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi donc?

GUSTAVE.

C'est que cet imbécile de Baptiste est gravement indisposé.

FSÉDÉRIC.

Qu'est-ce qu'il a donc? Eh! mais, en effet, je lui trouve un air pâle, une physionomie renversée.

BAPTISTE.

On l'aurait à moins.

FRÉDÉRIC.

On va lui envoyer le petit docteur. Mais je venais te faire part d'une idée charmante; moi, je n'en ai jamais d'autres : c'est de déjeuner tous dans ce pavillon... Eh bien! qu'as-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

GUSTAVE.

Si, vraiment... au contraire, je trouve ton projet... Tu disais...

FRÉDÉRIC.

Que j'ai donné ordre de servir une tasse de thé avant le départ, et tu nous raconteras tes histoires de cette nuit, ou tu en inventeras pour faire peur à ces dames. Gustave! eh bien! où es-tu donc?

GUSTAVE.

Oui, mon ami, oui... je l'ai toujours pensé... Mais si nous faisions un tour de jardin. (Il veut l'emmener.)

BAPTISTE, se levant vivement et retenant Frédéric par son habit.

Messieurs, je ne vous quitte pas; je ne resterais pas seul ici pour un empire.

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire? (Regardant Gustave, qui fait à Baptiste des signes

de se taire.) Eh! mais, qu'as-tu donc aussi?... je n'avais pas remarqué d'abord; mais je te trouve aussi changé que Baptiste. (En riant.) Est-ce que vous auriez vu le fantôme, par hasard?

GUSTAVE, troublé.

Allons donc, tu veux plaisanter. (Baptiste tire Frédéric par son habit, et de la tête lui fait signe que oui, sans que son maître l'aperçoive.)

FRÉDÉRIC.

Parbleu! tu es bien heureux! et tu devrais me dire, par grâce, (Regardant Baptiste.) comment il était, et de quel côté il a disparu. (Baptiste, qui tient son mouchoir à la main, lui fait signe, en le montrant, que le fantôme était blanc; puis, élevant sa main au-dessus de sa tête, il indique qu'il était d'une grandeur démesurée, et montrant du doigt le paravent, il lui fait entendre que c'est de ce côté qu'il a disparu.) Allons, je vois que tu es jaloux de ton fantôme, et que tu ne veux pas que tes amis en profitent. Voilà qui est mal... Mais il est impossible qu'on ne découvre pas ses traces en cherchant bien. (Il se dirige vers le paravent.)

GUSTAVE, l'arrêtant par le bras.

Frédéric!... au nom du ciel, daigne m'écouter!... et ne me condamne pas!... Je te jure que le hasard seul... le hasard le plus extraordinaire... le plus inconcevable... et que mon honneur... mon amitié...

BAPTISTE.

Oui, Monsieur, ne vous y risquez pas... D'ailleurs, c'est inutile : voilà les premiers rayons du soleil, il aura disparu.

FRÉDÉRIC.

Eh! qu'importe? fût-ce le diable...

GUSTAVE, voulant le retenir.

Non; je ne le souffrirai pas!

FRÉDÉRIC, se dégageant et se précipitant vers le paravent.

Il le faudra bien.

AIR FINAL de *l'Amant jaloux.*

GUSTAVE.

Grands dieux!

FRÉDÉRIC, ouvrant le paravent et regardant.

Eh bien!
Je ne vois rien.

BAPTISTE.

Parbleu! il sera parti par où il était venu. (Le fauteuil est vide, et sur un des bras on aperçoit seulement le petit fichu que portait Cécile.)

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Quel est donc ce mystère?
D'où venait ta frayeur?

GUSTAVE.

Ah! tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère?
Je tremble encor de peur.

GUSTAVE, à Baptiste.

ais-toi, tais-toi.

ENSEMBLE.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère?
Je tremble encor de peur.

GUSTAVE.

Ah! tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur.

FRÉDÉRIC.

La plaisante aventure!
Dis-moi, je t'en conjure,
Qu'aviez-vous donc tous deux?

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

Grands dieux! quelle aventure!
Ami, je te le jure,
Nous ignorons tous deux
Ce qui se passe dans ces lieux.

BAPTISTE.

Grands dieux! quelle aventure!
D'échapper, je vous jure,
Nous sommes trop heureux!

FRÉDÉRIC.

llons, allons, tu as beau dire, il y a quelque chose, et ta ... Écoute donc, jusqu'à ce jour tu avais été trop sage, trop onnable : on finit par payer ça... Il ne faut d'excès en ... Regarde-moi... Ah çà! j'espère que tu vas t'habiller; vois que je suis déjà en costume de rigueur... Je ne te donne cinq minutes.

GUSTAVE, très-ému.

Sois sûr qu'on ne m'attendra pas... Baptiste, suis-moi... (A part.) Il faut partir. (Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, seul, le regardant partir d'un air surpris.

Ma foi... Eh bien ! en voilà un qui fera bien de ne pas se marier... Décidément il est timbré, et son effroi quand j'ai voulu approcher de ce paravent où il n'y a rien, absolument rien. (Approchant du fauteuil, et apercevant le petit fichu que portait Cécile, et qu'elle y a laissé.) Eh, mais! si fait... cependant... je n'avais pas vu... (Prenant le fichu, et étouffant un éclat de rire.) C'est charmant ! (Déployant le fichu.) Je devine maintenant à quelle espèce de fantôme ce meuble peut appartenir.

Air de *la Sentinelle.*

Tissu charmant! voile mystérieux,
Dont contre nous la beauté s'environne
Gage d'amour! se peut-il, en ces lieux,
Que sans égards ainsi l'on t'abandonne?
D'un hasard tel que celui-là
Sans peine on pénètre les causes!
Ici, celle qui t'oublia,
Je le devine, avait déjà
Oublié bien d'autres choses.

Mais à qui diable ça peut-il être? La petite baronne, ou la femme du notaire! (Se reprenant.) Oh! la femme d'un notaire!.. Cependant ça s'est vu... Allons, je m'en vais prendre des informations... ce sera délicieux. Mais je ne sais pas ce qu'ils ont tous... Personne ne se lève donc aujourd'hui? Eh! voilà le beau-père.

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, DORMEUIL, tenant par la main CÉCILE, qui est en grande parure de mariée.

FRÉDÉRIC.

Allons donc, papa, allons donc!

DORMEUIL.

Ce n'est pas ma faute. Il y a une demi-heure que j'entre chez Cécile; il faut lui rendre justice, elle était déjà levée : mais elle s'était endormie sur une chaise, et il a fallu nous dépêcher... Trois femmes de chambre... mais aussi j'espère... Hein! comment la trouvez-vous?

FRÉDÉRIC.

Ah! que vous êtes heureux d'avoir des enfants comme ceux-là! Je ne parle pas de votre gendre; mais c'est un beau rôle que celui de père : les gants blancs, l'air respectable. J'aurais aimé à être père, moi, pour marier mes enfants, pour leur dire : Soyez heureux! je vous unis. Enfin, vrai, si je n'étais pas moi je voudrais être vous; mais on ne peut pas cumuler. Ah çà! les voitures sont-elles prêtes?

DORMEUIL.

Pas encore.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? ça vous regarde. Vous, ma chère Cécile, voulez-vous donner vos ordres pour faire servir le déjeuner? (Vers le milieu de cette scène, entrent quelques domestiques qui rangent le paravent et ouvrent toutes les fenêtres. On aperçoit le jardin; il fait grand jour.) Moi, je cours réveiller tout le monde. J'ai tant d'affaires que je ne sais en vérité... (A Cécile.) Ah! dites-moi donc, une aventure charmante que je vais vous conter... Non, que je vous conterai demain. Vous qui connaissez les toilettes de toutes ces dames, savez-vous à qui appartient cet élégant fichu?

CÉCILE, le regardant.

C'est à moi.

FRÉDÉRIC.



Comment! c'est à vous?

CÉCILE.

Oui, j'en étais même en peine. Où donc l'avez-vous trouvé?

FRÉDÉRIC, troublé et balbutiant.

Où je l'ai trouvé? Mais là-bas dans le salon; parce que peut-être ne savez-vous pas... (A part.) Parbleu! je rirais bien.

Le fait est qu'il n'est pas impossible, moi surtout qui ai toujours eu du malheur.

DORMEUIL.

Eh bien! venez-vous ?

FRÉDÉRIC.

Eh! sans doute.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons tout du haut en bas;
A ma voix il faut qu'on réponde :
Un jour de noce on ne dort pas.

(A part.)

Examinons avec prudence.
Tout voir et se taire est ma loi.
Je suis époux; il faut, je pense,
Remplir les devoirs de l'emploi.

DORMEUIL ET FRÉDÉRIC.

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons, etc.

SCÈNE VIII.

CÉCILE, seule.

Je suis encore si émue, si troublée! je l'avais revu... nous étions raccommodés.

AIR : *Jeannot me délaisse.* (de JEANNOT ET COLIN.)

Oui, je croyais l'entendre,
Ainsi qu'en nos beaux jours,
Lorsque sa voix si tendre
Jurait d'aimer toujours.
Tout n'était que mensonge :
Amour, constante ardeur,

Vous n'existez qu'en songe,
Hélas! et dans mon cœur.

Même air.

Et pourtant tout s'apprête
Pour un lien si doux;
Quel bonheur! quelle fête!
C'est ce qu'ils disent tous.
Chacun vante les charmes
De cet hymen flatteur.
Allons, séchons nos larmes
Le jour de mon bonheur.

SCÈNE IX.

CÉCILE, GUSTAVE, sortant de l'appartement à gauche.

GUSTAVE.

C'est elle. (Cécile le salue froidement.) Ah! quelle différence! Mais non, c'est un secret que j'ai surpris et qui ne m'appartient pas. (Haut.) Hier, Madame, je croyais avoir l'honneur d'assister... mais des événements inattendus...

CÉCILE.

Vous serait-il arrivé quelque chose? Quel changement dans vos traits!

GUSTAVE.

Non, non, je vous remercie; ce n'est rien, j'ai peu dormi.

CÉCILE, à part.

Et moi!

GUSTAVE.

En vain je voulais vous éloigner, vous bannir de ma pensée. Partout je vous retrouvais, partout vous étiez avec moi... cette nuit même.

CÉCILE, troublée.

Cette nuit!

GUSTAVE.

AIR : *Il reviendra* (de ROMAGNÉSI).

J'ai cru vous voir... oui, c'était celle
A qui je devrais être uni :

Au bal j'étais placé près d'elle.

CÉCILE, cherchant à rappeler ses idées.

Mon rêve commençait ainsi.

GUSTAVE.

Ce que j'éprouve je l'ignorais;
Pourtant, je crois
Que, malgré moi, j'aimais encore.

CÉCILE, à part.

C'est comme moi.

GUSTAVE.

Il semblait que vous m'aviez pardonné; car vous saviez la vérité; vous saviez que jamais mademoiselle de Fierville...

CÉCILE.

Comme dans mon rêve!

GUSTAVE.

Et que c'est vous, Cécile, vous seule que j'ai toujours aimée, (Presque hors de lui.) et que j'aime encore!

CÉCILE.

Comme dans mon rêve!... (Tendrement.) Gustave!

GUSTAVE.

Adieu! adieu! je sens, après un tel aveu, que je dois vous fuir pour jamais; mais je conserverai toujours votre image et cet anneau que vous m'avez rendu.

CÉCILE, cherchant à son doigt.

Que voulez-vous dire?

GUSTAVE.

Ah! ne cherchez point à savoir comment il est revenu entre mes mains; vous ne pouviez plus le garder, et moi il ne me quittera de la vie!

AIR : *Dormez donc, mes chères amours.*

Pour jamais, il me faut vous fuir!

CÉCILE.

Dieux! qu'entends-je! et quel souvenir!

GUSTAVE.

En silence, il faut vous chérir.

CÉCILE.

A ma mémoire fidèle
Quels instants cette voix rappelle!

GUSTAVE.

Adieu donc, adieu pour toujours!
Adieu donc, mes seules amours!

ENSEMBLE.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours;
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

SCÈNE X.

CÉCILE, seule.

Il s'éloigne! il me quitte! Gustave... je ne le reverrai plus! (Elle tombe sur le fauteuil qui est à gauche du spectateur et sur le devant de la scène.)

SCÈNE XI.

CÉCILE, FRÉDÉRIC, GUSTAVE, BAPTISTE, portant une valise; DORMEUIL, qui entre un instant après. Ils sont tous dans le fond.

FRÉDÉRIC, tenant Gustave par le bras.

Comment, morbleu! qu'est-ce que ça signifie? tu t'en allais?

GUSTAVE.

Non, mon ami... non... certainement.

FRÉDÉRIC.

Et ces chevaux de poste que j'ai vus attelés? Je t'en préviens, je ne te perds pas de vue.

CÉCILE, à demi voix.

Gustave! Gustave!...

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je?

DORMEUIL, voulant aller vers elle.

Ma fille !

FRÉDÉRIC, l'arrêtant.

Mais laissez donc, beau-père, ça devient au contraire fort intéressant.

GUSTAVE, s'avançant.

Mais, mon ami...

FRÉDÉRIC, le prenant par la main, qu'il garde dans la sienne.

Silence ! te dis-je, et écoutez tous ! (Ils s'arrêtent tous dans le fond, en demi-cercle, autour du fauteuil de Cécile; et dans ce moment, Marie et plusieurs parents se montrent au fond, mais sans oser entrer.)

CÉCILE.

Il est parti!... Oh! ce n'est plus mon rêve!... Il me semblait entendre Frédéric, il me pardonnait : il sentait comme moi que je ne pouvais pas donner deux fois mon cœur... Et mon père, il nous menait à l'autel... Gustave était là, et il me semblait entendre une voix qui me disait...

FRÉDÉRIC, qui n'a pas quitté la main de Gustave, saisit celle de Cécile, et les joint ensemble, en s'écriant :

Mes enfants, je vous unis!

CÉCILE, regardant autour d'elle.

Mon père!... Frédéric!... Gustave près de moi ! (Fermant les yeux, et éloignant tout le monde de la main.) Ah ! ne m'éveillez pas !

FRÉDÉRIC.

Non, ma chère Cécile, non, ce n'est point un rêve. J'avais juré à votre père de faire votre bonheur ; n'ai-je pas tenu mon serment? (A Dormeuil.) Vous ne m'en voulez pas, beau-père, d'avoir usurpé vos fonctions? Vous savez que j'ai toujours eu une vocation...

GUSTAVE.

Ah ! mon ami ! comment reconnaître ce généreux sacrifice !

FRÉDÉRIC.

Laisse donc; comme si je ne savais pas ce que c'est qu'un mariage manqué. Et de cinq...

VAUDEVILLE.

DORMEUIL.

Air du vaudeville de *Gusman d'Alfarache*.

Malgré nous, un destin tutélaire,
Tu le vois, nous protége en secret.
Par dépit tu t'éloignais, ma chère,
D'un amant que ton cœur adorait!
Notre folie à tous est pareille;
Ce bonheur que l'on désire tant,
Pour l'avoir, on se fatigue, on veille,
Et souvent le bien vient en dormant.

GUSTAVE.

Maint seigneur que le sort favorise,
Et qui brille à nos yeux éblouis,
Chaque jour voit croître avec surprise,
Ses grandeurs ainsi que ses ennuis.
Las des soins dont son rang l'embarrasse,
Un beau soir, malheureux et puissant,
Il s'endort et s'éveille sans place...
Quelquefois le bien vient en dormant!

BAPTISTE.

Abonnés de l'Opéra-Comique,
Abonnés du sublime Opéra,
Abonnés du Club Académique,
Abonnés de l'Opéra-Buffa.
Abonnés des Petites-Affiches,
Abonnés aux romans d'à présent,
Ah! combien vous devez être riches,
Si vraiment le bien vient en dormant!

FRÉDÉRIC.

Dans ses goûts, Madame est un peu vive,
Et Monsieur est un grave érudit;
Pour un bal, crac! Madame s'esquive,
Et Monsieur va dormir dans son lit.
Madame revient fraîche et gentille,
Et Monsieur voit, en se réveillant,
Augmenter ses amis, sa famille,
Ah! vraiment le bien vient en dormant!

CÉCILE, au public.

Mon sommeil a fait mon mariage;
J'ai déjà le droit de le bénir;
Qu'il m'obtienne encor votre suffrage,
Et qu'ici je sois seule à dormir!
Sans crainte de blesser mon oreille,
Ah! Messieurs, applaudissez souvent;
Et si quelque *bravo* me réveille,
Je dirai : Le bien vient en dormant.

FIN DE LA SOMNAMBULE.

L'OURS ET LE PACHA

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Saintine

Théâtre des Variétés. — 10 février 1820.

PERSONNAGES.

SCHAHABAHAM, pacha, souverain absolu et crédule.
MARÉCOT, son conseiller, premier ministre et imbécile.
ROXELANE, sultane favorite.
ZÉTULBÉ, sa suivante.
TRISTAPATTE, époux de Roxelane, honnête homme et bête.
LAGINGEOLE, son associé, commerçant étranger... aux principes.
ALI, premier eunuque.
LE GRAND ESTAFIER.
PLUSIEURS SULTANES, ESCLAVES, DERVICHES ET MUSICIENS.

La scène se passe dans la maison du pacha.

Une espèce de cour du sérail; une grille au fond. A droite, au-dessus d'une porte, est écrit : APPARTEMENT DES FEMMES; à gauche, une volière dont le treillage est doré, et sur laquelle est écrit : PETITE MÉNAGERIE. A la suite de la ménagerie un mur qui ferme le théâtre, et près duquel est un arbre. A droite, sur le premier plan, le trône du pacha.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, Roxelane, Zétulbé et plusieurs autres sultanes sont dans l'attitude de la douleur.)

ZÉTULBÉ, ROXELANE.

ZÉTULBÉ, à Roxelane.

Comment! on n'a point de ses nouvelles?

ROXELANE.

Le dernier bulletin annonçait du mieux; mais le médecin du sérail vient d'arriver, et nous sommes toutes dans une anxiété...

ZÉTULBÉ.

Ce n'est pas rassurant.

ROXELANE.

Savez-vous que cette perte-là serait affreuse?

ZÉTULBÉ.

Oui, pour le pacha, qui ne peut se passer de son favori.

ROXELANE.

Et pour nous surtout, car enfin cet ours était assez bonne personne; il ne méritait peut-être pas la place importante qu'il occupait; mais on ne peut pas dire qu'il ait abusé de sa faveur, et on ne peut pas lui reprocher une seule injustice, ni un acte arbitraire.

ZÉTULBÉ.

C'est bien vrai.

ROXELANE.

Et puisqu'il faut absolument que le sultan ait un favori, sait-on qui lui succédera?

ZÉTULBÉ.

Mais cette perte devrait vous effrayer moins que toute autre, Madame; on sait quel rang vous tenez dans le cœur du pacha, et il se pourrait...

ROXELANE.

Qu'oses-tu dire? Ne sais-tu pas que je ne suis plus à moi, et que le souvenir de mon époux... ce pauvre Tristapatte!

ZÉTULBÉ, apercevant Marécot.

Ah! mon Dieu! que nous veut Marécot, d'où lui vient cet air consterné?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MARÉCOT.

MARÉCOT, arrivant tout effrayé.

Mesdames, c'en est fait!...

ROXELANE.

Comment! il n'est plus?

MARÉCOT.

Vous l'avez dit; l'ours a vécu... Il n'a pas même voulu attendre la visite du médecin.

ROXELANE.

On a beau dire, cet ours-là n'était pas sans intelligence.

MARÉCOT, d'un air détaché.

Oui, c'est une grande perte pour la ménagerie; car, à la cour, on peut s'en passer.

ROXELANE, surprise.

Comment, Marécot, vous qui l'aimiez tant!

MARÉCOT.

Je l'aimais, je l'aimais comme tout le monde, quand le pacha était là. Je ne l'aurais pas dit de son vivant; mais c'était bien le plus vilain animal! et des caprices, beaucoup de caprices. Moi qui étais attaché à sa personne, j'ai été à même de l'apprécier, et, Dieu merci, j'en dirais long, si ce n'était le respect qu'on doit aux gens qui ne sont plus en place.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il joignait l'air d'un intrigant
A l'astuce d'un diplomate,
Et, quoiqu'il fît le chien couchant,
Donnait souvent des coups de patte.
Taciturne, il grognait toujours,
Et dans sa fierté monotone,
Sous prétexte qu'il était ours,
Monsieur ne parlait à personne. (*bis.*)

ROXELANE.

Ce qui n'empêche pas que voilà tout le sérail en deuil.

MARÉCOT.

Le moyen de faire autrement? pour peu que le seigneur Schahabaham se désole, il faudra bien faire comme lui, et ce n'est pas gai; mais dans notre état, le maître avant tout.

AIR : *A soixante ans on ne doit pas remettre.*

Dès qu'il va mal, ma santé se dérange;
Dès qu'il est gai, moi je ris aux éclats;
S'il n'a pas faim, je ne bois ni ne mange;
S'il a sommeil, je ronfle avec fracas. (*bis.*)
Mais l'ours est mort, jugez donc quelles scènes
Dans ce sérail nous allons essuyer;
Je sens déjà mes deux yeux se mouiller,
Car vous savez que dans toutes ses peines
C'est toujours moi qui pleure le premier.

Le plus terrible, c'est que le seigneur Schahabaham ignore la mort de son favori, et je me confie, Mesdames, à votre discrétion.

ROXELANE.

Il faudra pourtant bien la lui annoncer.

MARÉCOT.

Oui, mais s'il est une fois de mauvaise humeur, c'est fait de nous tous : le danger commun doit nous réunir.

ROXELANE.

Comment le distraire et l'empêcher d'y penser?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ALI.

ALI.

Seigneur Marécot, deux marchands européens viennent de se présenter à la porte du sérail; ils prétendent que vous leur avez accordé audience pour ce matin.

MARÉCOT.

Eh! justement, ils ne pouvaient arriver plus à propos; ce sont des commerçants ambulants, qui vendent, brocantent et achètent des raretés et des curiosités. J'ai à leur vendre une fourrure superbe. (A Ali.) Faites entrer ces négociants estimables, et priez-les d'attendre. (Ali sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté ALI.

MARÉCOT.

AIR : *Sortez, croyez-moi, sortez!* (du CHATEAU DE MON ONCLE.)

Oui, Mesdames, cherchons bien,
Nous trouverons un moyen
Qui plaira,
Conviendra
A notre excellent pacha.
Il s'agit de le duper,
Il s'agit de l'attraper;
Vous voyez, entre nous,
Que je compte un peu sur vous.
(A Roxelane.)
Mais soyez discrète,
Je vous le répète;
Taisons-nous aujourd'hui
Sur la mort du favori;
Si sa déconv'nue
Des grands était sue,
Que de gens qui déjà
D'mand'raient sa place au pacha!

CHOEUR.

Oui, Mesdames, cherchons bien, etc.
(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LAGINGEOLE, TRISTAPATTE.

LAGINGEOLE.

Eh bien! entre donc, Tristapatte; il n'y a rien à craindre. Nous sommes près de l'appartement des femmes; as-tu peur qu'elles te mangent?

TRISTAPATTE.

Non; mais je ne puis entrer dans un endroit où il y a des femmes sans penser à la mienne. Je l'aimais tant...

LAGINGEOLE.

Il est vrai que nous l'aimions bien.

TRISTAPATTE.

Aussi, c'est ta faute.

LAGINGEOLE.

Comment, ma faute?

TRISTAPATTE.

Sans doute. Sans toi je n'aurais pas été jaloux; si je n'avais pas été jaloux, je ne l'aurais pas fait partir en avant; si je ne l'avais pas fait partir en avant... Les maudits corsaires!... Enfin nous serions encore ensemble.

LAGINGEOLE.

C'est vrai; mais aussi, où diable vas-tu t'aviser d'être jaloux de ton meilleur ami?... Il n'y a pas que moi de bel homme dans le monde... La perte de ta femme me fait pour le moins autant de peine qu'à toi.

TRISTAPATTE.

Oh! non.

LAGINGEOLE.

Oh! si.

TRISTAPATTE.

Je sais bien comme j'aimais ma femme.

LAGINGEOLE.

Je sais bien comme je l'aimais aussi. Mais ne songeons maintenantqu'à notre fortune.

TRISTAPATTE.

Oui, elle est en bon train notre fortune.

AIR : *Vive une femme de tête.*

D'un coup d' commerc' tu me tentes,
Tous deux nous entreprenons

D' réunir des bêt's savantes,
Et nous nous associons.
De peur de la concurrence,
Nous abandonnons Paris,
Et pour doubler not' finance,
Nous am'nons dans ce pays
L'ours savant et plein d'adresse,
L' chat savant qui miaule en *ut*,
Bref, des savants d' toute espèce,
C'était pis qu'un institut;
Mais des gens de c't' importance
Mangeaient tous soir et matin;
Ne pouvant viv' de science,
En route ils sont morts de faim.
Lors avec eux, j' m'en accuse,
J'ai calmé mon appétit,
Et j'ai la science infuse
Sans en avoir plus d'esprit.
Pour dernier coup, à notre âne
Nous v'nons de fermer les yeux,
Et de tout' la caravane
Il ne reste que nous deux.

LAGINGEOLE.

Et ne nous reste-t-il pas nos talents, notre industrie? Avec de l'esprit, et j'en ai, de l'effronterie, et tu en as, on se tire de tout.

TRISTAPATTE.

Voilà que je suis un effronté maintenant.

LAGINGEOLE.

Enfin, n'est-ce pas toujours toi qui te mets en avant?

TRISTAPATTE.

C'est-à-dire que tu me mets toujours en avant, et je commence à en avoir assez. S'il y a quelque danger à courir, quelques coups de bâton à recevoir, c'est toujours pour moi. Voilà mes profits : nous devrions au moins partager.

LAGINGEOLE.

Tout peut se réparer. Si nous pouvions faire ici quelque bonne opération de commerce.

TRISTAPATTE.

Mais je te répète que nous n'avons plus rien.

LAGINGEOLE.

Justement, c'est comme cela qu'on commence. Si nous

avions seulement avec nous cette petite baleine qu'on a pêchée dernièrement, dans le *Journal de Paris*, sur les côtes du Holstein... C'était là un joli cadeau à faire au pacha, si nous l'avions!

TRISTAPATTE.

Oui, mais ne l'ayant pas...

LAGINGEOLE, cherchant à deviner ce qu'a dit Tristapatte.

Comment dis-tu?

TRISTAPATTE.

Je dis: Ne l'ayant pas...

LAGINGEOLE.

Si tu vas parler comme ça devant le pacha, on aurait une belle opinion de nous! Mais silence! on vient. Dis toujours comme moi, et tenons-nous prêts à profiter des bonnes occasions.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MARÉCOT.

MARÉCOT, à part, sans voir les deux amis.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour assoupir la fatale nouvelle, et, grâces au prophète, le pacha ne se doute encore de rien. Je l'ai laissé occupé à regarder des petits poissons rouges qui se remuent dans un bocal, et en voilà au moins pour une bonne heure. (Apercevant les deux marchands.) Ah! ce sont ces marchands européens...

TRISTAPATTE, à part, à Lagingeole.

Oui, marchands... sans marchandises.

LAGINGEOLE, à part, à Tristapatte.

Veux-tu te taire? (Haut.) Il est vrai de dire que nous possédons un assortiment complet d'animaux curieux, de bêtes savantes, d'animaux les plus rares.

MARÉCOT.

Cela se rencontre à merveille... nous qui voulons donner au pacha une petite fête, un divertissement.

LAGINGEOLE.

Une fête! j'ai ce qu'il vous faut. (Montrant Tristapatte.) J'ai l'honneur de vous présenter mon camarade qui danse fort bien sur la corde.

TRISTAPATTE, bas, à Lagingeole.

Mais tais-toi donc, ce n'est pas vrai.

LAGINGEOLE, de même.

Eh! mon ami, avec un balancier tu t'en tireras tout comme un autre.

MARÉCOT.

Ce n'est pas cela que j'entends; je veux dire quelque rareté en fait d'animaux. (Lagingeole frappe sur l'épaule de Tristapatte et a l'air de le présenter à Marécot.) Eh bien! c'est bon. Il faut vous dire que le pacha aime beaucoup les bêtes savantes, et nous avions ici un ours blanc qui faisait ses délices.

TRISTAPATTE, à part.

Un ours! nous qui en possédions un si beau!

LAGINGEOLE, vivement, après avoir rêvé.

Un ours, dites-vous? J'ai justement ce qu'il vous faut.

TRISTAPATTE, bas, à Lagingeole.

Mais tu sais bien qu'il est mort.

MARÉCOT.

Comment! il serait possible! vous auriez notre pareil?

LAGINGEOLE.

Oh! exactement semblable, excepté, par exemple, qu'il est noir; mais en fait de talents, la couleur n'y fait rien, et je vous livre celui-là pour le premier ours du monde. Il a fait l'admiration de toutes les cours et ménageries de l'Europe. En ce moment il arrive directement de Paris, où il avait été appelé par souscription pour remplacer l'ours Martin qui était indisposé; mais l'indisposition n'a pas eu de suite. Cet ours, dans le séjour qu'il a fait à Paris, a pris les belles manières et les gentillesses des habitants de cette grande ville. Il boit, il mange, pense et raisonne comme vous et moi pourrions faire.

MARÉCOT.

C'est admirable!

LAGINGEOLE.

Il joue, il danse comme une personne naturelle de l'Opéra. Je n'ai pas encore pu lui apprendre à chanter : cela viendra; mais en revanche il pince de la harpe divinement, et il a manqué de figurer dans une représentation à bénéfice pour le doyen des ours.

MARÉCOT, enthousiasmé.

Ah! mon ami, mon cher ami, nous sommes sauvés! Je prédis à vous et à votre ours le sort le plus brillant. Par exemple, si celui-là ne devient pas le favori du pacha!... Mais ce n'est

pas tout : le pacha aime aussi les poissons; il nous faudrait donc un poisson extraordinaire.

TRISTAPATTE.

Je vous comprends bien : vous ne voudriez pas un roquet de poisson, un goujon, par exemple.

LAGINGEOLE.

J'y suis, Monsieur voudrait un beau poisson, un poisson comme on n'en voit pas beaucoup.

MARÉCOT.

Un poisson comme on n'en voit guère.

LAGINGEOLE, froidement.

J'ai votre affaire : prenez mon ours.

MARÉCOT.

Je pourrai fort bien m'arranger de votre ours, mais...

TRISTAPATTE, à Lagingeole.

Tu n'entends donc pas ce que te dit Monsieur?

LAGINGEOLE.

Comment?

TRISTAPATTE.

Tu dis à Monsieur : Prènez mon ours.

LAGINGEOLE.

Eh bien?

MARÉCOT.

Eh bien?

TRISTAPATTE.

Eh bien? qu'est-ce que Monsieur t'a demandé?

MARÉCOT.

Qu'est-ce que j'ai dit à Monsieur?

LAGINGEOLE

Qu'est-ce que j'ai répondu? Prenez mon ours.

TRISTAPATTE.

Prenez mon ours... Il ne sortira pas de là.

MARÉCOT.

Votre ours fera donc le poisson?

LAGINGEOLE.

C'est son état; c'est un ours marin.

MARÉCOT, stupéfait.

Un ours marin! Ah! le pacha en perdra la tête. Mon ami, notre fortune est faite, la vôtre et la mienne.

LAGINGEOLE, bas, à Tristapatte.

Entends-tu, notre fortune? (Haut.) Et dites-moi, seigneur Marécot, votre pacha est-il bon homme?

MARÉCOT.

Il est d'une douceur et d'un laisser-aller qui vous étonneront.

AIR : *Un jour il est agriculteur.*

Il a bon ton, il a bon air,
Pourtant, malgré sa bonhomie,
De son cousin le dey d'Alger
Il a quelquefois la manie :
Tout à coup lui prend un accès,
Pour un rien, il s'emporte, il gronde,
Il vous tue!... et l'instant d'après
C'est le meilleur homme du monde.

LAGINGEOLE.

Je conçois ça, c'est la maladie du pays.

MARÉCOT.

Mais surtout, il n'aime pas à attendre... Ainsi, hâtez-vous d'amener votre ours. Schahabaham donne aujourd'hui même une fête à la sultane favorite, qui justement est Française ; et puisque vous et votre ours l'êtes aussi, ça lui fera plaisir. On aime à voir ses compatriotes... J'ai encore un autre marché à vous proposer, mais nous en parlerons dans un autre moment. Le pacha ne peut tarder à paraître; hâtez-vous de quitter ces lieux. (Il sort.)

SCÈNE VII.

TRISTAPATTE, LAGINGEOLE.

TRISTAPATTE.

Ah çà! mon ami Lagingeole, dis-moi si par hasard tu n'as pas perdu la tête d'aller promettre au pacha un ours qui joue et qui danse; et où veux-tu que nous trouvions une bête comme celle-là?

LAGINGEOLE.

Comment, tu ne devines pas qui est-ce qui est la bête?

TRISTAPATTE.

Ma foi, non.

LAGINGEOLE.

Eh bien! mon ami, c'est toi.

TRISTAPATTE.

Comment! je suis la bête?

LAGINGEOLE.

Eh! oui, c'est toi qui es la bête; car il ne comprend rien. Ne te rappelles-tu pas que nous avions un ours?

TRISTAPATTE.

Oui, mais il est mort, et il ne nous en reste plus que la peau.

LAGINGEOLE.

Eh bien! je te mets dedans.

TRISTAPATTE.

Tu me mets dedans, je comprends bien ça; voilà positivement ce que je ne veux pas. Tu n'en fais jamais d'autres!

LAGINGEOLE.

Songes donc que tu es justement de sa taille, que tu danses, que tu pinces de la harpe. Que diable! je t'avais en vue, le rôle est dessiné pour toi.

TRISTAPATTE.

C'est possible; mais un autre le jouera.

LAGINGEOLE.

Songe d'ailleurs...

TRISTAPATTE.

Tu as beau dire, je ne serai pas ours; je ne veux pas être ours. Diable! ça sent trop le bâton.

LAGINGEOLE.

Pense donc à notre fortune!

TRISTAPATTE, se fâchant.

Je me moque bien de la fortune, moi; je méprise la fortune. Je suis philosophe, et je ne veux pas être ours.

LAGINGEOLE.

Eh! mon ami, l'un n'empêche pas l'autre. (On entend préluder sur un instrument.) Silence! on chante. (Tous deux écoutent.)

ROXELANE, en dehors.

AIR de *Montano*.

Amour!
Amour!
Que ton doux pouvoir nous enflamme!
Amour! (*bis.*)
Pour nous descends dans ce séjour.

TRISTAPATTE, ému.

Quel trouble dans mon âme!
Je connais ces accents :

Oui... c'est ma femme!
C'est elle que j'entends.

LAGINGEOLE, entendant le chœur.

Accompagnée de plusieurs autres.

CHŒUR.

Amour! etc.

TRISTAPATTE, transporté de joie.

Ah! mon ami, c'est bien elle, c'est ma femme!

LAGINGEOLE.

Quel bonheur! embrassons-nous!

TRISTAPATTE.

Mais il me semble qu'elle parlait d'amour.

LAGINGEOLE.

C'est qu'elle pensait à nous.

TRISTAPATTE.

A nous? à moi.

LAGINGEOLE.

A nous.

TRISTAPATTE.

A moi. Je ne sais pas, quand il s'agit de ma femme, pourquoi tu te mets toujours de moitié.

LAGINGEOLE.

Je parle comme ton associé, ton ami; et je me félicite de ce qu'elle nous est rendue.

TRISTAPATTE, ayant l'air de se parler à lui-même.

Pas encore... Comment pourrons-nous pénétrer auprès d'elle?

LAGINGEOLE, ayant réfléchi, frappe sur l'épaule de Tristapatte, qui lui tourne le dos.

Ah! mon ami!

TRISTAPATTE, effrayé, jette un cri.

Ah! qu'est-ce que c'est donc?

LAGINGEOLE.

Une idée sublime, admirable!

TRISTAPATTE, se remettant.

Cet être-là me fait des peurs à mourir. Eh bien! quelle idée?

LAGINGEOLE.

Mets-toi en ours.

TRISTAPATTE.

Encore? tu vas recommencer ta scène?

LAGINGEOLE.

C'est le seul moyen de te rapprocher de ta femme sans danger, et de t'en faire reconnaître.

TRISTAPATTE.

Comment! tu veux qu'elle me reconnaisse quand je serai en ours.

LAGINGEOLE.

Sois donc tranquille : je me charge de causer avec elle et de la prévenir en particulier.

TRISTAPATTE.

Tu lui diras donc : il y a quelque chose là-dessous.

LAGINGEOLE.

Sans doute. Tu ne peux pas tout faire; je suis trop juste pour l'exiger. (On entend une brillante musique un peu dans le lointain.) Mais j'entends le bruit des fanfares; partons, et revenons au plus vite. (Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

SCHAHABAHAM, MARÉCOT, ROXELANE, ZÉTULBÉ; SUITE D'ESCLAVES, DE MUSICIENS ET DE FEMMES.

CHŒUR.

AIR de *Joconde*.

Quelle fête
Ici s'apprête!
Mes amis, crions tous, crions : Alla!
Chantons notre auguste maître;
Dans ces lieux il va paraître...
Gloire, honneur, honneur à notre pacha!
A ce pacha si juste et si bon.

SCHAHABAHAM.

C'est bon. (6 *fois*.)

CHŒUR.

Quelle fête, etc.

SCHAHABAHAM. Il va s'asseoir sur le trône. Roxelane se place près de lui; un esclave lui appporte une pipe à la turque.

Ainsi donc, il est censé que nous sommes ici pour nous amuser; en conséquence, je déclare que le premier qui ne s'amusera pas sera empalé de suite. (Danse et ballet des esclaves.)

MARÉCOT, s'inclinant à l'orientale.

Premier rayon de la lumière éternelle, je viens t'offrir mon hommage et me précipiter à tes genoux sacrés pour baiser la poussière de tes souliers, c'est-à-dire de tes bottes.

SCHAHABAHAM, lui présentant un pied.

Baise, mon ami, baise...

MARÉCOT.

L'autre, s'il vous plaît.

SCHAHABAHAM, lui donnant son autre pied à baiser.

Mais sois gai, c'est l'ordre du jour. Ne m'as-tu pas promis que nous aurions une bête curieuse?

MARÉCOT.

Oui, seigneur, un ours marin. (Allant au-devant de Lagingeole.) Voici son conducteur que j'ai l'honneur de présenter à votre grandeur. Il parle...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LAGINGEOLE.

SCHAHABAHAM.

J'aime beaucoup les ours, moi; ainsi, soyez le bienvenu, mon garçon.

ROXELANE, à part.

Dieux! me trompé-je? c'est Lagingeole, une connaissance de mon époux, l'intime de la maison.

MARÉCOT, à Lagingeole.

Vous pouvez commencer, brave homme.

LAGINGEOLE.

L'ours incomparable amené des forêts du Nord dans Paris, et de Paris dans ces augustes lieux, pour les plaisirs du grand, du puissant, du vertueux, du... (Il cherche à se rappeler le nom.)

MARÉCOT.

Allons, allons; peut-on oublier un si beau nom? Schahabaham...

LAGINGEOLE.

Du généreux Schahabaham.

SCHAHABAHAM, à part.

Il est très-honnête.

LAGINGEOLE.

Va paraître à vos yeux.

ROXELANE, à part.

Qu'est devenu Tristapatte?

LAGINGEOLE.

Il ne s'agit point ici, Messieurs et Mesdames, comme tant d'autres pourraient vous le faire voir, d'une chèvre qui danse sur la corde, ou d'un chien savant qui joue aux dominos, ou fait des comptes d'arithmétique....

SCHAHABAHAM.

Comment! des chiens mathématiciens! Est-ce qu'il y en a?

LAGINGEOLE.

J'en attends, et j'aurai l'honneur de vous les offrir. Je vais commencer par vous distribuer le programme des exercices.

SCHAHABAHAM.

A la bonne heure; car je n'entends jamais rien à un concert quand je n'ai pas le programme.

LAGINGEOLE, après en avoir distribué, en donne un à Roxelane, et lui dit tout bas :

Lisez.

ROXELANE.

Que vois-je? (Lisant.) « L'ours est votre époux. » (A part.) Dissimulons.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, TRISTAPATTE, en ours, conduit par un esclave.

CHŒUR.

AIR : *Dis-moi, cher Jeannot.*

J'admire, vraiment,
Ce spectacle étrange;
J'admire, vraiment,
Cet ours étonnant.

ROXELANE, à part.

Grands dieux! quoi! c'est lui!
Comme ça le change;
Qui croirait qu'ici
Je vois mon mari?

CHŒUR.

J'admire, vraiment, etc.

(Pendant ce temps, l'ours danse avec un bâton.)

LAGINGEOLE.

Si sa grandeur daigne lui commander, il obéira.

SCHAHABAHAM.

Animal surprenant, dites-moi... (A part.) Ma foi, je ne sais quoi lui dire moi-même. (Haut.) Dites-moi, animal surprenant, surprenant animal... (A l'ours qui s'approche trop près de lui.) Éloignez-vous donc, vous pourriez me dévorer, mon cher. (A Lagingeole.) Je suis curieux de l'entendre griffer sur la harpe un morceau de sa composition, comme on me l'a promis.

LAGINGEOLE.

Seigneur, vous allez être satisfait.

SCHAHABAHAM.

La musique est-elle vraiment de sa composition?

LAGINGEOLE.

Oui, seigneur, lisez le programme.

SCHAHABAHAM.

On l'aura sans doute un peu retouchée. Enfin, nous allons en juger.

LAGINGEOLE.

Mesdames et Messieurs, la plus grande attention; l'ours va commencer. (Un esclave apporte une harpe; l'ours griffe l'air :)

J'ai du bon tabac dans ma tabatière, etc.

LAGINGEOLE.

Admirez cet air prisé par tous les amateurs.

SCHAHABAHAM.

On a beau dire, il n'y a que les Européens pour ces choses-là; un ours turc n'en ferait jamais autant. Dites-moi, l'homme, comment vous y êtes-vous pris pour instruire cet animal d'une manière aussi surprenante? Si vous me répondez juste, je vous nomme gouverneur de mes enfants.

LAGINGEOLE.

Seigneur, vous prenez un ours; il faut pour cela qu'il soit jeune; cependant il serait vieux, que ce serait absolument la même chose. Vous l'élevez comme il faut, je dis comme il faut, car là-dessus chacun a sa manière, et je n'en puis fixer aucune particulièrement. Vous lui donnez de l'éducation, et il se trouve instruit s'il profite de vos leçons.

SCHAHABAHAM.

Parbleu! vous m'étonnez autant que votre ours. Mais comment diable avez-vous pu le rendre musicien?

LAGINGEOLE.

Seigneur, je lui ai appris la musique.

SCHAHABAHAM.

Cet homme-là s'exprime avec une clarté, une facilité qui me surprennent! Votre ours danse-t-il, mon ami?

LAGINGEOLE.

Oui, seigneur. Allons, Rustaut, allez inviter deux de ces dames. (L'ours va vers Roxelane.)

SCHAHABAHAM.

Ne craignez rien, Mesdames, c'est un mouton. (L'ours danse une Allemande avec Roxelane et Zétulbé; au moment du baiser, il se détourne et presse Roxelane dans ses bras.)

ROXELANE, bas.

Quelle imprudence!

SCHAHABAHAM, descendant du trône.

Assez! assez! Que tout le monde se retire; tout le monde, excepté vous, l'homme aux bêtes. Qu'on promène cet ours dans les jardins du palais; allez.

ROXELANE.

Ciel! protége mon époux et mon innocence!

REPRISE DU CHŒUR.

Air de *Joconde*.

Quelle fête
Ici s'apprête! etc.

(Tout le monde sort; l'ours s'échappe des mains de l'esclave qui le conduit, et court après Marécot qui se sauve à toutes jambes.)

SCÈNE XI.

SCHAHABAHAM, LAGINGEOLE.

LAGINGEOLE, à part, et regardant Schahabaham.

Que signifie cela? se douterait-il...

SCHAHABAHAM, mystérieusement.

Ils n'y sont plus. Je voulais vous prévenir d'une chose; c'est qu'il m'est venu une idée.

LAGINGEOLE.

Vrai?

SCHAHABAHAM.

J'ai d'autres ours dans ma ménagerie, car je ne vous cache pas que je les affectionne singulièrement; j'en ai un surtout, mon ours de la mer Glaciale, que j'ai fait élever d'une façon toute particulière. D'abord il y a en lui d'excellents principes, il aime beaucoup les jésuites.

LAGINGEOLE.

Vraiment?

SCHAHABAHAM.

Il a mangé les deux derniers que je lui avais donnés pour gouverneurs.

LAGINGEOLE.

Pauvre bête!

SCHAHABAHAM.

J'ai même peur que ça ne lui fasse mal, parce qu'il paraît que c'est difficile à passer.

LAGINGEOLE.

C'est ce que tout le monde dit.

SCHAHABAHAM.

Alors, pour aider à la chose, je voudrais aujourd'hui faire danser mon ours avec le vôtre. Voilà mon idée; je me disais tout à l'heure que deux ours qui danseraient l'allemande, ce serait bien plus gracieux et bien plus singulier, parce que des femmes ça dépare. Est-ce que vous ne pourriez pas donner à mes ours quelques leçons de danse?

LAGINGEOLE, à part.

Ah! diable!

SCHAHABAHAM.

Mais moi je suis pressé de m'amuser, et si vous voulez commencer sur-le-champ, on va vous enfermer avec eux, rien qu'une petite demi-heure, cela suffira toujours pour les premières positions.

LAGINGEOLE.

Ah! mon Dieu!

SCHAHABAHAM.

Mais il faut vous dépêcher, parce que, voyez-vous, je suis naturellement la douceur même, mais quand mes gens me fâchent ou m'impatientent...

LAGINGEOLE.

Eh bien! quel parti prenez-vous?

SCHAHABAHAM.

Dam! je leur fais tout bonnement couper la tête.

LAGINGEOLE.

C'est un moyen; mais...

SCHAHABAHAM.

Moi je trouve que cela tranche les difficultés.

LAGINGEOLE.

D'accord; mais s'il m'était permis là-dessus de vous présenter mon système d'économie politique...

SCHAHABAHAM.

Comment donc! présentez-le, je vous en prie.

LAGINGEOLE.

Vous savez sans doute ce que c'est que l'économie politique?

SCHAHABAHAM.

Allez toujours, allez toujours.

LAGINGEOLE.

Tenez, c'est moi qui serai l'exemple d'économie politique; croyez-vous que mes animaux ne soient pas aussi difficiles à conduire? mais si je leur faisais couper la tête, où diable serait l'économie, je vous le demande?

SCHAHABAHAM.

C'est vrai. Cet homme-là est étonnant.

LAGINGEOLE.

Je me contente de leur faire administrer la bastonnade, une forte bastonnade, encore pas à tous, car il faut aller proportionnellement, et vous sentez que si je la faisais donner à mes serins savants... mais je respecte en eux leur âge et leur faiblesse, et je ne leur donnerais pas même une croquignole.

SCHAHABAHAM.

Comment, une croquignole?

LAGINGEOLE.

Oui, une croquignole. (Il fait un geste du doigt.)

SCHAHABAHAM.

Ah! vous voulez dire une pichenette?

LAGINGEOLE.

Non, croquignole est le mot.

SCHAHABAHAM.

Pichenette est plus usité.

LAGINGEOLE.

Tenez, voilà ce qui a tout brouillé en politique; on a cessé de s'entendre sur les mots, et alors...

SCHAHABAHAM.

On dit pichenette.

LAGINGEOLE.

On doit dire croquignole.

SCHAHABAHAM, apercevant Marécot.

Voici justement mon conseiller intime qui s'avance vers nous; nous allons le prendre pour juge.

SCÈNE XII.

Les précédents, MARÉCOT.

MARÉCOT, d'un air effaré.

Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Il ne s'agit pas de cela.

MARÉCOT.

Mais, seigneur...

SCHAHABAHAM.

Tais-toi, tais-toi, te dis-je, et réponds. (Il lui donne une pichenette sur le nez.) Comment appelle-t-on ça?

MARÉCOT.

Ça?

LAGINGEOLE.

Ne l'influencez pas. (Il lui donne une croquignole de l'autre côté.) Oui, ça?

MARÉCOT, à Schahabaham.

Aïe! Eh bien! il ne se gêne pas.

SCHAHABAHAM.

Je lui en ai donné la permission.

MARÉCOT.

Eh bien! cela s'appelle une chiquenaude.

LAGINGEOLE.

Oh! alors, croquignole, pichenette, chiquenaude; il y a un langage différent pour toutes les classes de la société.

MARÉCOT.

Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Tu peux parler maintenant.

MARÉCOT.

D'après vos ordres, on avait laissé l'ours de Monsieur se promener en liberté, et on vient de le surprendre...

SCHAHABAHAM.

Où ça?

MARÉCOT.

Vous ne le devineriez jamais... aux pieds de la belle Roxelane.

SCHAHABAHAM.

C'est admirable! Un ours aux pieds de Roxelane! Et avait-il bon air?

MARÉCOT.

Mais l'air de quelqu'un qui fait une déclaration. Il paraît que c'est un animal bien caressant.

SCHAHABAHAM.

Ah! il se lance dans la déclaration! C'est miraculeux. Je n'en ai jamais fait autant.

AIR du vaudeville de *Catinat*.

Ainsi donc aujourd'hui, je voi
Qu'à cette beauté si sévère,
Cet animal, bien mieux que moi,
A trouvé le moyen de plaire.
A Roxelane, tous les jours,
En vain je peignis ma tendresse,
Il ne fallait pas moins qu'un ours
Pour adoucir une tigresse.

MARÉCOT.

Du reste, je l'ai fait conduire dans la petite ménagerie, ici près.

LAGINGEOLE, à part.

Grand Dieu! dans la ménagerie! pauvre Tristapatte!

MARÉCOT.

Oh! je présume que l'on peut compter sur sa sagesse, car il n'y a dans cette ménagerie que des oiseaux, des singes, des bipèdes enfin.

LAGINGEOLE.

Je respire. (Apercevant dans la ménagerie à droite Tristapatte qui lui fait des signes.) C'est lui!

SCHAHABAHAM.

Je n'y tiens plus; il faut absolument que je le voie aux prises avec mon ours de la mer Glaciale. (Tristapatte et Lagingeole se font des signes d'intelligence.) Je donne douze mille sequins s'ils dansent ensemble la gavotte.

LAGINGEOLE, regardant Tristapatte.

Douze mille sequins! (Tristapatte lui fait signe de refuser.) Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Ah! il le faut, ou je me fâche. Eh bien, Marécot, que vous ai-je dit? Allez me chercher la grande ourse de la mer Glaciale, et l'amenez ici pendant que je vais avertir ces dames du spectacle qui va avoir lieu. (Revenant à Lagingeole.) Croyez-vous réellement qu'ils pourront danser la gavotte?

LAGINGEOLE.

Mais, seigneur...

SCHAHABAHAM.

Je l'ordonne d'abord. Ainsi, arrangez-vous; si je n'ai pas de gavotte, je fais trancher la tête aux deux danseurs, ainsi qu'à vous, Messieurs, (S'adressant à l'orchestre du théâtre.) et à tous les musiciens. Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

MARÉCOT, LAGINGEOLE.

MARÉCOT.

C'est qu'il est homme à le faire. Et quel parti prendre?

LAGINGEOLE, à part.

Par exemple, si je sais comment me tirer de là, moi et le pauvre Tristapatte.

MARÉCOT.

Ah! seigneur Lagingeole, vous me voyez dans un embarras...

LAGINGEOLE, à part.

Parbleu! il n'y est pas plus que moi. (Haut.) Votre ours de la mer Glaciale est donc bien méchant?

MARÉCOT.

Le pauvre animal ne fera jamais de mal à personne; il est mort ce matin.

LAGINGEOLE.

Mort, dites-vous?

MARÉCOT.

Eh! oui, et c'est sa peau que je voulais vous vendre. Le

pacha qui compte sur lui pour danser la gavotte ! Ah ! je suis un homme perdu!

LAGINGEOLE.

Ah! mon ami, que c'est heureux! Attendez... une idée lumineuse. Dansez-vous un peu la gavotte?

MARÉCOT.

Ce que vous me demandez là est très-déplacé. Vous me voyez au désespoir, et vous venez me dire... comme si je pourrais avoir le cœur à la danse.

LAGINGEOLE.

Il ne s'agit pas de cela. Vous dansez la gavotte?

MARÉCOT.

Dam! la gavotte, le rigodon... autrefois je ne m'en tirais pas mal.

LAGINGEOLE.

Eh bien! nous voilà tirés d'affaire. Le pacha est bon enfant dans sa férocité, et avec lui, le premier moment une fois passé... Venez, je vais vous expliquer... présider à votre toilette, et je cours après avertir le pacha que ses ordres sont exécutés, et que le bal va commencer.

MARÉCOT.

Comment? qu'est-ce que vous dites donc là.

LAGINGEOLE.

Oh! ne craignez rien de mon ours; j'en réponds, et je ne le quitterai pas.

ENSEMBLE.

Air : Finale du deuxième acte d'*Honorine*.

Dépêchons-nous,
Notre / Votre } maître
Va paraître;
Dépêchons-nous,
C'est ici le rendez-vous.

(On entend du bruit dans la ménagerie.)

LAGINGEOLE.

Mais quel est ce bruit, s'il vous plaît?

MARÉCOT.

Sans doute quelque perroquet,
Quelques-uns de nos animaux
Qui se disent quelques gros mots.

ENSEMBLE.

Dépêchons-nous, etc.

TRISTAPATTE, dans la ménagerie à droite et se disputant avec les animaux.

Finirez-vous!
Ils viennent me prendre en traître;
Finirez-vous!
Je vais vous étrangler tous.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

TRISTAPATTE, seul.

(Il sort par-dessus le mur de la petite ménagerie; il est en désordre, a la tête de l'ours sous le bras, et descend le long d'un arbre.)

Pchit! pchit! Ah! le maudit animal! Il croit peut-être qu'il me fera peur, et que je me laisserai faire. Il m'a joliment mordu, malgré ça; mais c'est en traître. Ah! mon Dieu! quel état que celui d'ours, puisqu'on ne peut même pas se faire respecter d'un singe. J'étais là dans un coin, et je ne lui disais rien, quand il est venu m'attaquer. D'abord, le ciel est témoin que ce n'est pas moi qui ai commencé; je suis connu, quand même; mais malgré ma candeur naturelle, je me suis dit: Je suis ours, enfin, et il faut que chacun tienne son rang. Je lui ai allongé un coup de griffe, et il m'a mordu. Aïe! c'est qu'il a emporté la peau. (Il montre un morceau qui pend de la peau d'ours.) Faites donc l'ours, après cela, pour vous faire mordre, vous faire bâtonner! Je vous demande s'il n'y a pas de quoi perdre la tête, et dans le désespoir où je suis, je ne sais pas trop qu'est-ce qui pourrait me la remettre. (Regardant à gauche.) Mais on vient. Dieu! que vois-je? c'est la grande ourse de la mer Glaciale. Remettons ma tête; il ne me fera peut-être pas de mal, me prenant pour son égal. (Il remet sa tête d'ours.)

SCÈNE XV.

TRISTAPATTE, en ours noir, MARÉCOT, en ours blanc.

MARÉCOT, à part.

Le projet est bouffon; mais s'il pouvait réussir. (Apercevant Tristapatte.) Eh bien! que vois-je donc là ? c'est l'ours du seigneur Lagingeole. Il m'avait promis de ne pas le quitter. Si je pouvais l'attraper par sa chaîne.

TRISTAPATTE, à part.

Aïe! il s'avance vers moi. Oh! oh! oh! (Il tâche d'imiter l'ours.)

MARÉCOT, à part.

Miséricorde! il se fâche.

TRISTAPATTE, à part.

Où fuir? il va me dévorer.

MARÉCOT, reculant.

Mais il est sauvage. Oh! oh! oh. (Il imite l'ours. Tous deux cherchent à s'éviter; ils parcourent le théâtre dans le même sens, se heurtent en voulant se fuir, et leurs têtes d'ours tombent du côté opposé à leur personne.)

TOUS DEUX, stupéfaits.

Ah bah!

TRISTAPATTE.

Comment! c'est vous? Je vous reconnais. Vous êtes donc aussi dans les ours?

MARÉCOT, le regardant.

Je ne me trompe pas; c'est l'associé de Lagingeole. Ah! c'est donc vous, marchand européen? venez donc un peu ici que nous causions. (Les deux ours vont s'asseoir sur le divan qui sert de trône à Schahabaham.) Comment se fait-il? (On entend des fanfares.) Ah! mon Dieu! voici le pacha! Vite à notre poste, ou nous sommes perdus. (Ils ramassent précipitamment leurs têtes et les troquent sans s'en apercevoir.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, SCHAHABAHAM, LAGINGEOLE, ROXELANE, ZÉTULBÉ, SUITE DU PACHA.

LAGINGEOLE, au pacha.

Oui, seigneur, vous allez être satisfait, et...

SCHAHABAHAM, apercevant les ours qui ont changé de têtes.

Mais que vois-je?

LAGINGEOLE, à part.

Oh! les maladroits! qu'ont-ils fait!

CHŒUR.

Air du *Bachelier de Salamanque.*

Grands dieux! la singulière chose!
Et par quel inconnu pouvoir
Cet ours, dans sa métamorphose,
Est-il moitié blanc, moitié noir?

LAGINGEOLE, aux femmes.

Je vais être leur interprète,
Oui, vos beaux yeux, sur mon honneur,
Peuvent faire tourner la tête.

SCHAHABAHAM.

Mais non la changer de couleur.

CHŒUR.

Grands dieux!

SCHAHABAHAM.

Au fait, comment se fait-il que mon ours blanc ait la tête noire, et mon ours noir la tête blanche?

LAGINGEOLE.

C'est la chose la plus aisée à comprendre. (A part.) Que le diable les emporte!

SCHAHABAHAM.

Aisé à comprendre; c'est aisé à dire. Expliquez-vous donc.

ROXELANE, à part.

O ciel! comment reconnaître mon époux dans ce chaos d'ours.

LAGINGEOLE.

Messieurs et Mesdames, vous n'êtes pas sans avoir lu M. de Buffon, et le traité d'Aristote sur les quadrupèdes?

SCHAHABAHAM.

Certainement nous les avons lus; néanmoins, comment se fait-il qu'un ours qui avait la tête noire l'ait blanche maintenant?

LAGINGEOLE.

Vous allez me comprendre de suite, parce que, Dieu merci, je ne parle pas à une buse, mais au grand Schahabaham, le prince le plus éclairé de l'Orient.

SCHAHABAHAM.

Vous êtes bien bon. Voyons.

LAGINGEOLE.

Cet animal fidèle sait qu'il a changé de maître, et vous êtes beaucoup trop instruit pour ne pas connaître l'effet de la douleur sur les âmes sensibles. On a vu des personnes naturelles qui, dans l'espace d'une nuit, voyaient blanchir leurs cheveux à vûe d'œil.

SCHAHABAHAM.

Ça, c'est vrai, je comprends ; mais cet autre qui est blanc et qui a la tête noire ?

LAGINGEOLE.

Ah ! pour celui-là, je vous avoue que je suis fort embarrassé, et je ne crois pas... à moins cependant qu'il n'ait pris perruque, ce que je n'ose affirmer.

SCHAHABAHAM.

C'est impossible! Je sais qui est-ce qui peut me rendre compte... (Appelant.) Marécot!

MARÉCOT, se retournant.

Plaît-il?

SCHAHABAHAM, étonné.

Il me semble qu'un des ours a parlé.

LAGINGEOLE.

C'est impossible!

SCHAHABAHAM.

Je l'ai bien entendu, peut-être. Je veux savoir lequel m'a répondu.

LAGINGEOLE.

Vous voyez qu'ils ne vous répondent pas.

SCHAHABAHAM.

C'est qu'ils y mettent de l'obstination; mais je vais leur apprendre à parler, moi; qu'on leur coupe la tête.

ROXELANE, effrayée.

Ah! seigneur, qu'allez-vous faire? Au nom de Mahomet...

SCHAHABAHAM.

Que ces femmes sont coquettes! Parce qu'on a surpris un de ces ours à ses pieds... Mais je ne sais rien vous refuser, je vous permets d'en sauver un : point de pitié pour l'autre.

ROXELANE, bas.

Que faire, comment le reconnaître? Seigneur Lagingeole, lequel est mon mari?

LAGINGEOLE.

Ma foi je n'y suis plus.

« Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses. »

ROXELANE.

Je n'ose.

SCHAHABAHAM.

Mon grand estafier, tranchez le différend; apportez-moi leurs têtes.

MARÉCOT ET TRISTAPATTE, déposant leurs têtes d'ours aux pieds du pacha.

Voilà les têtes demandées.

SCHAHABAHAM, surpris.

Qu'est-ce que c'est que ça? mon conseiller en ours! Et quelle est donc cette autre bête?

ROXELANE.

Seigneur, c'est mon époux.

SCHAHABAHAM, d'un air furieux.

Qu'entends-je? Ainsi donc tout le monde me trompait? Ces ours n'étaient pas des ours; et Madame, qu'on m'avait donnée pour demoiselle... Vengeance!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *Grâce, grâce pour elle.*

Grâce, grâce, grâce, de grâce! (*bis.*)

SCHAHABAHAM.

Mais laissez-moi donc avec vos grâces! c'est bien mon intention, mais vous m'en ôtez le mérite. Il faut que je m'amuse aussi en leur faisant peur.

TOUT LE MONDE.

Que de bontés!

LAGINGEOLE.

Seigneur, quand me payera-t-on mes émoluments comme uverneur de vos enfants?

TRISTAPATTE.

Et moi comme ours?

SCHAHABAHAM.

Il est encore bon celui-là, il m'en fait gober de toutes les uleurs,

« Et sa tête à la main demande son salaire. »

rtagez les douze mille sequins.

VAUDEVILLE.

SCHAHABAHAM.

Air du vaudeville de *Farinelli.*

Tu m'as rendu ma belle humeur
Lorsque je t'ai vu ventre à terre,
Ce trait t'assure ma faveur :
Je te nomme grand secrétaire.

MARÉCOT.

Cela m'était bien dû; d'ailleurs,
Si j'en crois nos grands diplomates,
Il faut, pour grimper aux honneurs, } *bis.*
Savoir aller à quatre pattes.

LAGINGEOLE.

J'ai vu des chats musiciens,
J'ai vu des chevaux héroïques,
Des dogues mathématiciens,
Et des ânes grands politiques.
Depuis nos écrivains payés,
Jusques aux chèvres acrobates,
Grand Dieu! que de sots à deux pieds
Et de savants à quatre pattes.

STAPATTE, à Marécot, l'invitant à passer devant lui pour parler au public.

Monsieur, c'est à vous de passer.

MARÉCOT.

Monsieur, c'est à vous, ce me semble.

TRISTAPATTE.

Monsieur, vous devez commencer.

MARÉCOT.

Eh bien! donc, commençons ensemble.

TOUS DEUX, au public.

Je crains que plus d'un trait malin
Sur mon collègue et moi n'éclate;
Mais vous pouvez, d'un coup de main, } *bis.*
Nous sauver plus d'un coup de patte.

(Ballet; les ours, les sultanes et le pacha dansent ensemble.)

FIN DE L'OURS ET LE PACHA.

FRONTIN MARI-GARÇON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mélesville

Théâtre du Vaudeville. — 18 janvier 1821.

PERSONNAGES.

LE COMTE ÉDOUARD.
LA COMTESSE, sa femme.
FRONTIN, domestique du comte.
DENISE, sa femme.
LABRANCHE, domestique du comte.
UN MAÎTRE-D'HÔTEL.
UN COCHER.

La scène se passe en province, au château du comte Édouard.

Un salon élégant. A droite, un mur et une petite porte; un berceau sur le devant de la scène. A gauche, un pavillon orné de deux colonnes et de deux vases de fleurs, indiquant l'entrée d'un appartement au rez-de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, parlant dans le fond, à la cantonade.

Oui, madame la comtesse. (S'inclinant respectueusement.) Je souhaite un bon voyage à madame la comtesse. Eh bien! eh bien! Lafleur, prenez donc garde à vos chevaux! C'est ça... Fouette cocher... Les voilà en route!

SCÈNE II.

FRONTIN, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Frontin, ma femme est-elle partie?

FRONTIN.

Oui, Monsieur. Elle sera bientôt arrivée, car il n'y a qu'une lieue d'ici au château de madame votre tante.

ÉDOUARD.

Oui, elle a voulu aller voir cette bonne tante; il y avait longtemps... Et puis, dès que cela lui était agréable... Certainement, moi j'ai été le premier... Elle ne revient que dans trois jours, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Oui, Monsieur; elle l'a dit en partant.

ÉDOUARD.

Elle est charmante, ma femme ! bonne, aimable, spirituelle et jolie ! Sais-tu, Frontin, que j'en suis toujours amoureux ?

FRONTIN.

Vous, Monsieur !

ÉDOUARD, froidement.

Comme un fou ! et depuis six mois que nous sommes enfermés tête-à-tête dans cette campagne...

FRONTIN.

Trois mois, Monsieur.

ÉDOUARD.

Tu crois ? Qu'importe ! le temps n'y fait rien. Depuis trois mois, jamais, je crois, je ne l'ai trouvée plus aimable ! Tout à l'heure, quand elle est venue me dire adieu !.. Si tu savais quelle inquiétude elle avait pour ma santé ! Pauvre petite femme !

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Ma femme a vraiment du mérite.

FRONTIN.

C'est ce qu'on répète en tous lieux.

ÉDOUARD.

Tous les jours je me félicite
D'avoir formé de pareils nœuds.

FRONTIN.

Ah ! vous ne pouviez faire mieux.
Chacun bénit ce mariage
Qui doit, dit-on, fixer enfin
Le bonheur dans votre ménage
Et le repos chez le voisin.

ÉDOUARD.

Ah ! pour ça, je puis bien jurer qu'à présent... Dis-moi, Frontin, qu'est-ce que nous allons faire, pendant son absence ? Moi, je ne sais que devenir.

FRONTIN.

Il me semble que Monsieur est habillé et prêt à sortir.

ÉDOUARD.

Oui ; mais faut-il que je sorte ?

FRONTIN.

Comment donc, Monsieur, ça vous distraira.

ÉDOUARD.

Eh bien ! à la bonne heure ; je vais me promener quelques instants.

FRONTIN.

Ah !

ÉDOUARD.

Frontin, je rentrerai peut-être un peu tard ; il serait même possible que... Dans tous les cas, qu'on ne m'attende pas.

FRONTIN.

Ah ! ah ! (En confidence.) Suivrai-je Monsieur ?

ÉDOUARD.

Non ; (Gaiement.) non, non ; j'aime autant que tu restes. Tu profiteras de ces deux jours pour faire décorer le salon de ma femme ; tu sais comme elle le désirait : des vases de fleurs, des candélabres. Ah ! tu auras soin aussi de lui avoir une femme de chambre, dont elle a besoin, afin qu'à son retour elle ait le plaisir de la surprise, et voie que nous n'avons pas cessé de penser à elle.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, vous êtes le chef-d'œuvre des maris !

ÉDOUARD.

Adieu, Frontin. J'aurai peut-être besoin de tes services. Tu es garçon, toi ; tu es célibataire : on peut se fier à toi. Allons, allons, nous verrons.

Air du vaudeville des *Deux Matinées.*

Ici, de ma confiance
Reçois un gage nouveau;
Je permets qu'en mon absence
Tu commandes au château.

FRONTIN.

Je suis donc propriétaire...

ÉDOUARD.

Te voilà maître aujourd'hui
De la maison tout entière.

FRONTIN.

La cave en est-elle aussi ?

ÉDOUARD, souriant.

Allons, la cave en est aussi.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD.

Je pars, etc.

FRONTIN.

Ici, de sa confiance
J'obtiens un gage nouveau :
Il permet qu'en son absence
Je sois maître du château.

(Édouard sort.)

SCÈNE III.

FRONTIN, seul.

Maître du château ; ma foi, une belle propriété ! Madame est absente ; Monsieur est parti. (Se frottant les mains.) Je me doute à peu près pour quel motif ; en conscience, il était temps. Ma place de valet de chambre ne me rapportait presque plus rien, et j'avais déjà demandé celle d'intendant ! mais, heureusement, cela s'annonce bien. Et cette petite Denise qui n'arrive pas ! A ce battement de cœur précipité, on ne se douterait guère que c'est ma femme que j'attends. (Regardant autour de lui.) Ma femme ! Ah ! mon Dieu, si mon maître savait que je suis marié malgré ses ordres, ce serait fait de ma fortune ! Est-ce étonnant, moi qui, dans ma vie, n'avais jamais eu de goût pour le mariage ? Depuis le jour où mon maître me l'a défendu, impossible de résister.

AIR de *Julie*.

Malgré son ordre et mes justes alarmes,
Je n'ai pu vaincre un fatal ascendant ;
Ce qu'on défend a toujours tant de charmes !
Nous sommes tous enfants d'Adam !
Moi je le suis, et Dieu sait comme,
Au point que si l'on m'ordonnait
D'être fripon... cela seul suffirait
Pour que je devinsse honnête homme.

Par bonheur je suis seul aujourd'hui ; j'ai mon château et mes gens. Je peux recevoir Denise chez moi et lui donner une certaine idée de la considération dont jouit son mari. Cette petite fille qui n'est jamais sortie de son village, ne se doute pas de ce que c'est qu'un valet de chambre ! (On frappe au dehors.) Voilà le signal ! C'est Denise ! (Il va ouvrir la porte.)

SCÈNE IV.

FRONTIN, DENISE.

DENISE.

Ah ! c'est bien heureux !

AIR *Del senor Baroco.*

Depuis une heure entière
Je suis au rendez-vous.
J' viens toujours la première
D'puis qu'il est mon époux.
Avant le conjungo,
Oh !
Vous n'étiez pas comme ça.
Ah !
Mais changez au plus tôt,
Oh !
Ou sans ça on verra,
Ah !

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est donc, on verra?

DENISE.

Dam ! si vous croyez que c'est agréable d'arriver comme ça en catimini, quand on est mariée pour de vrai...

FRONTIN.

Allons, embrasse-moi et faisons la paix.

DENISE.

Non, Monsieur.

FRONTIN.

Tu ne veux pas m'embrasser ?

DENISE.

Du tout ; je suis fâchée contre vous. Tenez, je viens de chez le petit notaire bossu, qui est au bout du village ; il m'a délivré ce papier, qui prouve comme quoi je suis votre femme.

FRONTIN.

Ah ! notre contrat. (Le mettant dans sa poche.)

DENISE.

Ah çà ! n'allez pas le perdre, au moins : ce serait à recommencer.

FRONTIN.

C'est bon,

SCÈNE V.

NÉRILHA, CADIGE ET XAILOUN, entrant par le fond du théâtre. Ils regardent autour d'eux avec étonnement ces jardins inconnus. Puis ils poussent un cri de surprise en voyant Nérilha.

NÉRILHA, se retournant.

Que vois-je!.. Xaïloun!.. Cadige! Comment vous trouvez-vous chez moi?..

CADIGE.

Avec Gulnare, l'ancienne lavandière, qui est passée princesse! (La musique commence.)

XAÏLOUN.

Voici son cortége... entendez-vous?..

MORCEAU D'ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Ah! j'entends retentir et tambour et cimbale

CADIGE.

De Gulnare voici la marche triomphale!

SCÈNE VI.

NÉRILHA, CADIGE, XAILOUN, GULNARE, portée sur un riche palanquin; CHŒUR D'ESCLAVES, HOMMES ET FEMMES, puis LE PRINCE.

CHŒUR.

Plaisirs, ivresse et fête!
Que le divin prophète,
De l'hymen qui s'apprête,
Protége la splendeur!
Et vous, en qui rayonne
L'éclat de la couronne,
Ah! que Brama vous donne
Gloire, amour et bonheur!
Quel beau jour! quelle fête!
O triomphe! ô grandeur!
De l'hymen qui s'apprête,
O sublime splendeur!
Grand sultan, la gloire environne
Ta sublime couronne!
A jamais, que Brama te donne
Gloire, amour et bonheur!

la seule condition de rester à son service et de ne jamais me marier.

DENISE.

C'est drôle ! il déteste donc les femmes ?

FRONTIN.

Lui ? pas du tout ; il les adore ! c'est le mariage qu'il ne peut souffrir.

DENISE.

Comment se fait-il donc que lui-même soit marié ?

FRONTIN.

Il l'a bien fallu : une femme charmante ! soixante mille livres de rente. Il y a bien des honnêtes gens qui oublient leurs principes à meilleur marché. Mais il prétend qu'un valet marié n'est plus bon à rien ; qu'il devient négligent, paresseux.

DENISE.

Ah çà ! monsieur Frontin, il n'a pas tort : il est sûr que, depuis notre mariage, vous êtes bien plus...

FRONTIN.

Enfin, vois ce qu'une seule indiscrétion peut nous enlever : j'ai la promesse d'être son intendant, et tu sens bien qu'alors...

DENISE.

Oui, oui. Mais combien qu'il vous faudra de temps pour faire fortune ?

FRONTIN.

Comme j'ai de la probité, il me faudra bien dix-huit ou vingt mois.

DENISE.

Tant que ça !

FRONTIN.

Je sais bien qu'il y a des intendants qui font fortune en moins d'un an, mais ce sont des fripons que l'on méprise ; il vaut mieux y mettre le temps.

DENISE.

Et nous aurons un carrosse ?

FRONTIN.

Sans doute.

DENISE.

Moi, d'abord, je veux aller en carrosse avant d' mourir.

FRONTIN.

Eh bien ! tu iras dès aujourd'hui.

DENISE.

Vrai.

FRONTIN.

Nous dînerons ici, au château, en tête-à-tête, et je te mène ensuite à la fête du hameau voisin, dans la calèche de mon maître, que je vais commander sur-le-champ.

DENISE, sautant de joie.

Dans la calèche ! c'est-y possible ! Queu plaisir !

FRONTIN.

Mais j'espère que tu feras un peu de toilette pour donner le bras à un intendant !

DENISE.

J' crois bien. J' vas me requinquer.

FRONTIN.

Tiens, pour que tu ne sois plus obligée d'attendre, prends la clé de cette porte, et surtout dépêche-toi. (Il lui donne la clé.)

DENISE.

Air : *Courons aux Prés Saint-Gervais.*

J' vas mettr' mes plus beaux habits;
J' veux éclipser tout le village.
Dans peu vous verrez qu' j'ai pris
Les airs de vos dam's de Paris.
Les jeun's filles du voisinage
Autour de moi vont s'empresser...
Ah! j' voudrais dans c't équipage
Me voir passer.

ENSEMBLE.

FRONTIN.

Oui, mets tes plus beaux habits;
Mais ne va pas, suivant l'usage,
Prendre les airs qu'à Paris
On prend avec certains maris.

DENISE.

J' vas mettr' mes plus beaux habits, etc.

(Denise sort par la petite porte.)

Les premiers de ma cour!

(Prenant Aboulfaris par la main.)

D'abord mon grand visir!

GULNARE ET ABOULFARIS se regardant l'un et l'autre avec effroi.

O ciel! ô ciel! je me sens défaillir!

ENSEMBLE.

GULNARE.

O fatale présence!
Comment m'y dérober?
Hélas! en défaillance
Je suis prête à tomber!
Si ce fatal mystère
Venait à voir le jour,
Dans son cœur, la colère
Remplacerait l'amour!

LE PRINCE, regardant Nérilha.

A sa douce présence
Il faut me dérober!
Pour moi quelle souffrance!
Je crains d'y succomber!
Dans ma douleur amère,
Il faut fuir sans retour.
Adieu! toi qui m'est chère,
Adieu! mon seul amour!

NÉRILHA.

Sortons; à sa présence
Il faut me dérober!
Pour moi, quelle souffrance!
Je crains d'y succomber!
Le dépit, la colère
M'agitent tour à tour;
Rien ne peut plus me plaire
En ce triste séjour.

ATALMUC.

Je comprends sa souffrance,
Et, prête à succomber,
Bientôt en ma puissance
Elle va retomber!
Oui, je tremble et j'espère,
Et frémis tour à tour
De plaisir, de colère,
De fureur et d'amour!

FRONTIN.

La berline? Non je ne m'en servirai pas aujourd'hui. Je vais faire un tour à la fête de l'endroit : ainsi...

AIR du vaudeville de *l'Ecu de six francs.*

Allons vite, qu'on se dépêche...
Au fait... tout bien considéré,
Je préfère ici la calèche;
Pour aujourd'hui j'y monterai.

LABRANCHE.

Quoi, dedans?

FRONTIN.

Oui, monsieur Labranche...
Lorsque l'on est, contre son goût,
Toute la semaine debout,
On peut bien s'asseoir le dimanche.

TOUS.

Mais, monsieur Frontin...

FRONTIN.

Pas de réflexions! Le dîner dans deux heures; la calèche au bas du perron : ce sont les ordres de Monseigneur, et si l'on réplique je le lui dirai.

ÉDOUARD, en dehors.

C'est bon, attache mon cheval.

LABRANCHE.

Justement, je l'entends. A notre poste. (Ils sortent.)

FRONTIN, déconcerté et regardant à droite.

Eh bien! qu'est-ce que ça veut dire? Oui, ma foi; c'est bien lui! Il faut que je fasse donner contre-ordre à Denise. Qui diable peut le ramener sur ses pas? Allons, de l'aplomb, et faisons bonne contenance.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, FRONTIN.

FRONTIN.

Comment! Monsieur, déjà de retour?

ÉDOUARD, d'un air agité.

Oui, je l'avoue, jamais on ne piqua plus vivement ma curiosité; et tu ne te douterais pas...

FRONTIN.

Si fait, Monsieur; je connais déjà votre secret : quelque nouvelle passion qui vous met en campagne.

ÉDOUARD.

Une passion? non; mais, c'est très-singulier : un minois charmant, que j'ai entrevu il y a quelques jours, et que depuis je n'ai pu découvrir.

FRONTIN, à part.

Une intrigue à conduire, bonne affaire pour moi! (Haut.) Voyons, Monsieur, que voulez-vous?

ÉDOUARD.

Air : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Je veux m'informer, en bon maître,
Si tous ses vœux sont satisfaits;
Par moi-même je veux connaître
Si ses vertus méritent mes bienfaits;
Je veux savoir si son cœur est fidèle;
Je veux surtout... mais je saurai bien mieux,
Quand je me trouverai près d'elle,
Expliquer tout ce que je veux.

Mais, avant tout, il faudrait la joindre, et comment? Je viens d'entrer, je crois, dans toutes les maisons du village; je n'étais pas fâché de visiter mes vassaux, de connaître par moi-même leur situation : eh bien! mon cher, je n'ai trouvé personne! et j'avais presque envie d'envoyer Labranche dans tous les environs.

FRONTIN.

Comment! Monsieur, employer Labranche dans une affaire aussi délicate? Je n'ai rien fait, pourtant, pour démériter de Monsieur...

ÉDOUARD.

Sois tranquille : tu vois que j'ai recours à toi. Te doutes-tu de ce que ce peut être? Une brune, jolie taille, un air de candeur...

FRONTIN.

J'y suis. (A part.) C'est la femme du receveur : depuis trois jours elle est chez sa belle-sœur, et revient aujourd'hui même. (Haut.) Eh bien! Monsieur, je vous en réponds!

ÉDOUARD.

Comment! mon cher Frontin, tu pourrais...

FRONTIN.

Mon plan est là. (A part.) Ce brave receveur, je ne serais pas fâché... (Haut.) Vous me croirez si vous voulez, j'y avais déjà

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Ça commence mal et j'ignore
Comment ça finira pour moi...
Pour un époux le bel emploi!

DENISE, à part.

Hélas! j'en suis tremblante encore,
Je n' reviens pas de mon effroi;
Comme il me regarde... J'ignore
Comment ça finira pour moi...
Je n' reviens pas de mon effroi.

ÉDOUARD.

Comment vous appelle-t-on?

DENISE.

Denise, Monseigneur, nièce de ma tante, la veuve Gervais, qui demeure au bout du village, pour vous servir, en face du marchand de vin.

ÉDOUARD.

Ah! la veuve Gervais? je la connais beaucoup : une pauvre femme?

DENISE.

Non, Monseigneur : elle est riche.

ÉDOUARD.

C'est qu'il me semblait que dans le temps elle avait demandé une place au château.

DENISE.

C'est égal, Monseigneur : on est riche, et on demande.

ÉDOUARD.

C'est trop juste. Eh bien! mon enfant, cette place, il faut la lui donner. Je ne veux cependant pas la séparer de sa nièce, et nous vous garderons au château. Voyons, Frontin, où la placerons-nous? Ah! pour inspecter la lingerie : cette place vous conviendra parfaitement. (Frontin lui fait signe de dire non.)

DENISE, imitant le signe de Frontin.

Non, non, Monseigneur, j'y entends rien.

ÉDOUARD.

Ah! et l'office? (Même signe.)

DENISE, de même.

Ah! encore moins.

ÉDOUARD.

C'est malheureux. Et que savez-vous donc faire, charmante Denise?

FRONTIN, à part.

Ah ! le butor.

LABRANCHE.

Oui : un dîner que monsieur Frontin a commandé par ordre de Monseigneur; tout ce qu'il y a de plus délicat et deux couverts.

ÉDOUARD, à Frontin.

Deux couverts! Toi qui tout à l'heure blâmais... Par exemple, mon ami, voilà une surprise, une attention!.. (A part.) Il n'y a que ce coquin-là pour penser à tout. (Haut.) C'est bien, nous dînerons sous ce feuillage. Denise, vous ne me refuserez pas?

DENISE.

Mais, Monseigneur, et ma tante?

ÉDOUARD.

Je vous reconduirai chez elle. (A Labranche.) Que l'on tienne la calèche prête, aussitôt après le dîner.

LABRANCHE.

Elle l'est, Monseigneur.

ÉDOUARD.

Comment?

LABRANCHE.

Monsieur Frontin avait fait atteler par ordre de Monseigneur.

ÉDOUARD, stupéfait d'admiration.

Ah çà ! Frontin, c'est trop fort; je ne pourrai jamais payer un domestique comme celui-là. (Lui donnant une autre bourse.) Tiens, mon garçon.

FRONTIN, à part.

Dieu ! quelle situation! (Il met la bourse dans sa poche d'un air de désespoir.) Mais, Monsieur, que va penser la tante de cette petite fille? Elle la croira perdue, enlevée ou quelque chose comme cela. Moi, je me figure son inquiétude.

ÉDOUARD.

Tu as parbleu raison, mon ami; tu vas sur-le-champ aller la prévenir qu'elle peut être tranquille; que sa nièce...

FRONTIN, troublé.

Moi, Monsieur? pourquoi pas plutôt... (Regardant un autre domestique.)

ÉDOUARD.

Oh! tu t'expliqueras mieux; toi, tu sais donner une couleur, une tournure aux choses.

FRONTIN.

Comment! Monsieur...

ÉDOUARD.

AIR du vaudeville de *la Belle Fermière.*

Oui, pour sortir d'embarras,
Je sais que ton adresse est grande.
Eh bien! ne m'entends-tu pas?..
Obéis quand je le commande.

FRONTIN, à part.

Par quelque nouvel assaut,
Mettons notre maître en défaut...
Le péril presse... Allons, il faut
Détourner la tempête
Qui déjà gronde sur ma tête.

(Il sort en faisant des signes à Denise.)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, DENISE.

ÉDOUARD.

C'est un usage que je veux adopter : tous les ans je recevrai à ma table les jeunes villageoises de ce canton. (Lui prenant la main.) Je doute, par exemple, que j'en trouve jamais d'aussi aimables et d'aussi gentilles.

DENISE, à part.

Est-ce que par hasard Monseigneur voudrait m'en conter? ça s'rait bien fait : ça apprendrait à c' glorieux d' Frontin, qui ne veut pas m'avouer pour sa femme...

ÉDOUARD.

Dites-moi, Denise, est-ce que votre tante veut continuellement vous laisser dans ce village?

DENISE.

Dam ! faudra bien.

ÉDOUARD.

Je prétends, moi, qu'à la fin de la saison, ma femme vous emmène avec elle.

DENISE.

Comment ! Monseigneur, vous croyez que je pourrai aller à ris?

ÉDOUARD.

Une jolie femme ne peut vivre ailleurs.

AIR de *Saphira*.

Séjour
D'amour
Et de folie,
Ce charmant pays,
Aux yeux éblouis,
Offre un nouveau paradis.
Des jours
Trop courts
L'éclat varie;
Car pour embellir
Le temps qui va fuir,
Chaque instant est un plaisir.
Chez vous l'aurore
Qui vient d'éclore,
Déjà colore
Vos légers r'deaux;
Une soubrette,
Jeune et discrète,
Soudain apprête
Négligés nouveaux.
Il fait beau,
Et dans son landau,
Pour déjeuner on vole à Bagatelle.
Vos forêts
Ne sont rien auprès :
C'est à Paris que la campagne est belle.
Au retour,
Voyez tour à tour
Ce séjour
Où votre œil admire...
De Golconde ou de Cachemir
Les tributs
Ou les fins tissus.
Partout
Le goût
Vous accompagne...
Mais j'entends sonner

L'heure du dîner,
Que vos attraits vont orner.
Festin
Divin
Dont le champagne
Double les douceurs,
Quand l'amour, d'ailleurs,
Avec vous fait les honneurs.
Dans nos spectacles,
Que de miracles!
Là... sans obstacles,
Vous entrez!... déjà...
Chacun s'écrie :
Qu'elle est jolie!...
Et l'on oublie
Martin ou Talma.
Le jour fuit,
L'amour vous conduit,
C'est à minuit
Que le plaisir commence.
Oui, du bal
J'entends le signal,
Le galoubet nous invite à la danse.
Dans ces lieux,
De ce couple heureux,
Que vos yeux
Admirent la grâce...
En valsant,
Il passe et repasse,
Oubliant
Le jour renaissant.
A ces
Portraits
Rendez les armes...
Déjà vous verriez
Chacun à vos pieds;
Et si vous y paraissiez...
Paris,
Surpris,
Malgré les charmes
Qui s'y trouvent tous,
N'aurait, entre nous,
Rien d'aussi joli que vous.

DENISE.

Ah! Monseigneur, je ne croirai jamais à tant de belles choses.

ÉDOUARD.

Si je mens, je veux que ce baiser soit le dernier que je prenne de ma vie. (Il lui baise la main.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; FRONTIN, entrant, le voit et laisse tomber une pile d'assiettes qu'il tenait.

FRONTIN, une serviette sous le bras, aux domestiques.

Aïe! prenez donc garde. Les maladroits! (On place la table sous le berceau.)

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est?

FRONTIN, tout troublé.

Le... le dîner que je vous annonce.

ÉDOUARD.

Comment! te voilà déjà de retour?

FRONTIN.

J'ai réfléchi que vous auriez besoin de moi pour servir à table : dans ce cas-là, il faut un homme de confiance.

ÉDOUARD.

Oui, il vaut mieux que tu sois là qu'un autre.

FRONTIN.

C'est ce que je me suis dit, et j'ai envoyé quelqu'un avec des instructions détaillées. (A part.) Le cheval de Monseigneur était encore sellé, et fouette postillon; mon messager doit être déjà arrivé. (Pendant cet aparté, Denise et le comte se sont mis à table, Frontin s'approche la serviette sous le bras.)

DENISE.

Ah! mon Dieu! à table avec Monseigneur! Si ça se savait dans le village, ça ferait de fières jalousies!

ÉDOUARD, découpant et servant Denise.

Eh bien! Denise, vous ne mangez pas?

DENISE.

Oh! Monseigneur! j'ose pas : la joie me coupe l'appétit.

FRONTIN, à part.

Quelle humiliation! Me voir là, la serviette sous le bras, quand je devrais l'avoir à la boutonnière.

ÉDOUARD.

Frontin, à boire.

FRONTIN.

Voilà, Monsieur. (A part.) O soif insatiable des richesses! (Il verse.)

DENISE.

A votre santé, monsieur Frontin, sans vous oublier, Monseigneur.

ÉDOUARD, à Frontin.

Eh bien! Frontin, comment la trouves-tu?

FRONTIN, à demi voix.

Hum! au premier coup d'œil, elle a assez d'éclat, mais après...

ÉDOUARD, bas.

Qu'est-ce que tu dis donc? Le minois le plus piquant, un sourire...

FRONTIN.

Un peu niais.

ÉDOUARD.

Des yeux...

FRONTIN.

Qui ne disent rien.

ÉDOUARD.

Pour toi, c'est possible, mais pour nous autres...

LABRANCHE, à Frontin.

Monseigneur a raison, elle est charmante!

FRONTIN, à part.

Détestable flatteur! (Haut.) Monsieur Labranche, ce n'est pas ici votre place; sortez, et songez au service. (Labranche sort.)

ÉDOUARD.

Belle Denise, je bois à votre fortune future.

DENISE.

Monseigneur veut se gausser de moi; mais, tout d' même, j'ons des bouffées d'ambition. On sait ce qu'on vaut, et quelquefois... (Regardant Frontin en dessous.) je pense que je mériterais peut-être mieux que ce que j'ai.

FRONTIN, à part.

Merci.

ÉDOUARD.

Voyons, parlez franchement : combien avez-vous d'amoureux?

DENISE.

Vous me croirez si vous le voulez : je n'en ai qu'un.

ÉDOUARD.

Aimable?

DENISE, imitant le ton de Frontin.

Au premier coup d'œil, mais après...

ÉDOUARD.

Allons, c'est quelque sot...

FRONTIN, à part.

J'en ai peur.

ÉDOUARD.

Jaloux peut-être?

DENISE.

Comme un Turc! Je suis sûre qu'il m'espionne, et je n'ai qu'à bien me tenir. Quand nous serons seuls, il me fera une scène...

FRONTIN, à part.

Ah! sans les douze cents livres de rentes, morbleu! (Frappant du pied.)

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est?

FRONTIN.

Une crampe... qui m'a pris.

DENISE.

Monsieur Frontin, je vous demanderai une assiette.

ÉDOUARD.

AIR de *Marianne*.

Vraiment on n'est pas plus jolie,
J'en perdrai la tête...

FRONTIN, à part.

Grand Dieu!

ÉDOUARD, à Frontin.

Mon cher, je l'aime à la folie...

FRONTIN, à part.

Pour un pauvre époux, quel aveu!
Ah! je me meurs...
(Au comte.)
Songez, d'ailleurs
Au décorum ainsi qu'aux bonnes mœurs,
A la vertu...

ÉDOUARD.

Hein... que dis-tu?

FRONTIN.

Oui, la vertu,
Car j'en ai toujours eu...
A cette innocence première,
Qui d'un rien se ternit souvent,
Vous n'y songez pas...

ÉDOUARD.

Si vraiment,
Nous la ferons rosière.

FRONTIN, à part.

Rosière! je suis perdu! (Hors de lui.) Eh bien! Monseigneur, puisqu'il faut tout vous dire...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LABRANCHE, DEUX VALETS.

LABRANCHE.

Monseigneur, la voiture de Madame vient d'entrer dans la cour.

ÉDOUARD, troublé.

Comment! ma femme? qui peut la ramener?

FRONTIN, s'essuyant le front.

Je suis sauvé! il était temps.

LABRANCHE.

Madame la comtesse monte l'escalier de la terrasse.

ÉDOUARD.

Il serait vrai! Déjà de retour! j'en suis enchanté! Eh bien! Labranche, vous restez là? Allez donc au-devant de votre maîtresse. (Aux deux valets.) Vous, cachez vite cette table. (Labranche sort; les deux valets cachent la table dans le bosquet et sortent. — A Denise.) Quant à vous, ma belle enfant, je ne pourrai pas vous reconduire chez votre tante; mais l'on va vous accompagner. (S'approchant de la petite porte, à Frontin.) Eh bien! comment s'ouvre cette porte?

DENISE.

Ah! mon Dieu! la clé sera restée en dehors.

ÉDOUARD, à Frontin.

Et la tienne, bourreau?

FRONTIN, troublé.

Moi, la mienne? je ne l'ai pas.

ÉDOUARD, vivement.

Et comment veux-tu que je fasse? Quoique certainement je n'aie que les intentions les plus innocentes, comment justifier aux yeux de la comtesse la présence de cette petite fille? On vient de ce côté. Il n'y a pas d'autre moyen : entrez dans cet appartement. (Denise entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, avec empressement.

Ah! mon ami, que je suis contente de vous voir! J'avais beau presser les postillons, je craignais toujours d'arriver trop tard. (Avec intérêt.) Eh bien! comment vous trouvez-vous?

ÉDOUARD, étonné.

Comment je me trouve?

LA COMTESSE.

Oui. Il paraît que cela va mieux, et que c'est passé.

ÉDOUARD.

En vérité, je ne vous comprends pas!

LA COMTESSE.

Pourquoi me regardez-vous d'un air étonné? Vous voyez bien que je suis instruite; on m'a tout dit : on a eu la bonté de me prévenir.

ÉDOUARD.

Par exemple!

LA COMTESSE.

Voyez plutôt ce billet, écrit à la hâte et au crayon. Vous m'avez fait une peur...

ÉDOUARD, lisant.

« Ne perdez pas de temps, Madame : votre mari est en ce « moment dans le plus grand danger. » (Pendant ce temps Frontin donne des signes d'intelligence ou étouffent des éclats de rire.) Qui diable s'intéresse donc si vivement à ma santé? et d'où vous vient cet avis charitable?

LA COMTESSE.

Il a été apporté par un jeune villageois, monté sur un cheval de votre écurie; et il est reparti au galop, sans qu'on ait pu lui demander aucun détail.

ÉDOUARD, déconcerté.

Frontin, y comprends-tu quelque chose?

FRONTIN, bas.

Moi, Monsieur? je m'y perds.

LA COMTESSE, avec intérêt.

J'en étais sûre.

AIR *de Caroline.*

Lorsque je vous quitte un seul jour,
Pour vous, hélas! je crains sans cesse
Quelque malheur que votre amour
Voudrait cacher à ma tendresse.
A mon repos daignez songer,
Car vous seul pourriez le détruire...
Si vous étiez dans le même danger,
Promettez-moi de me le dire.

FRONTIN.

Ah! pour cela, madame la comtesse, je m'en charge.

LA COMTESSE.

Heureusement ce n'était qu'un léger accès.

ÉDOUARD.

De migraine, ah! mon Dieu! pas autre chose; et cela ne valait pas la peine qu'on vous avertît.

FRONTIN.

Si fait, si fait : ça serait devenu peut-être plus sérieux que vous ne croyez. Vous rappelez-vous, Monsieur, il y a eu un moment où vous n'étiez pas à votre aise, ni moi non plus. J'ai eu peur.

ÉDOUARD, impatienté.

Allons, brisons là. (A la comtesse.) Voulez-vous faire un tour de promenade?

LA COMTESSE.

Non; je ne suis pas encore remise de l'émotion que j'ai éprouvée, et j'aime mieux rentrer dans mon appartement.

ÉDOUARD, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Ma bonne amie, je voudrais vous dire...

LA COMTESSE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

ÉDOUARD, bas à Frontin.

Frontin, tire-toi de là.

FRONTIN, se mettant devant la porte.

Je suis sûre que madame la comtesse ne s'attend pas à ce

qu'elle va trouver dans son appartement? La plus jolie petite femme...

LA COMTESSE, à Édouard.

Une femme chez moi, en mon absence!

FRONTIN.

C'est moi qui ai pris la liberté de l'amener au château.

ÉDOUARD, bas, à Frontin.

C'est bien. (Haut.) Comment! vous vous êtes permis... Qu'est-ce que cela signifie? Quelle est cette femme?

FRONTIN.

La mienne, Monsieur.

ÉDOUARD, à part.

Que veut-il dire?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, ma propre femme, que j'ai épousée, il est vrai, sans vous en prévenir. Je savais que, quoique payé pour aimer le mariage, monsieur le comte ne voulait à son service que des célibataires.

ÉDOUARD.

Eh bien?

FRONTIN.

J'avais rencontré une petite fille charmante, aimable, ingénue et fort riche; un bon parti : la nièce de madame Gervais, une fermière de ce village. Je l'avais amenée ici en l'absence de Madame; je comptais la lui présenter à son retour, en qualité de femme de chambre, puisque Madame en a besoin d'une, et que Monsieur, qui prévient tous les désirs de Madame, m'avait chargé d'y pourvoir. Voilà l'exacte vérité, et j'ose espérer que ce que je viens de faire m'obtiendra l'agrément de Madame, et surtout l'approbation de Monsieur.

ÉDOUARD, à part.

Ce drôle-là ment avec une facilité vraiment effrayante.

LA COMTESSE.

Quoi! mon ami, vous vous étiez occupé de me procurer une femme de chambre? Vous pensez à tout.

AIR du vaudeville d'*une Visite à Bedlam.*

Mon ami... quel soin touchant;
Quelle tendresse constante;
Que Frontin me la présente,
Je veux la voir à l'instant.

FRONTIN, à part.

Malgré tous mes droits acquis,
Et ma légitime flamme,
C'est en fraude que je puis
Être l'époux de ma femme.

LA COMTESSE.

Mon ami, quel soin, etc.

(La comtesse entre dans son appartement; Frontin la suit en faisant des signes d'intelligence à son maître.)

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, seul.

En vérité, je ne reviens pas de l'audace de ce maraud-là! on est heureux d'avoir à son service des coquins aussi intrépides. Il nous a improvisé là une histoire fort à propos; car je ne sais pas sans elle comment je m'en serais tiré. Voyez cependant à quoi tient une réputation de bon mari! Il y a comme cela une foule d'occasions dans la vie, où, sans avoir rien à se reprocher, on se trouverait compromis par la maladresse des circonstances. Réellement, nous en sommes toujours les victimes.

AIR du vaudeville des *Maris ont tort*.

Par des serments que l'on s'engage,
La circonstance les rompra;
On veut rester fidèle et sage,
La circonstance est encore là...
Pauvres époux, combien de chances
Contre nous conspirent, hélas!
Sans compter d'autres circonstances
Dont nos femmes ne parlent pas.

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! mon ami, je suis enchantée! vous m'avez fait là un véritable cadeau.

ÉDOUARD.

Vraiment? vous croyez qu'elle pourra vous convenir?

LA COMTESSE.

Sans doute. Un air de douceur, de naïveté...

ÉDOUARD.

Oui, je crois l'avoir vue, il n'y a pas longtemps : elle m'a paru fort bien.

LA COMTESSE.

Charmante! Et puis ce ménage a l'air si uni...

ÉDOUARD.

Hein?

LA COMTESSE.

J'aime à voir des ménages heureux, cela me rappelle le nôtre.

ÉDOUARD.

Comment! Madame?

LA COMTESSE.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Oh! Frontin est vraiment galant,
Il vous charmerait, sur mon âme;
Comme il a l'air d'aimer sa femme!
Comme il est tendre et complaisant!
A ses regards pour mieux paraître,
Il veut vous imiter en tout...
Mon ami, tel valet, tel maître,
Le bon exemple fait beaucoup.

ÉDOUARD, à part.

Le compliment vient à propos.

LA COMTESSE, mystérieusement.

Enfin, dans un moment où ils étaient derrière moi, j'ai vu très-distinctement dans la glace...

ÉDOUARD, surpris.

Quoi! Madame, vous avez vu...

LA COMTESSE.

Qu'il l'embrassait. Où est le mal?

ÉDOUARD.

Et vous avez souffert...

LA COMTESSE.

Vouliez-vous que j'interposasse mon autorité? J'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir.

ÉDOUARD.

Voilà ce que je ne permettrai pas.

LA COMTESSE.

Comment, à son mari!

ÉDOUARD.

Son mari, son mari... tant que vous voudrez; ce n'est pas une raison. Je trouve bien extraordinaire... (Il appelle.) Frontin!

LA COMTESSE.

Je ne vous ai jamais vu si scrupuleux.

ÉDOUARD.

Mais c'est que vous ne savez pas que ce maraud serait capable de profiter... et avec moi d'abord, les mœurs avant tout. Frontin!... Laissez-moi, ma chère amie: j'ai à le gronder.

LA COMTESSE.

Pour cela?

ÉDOUARD.

Non : pour des occasions où il s'est oublié d'une manière...

LA COMTESSE.

Eh bien! à la bonne heure! mais de l'indulgence. Je vais donner des ordres pour qu'on place Denise à côté de mon appartement.

ÉDOUARD.

A côté de votre appartement, vous avez raison. (La comtesse sort.)

SCÈNE XV.

FRONTIN, EDOUARD, se retournant et apercevant Frontin.

ÉDOUARD.

Ah! vous voilà, Monsieur. Y a-t-il assez longtemps que je vous appelle?

FRONTIN, à haute voix.

Pardon, Monsieur, j'étais avec ma femme; (Avec sa voix ordinaire.) avec Denise.

ÉDOUARD, se contenant.

Ah! vous étiez avec Denise? et vous lui disiez...

FRONTIN.

Je lui disais ce qu'elle avait à faire auprès de Madame. Il fallait bien que quelqu'un l'instruisît de ses devoirs, et certainement ce n'aurait pas été Monsieur qui aurait pu...

ÉDOUARD, avec une colère concentrée.

Frontin, j'ai idée que je te ferai mourir sous le bâton.

FRONTIN.

Comment, Monsieur! Qu'est-ce que c'est que ces idées-là?

ÉDOUARD.

J'ai deviné vos desseins. Vous voulez séduire cette petite fille, abuser de son inexpérience, de sa timidité. Moi, dont les intentions sont pures et désintéressées, je ne permettrai pas que chez moi...

FRONTIN.

Monseigneur, je peux vous jurer.

ÉDOUARD.

Et ce baiser de tout à l'heure?

FRONTIN.

Comment? ce baiser! (A part.) Qui diable a pu lui dire?

ÉDOUARD.

Oh! tu vas encore mentir : j'ai déjà vu que ça ne te coûtait rien, mais je sais que dans l'instant même...

FRONTIN.

Eh bien! oui, Monsieur, c'est la vérité; je l'ai embrassée, mais dans votre intérêt : j'ai vu que madame la comtesse avait des doutes sur la réalité de l'histoire que j'ai été obligé de composer pour vous rendre service. Il fallait confirmer son erreur, dissiper tous les soupçons; j'ai pris alors un parti désespéré : je l'ai embrassée en dissimulant; c'était la meilleure manière de cacher notre jeu; et ce baiser que j'ai donné à Denise est peut-être ce que j'ai fait aujourd'hui de plus utile pour vous. Mais on aurait beau s'exposer, se dévouer pour les maîtres, ils trouveraient encore qu'on n'a pas assez fait pour eux.

ÉDOUARD.

Si fait, si fait; je trouve au contraire que ton zèle t'emporte trop loin, et j'ai quelque arrière-pensée que tu dissimulais pour ton compte.

FRONTIN.

Moi, Monsieur?

ÉDOUARD.

Je vais, du reste, m'en assurer. Denise vient de ce côté; je serai là (Montrant le bosquet.) à portée de te voir et de t'entendre, et je saurai au juste, fidèle serviteur, où vous en êtes avec elle.

FRONTIN.

Quoi, Monsieur, vous vous défiez... Je suis bien sûr de mon

innocence; mais enfin, si le hasard voulait qu'elle me fît des avances... Moi, je ne suis pas responsable...

ÉDOUARD.

Sois tranquille; ce n'est pas cela que je redoute. Mais prends garde à toi, s'il t'arrive encore de dissimuler avec elle, je t'assomme et je te chasse. (Il entre dans le bosquet et paraît de temps en temps.)

SCÈNE XVI.

FRONTIN, DENISE.

FRONTIN.

Dieux! quelle pénible alternative : d'un côté, ma place; de l'autre, ma femme! ma femme et ma place!

DENISE.

Ah! vous voilà. Que madame la comtesse est donc bonne et avenante, et que je suis contente d'être à son service! Et puis, ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est que v'là tout qui est déclaré, et que par ainsi il n'y a plus besoin de frime.

ÉDOUARD, à part.

Hein! qu'est-ce qu'elle dit donc là? (Pendant tout ce temps, Frontin cherche à lui faire des signes.)

DENISE.

Hé bien! monsieur Frontin, qu'est-ce que vous avez donc? vous ne répondez pas? Vous êtes fâché de ce qu'on vous a forcé d'être mon mari?

FRONTIN.

Votre mari, votre mari... Vous savez bien, mademoiselle Denise, que ce n'est que jusqu'à un certain point.

DENISE.

Comment! jusqu'à un certain point? Puisque c'est devant monsieur le comte et madame la comtesse, et qu'ils y consentent tous deux.

FRONTIN.

C'est égal, Denise, si l'on vous entendait, on s'étonnerait de votre naïveté. Ce n'est là qu'un hymen provisoire, enfin, ce qu'on appelle un mariage pour rire.

DENISE.

Eh bien! par exemple, qu'est-ce qui y manque donc?

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

De nous qu' dira-t-on à la ronde ?
V'là c' que c'est que de se cacher ;
Quand on n' fait pas comme tout l' monde,
Ça finit toujours par clocher !
Ce que j' croyais avoir m'échappe...
J' m'embrouille avec tout's ces frim's-là...
Et j' veux mourir si l'on m' rattrape,
A me marier encore comm' ça.

FRONTIN.

Mais, Denise...

DENISE, pleurant.

Qu'est-ce que va dire ma tante ? C'est pour elle, car pour moi ne croyez pas que je vous regrette. Ah bien ! oui, un mari pour rire, on n'est pas en peine d'en trouver. (Elle fait un pas pour sortir.)

FRONTIN.

Eh bien ! il ne manquait plus que cela. Denise, écoutez-moi ! (Haut, de façon que son maître l'entende.) Il faut dire comme elle, car elle serait capable de tout découvrir. (Haut, à Denise.) Certainement, Denise, je ne refuse pas d'être votre mari, et l'honneur que vous me faites, d'autant plus que Monseigneur, qui doit me connaître... et s'il ne tenait qu'à moi... Mais mon devoir, la probité, qui fait que... Enfin, vous devez me comprendre.

DENISE.

Pas tout à fait, mais je crois que ça veut dire que vous êtes fâché de m'avoir fait du chagrin, aussi j'oublie tout, car je suis trop bonne. Allons, Monsieur, embrassez-moi, et que ça finisse.

FRONTIN, à part.

Dieu ! Dieu ! quel parti prendre ?

ÉDOUARD, à part.

Ah çà ! je ne la reconnais plus.

DENISE.

Comment ! Monsieur, vous refusez de vous raccommoder, quand c'est moi qui ai fait les premiers pas ! (Pleurant.) Allez, c'est affreux, et je vais aller me plaindre à Monseigneur.

ÉDOUARD.

Par exemple, c'est trop fort !

DENISE.

Et il me fera rendre justice, car il me le disait encore tout à l'heure, en me baisant la main.

FRONTIN, à part.

Hein? comment?

DENISE.

Mais c'est que lui, il est galant, il est aimable.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien! mes enfants, qu'est-ce que c'est donc? on se querelle ici?

DENISE.

Oui, Madame, c'est lui qui a tort.

FRONTIN.

Mais non, Madame, c'est que je veux...

DENISE.

Au contraire, c'est qu'il ne veut pas.

LA COMTESSE.

Comment?

DENISE.

Oui, Madame, il ne veut pas m'embrasser. Je vous demande si ce n'est pas une abomination?

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela, Frontin, faire pleurer votre femme? c'est très-mal. Je ne veux pas qu'on se querelle, et j'entends qu'on fasse toujours bon ménage, ou sinon... Allons, embrassez-la.

FRONTIN.

Certainement, vous voyez... (Du côté du bosquet.) Eh bien! Denise, je te demande pardon. (Il l'embrasse.) et je te prie à deux genoux de tout oublier.

DENISE, sautant de joie.

Ah! Madame, que je suis contente!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, sévèrement.

Vous voilà encore ici, monsieur Frontin! vous savez cepen-

dant ce que je vous ai dit tout à l'heure. Vous n'êtes plus à mon service.

FRONTIN, à part.

C'est fait de moi!

DENISE.

Comment! Monseigneur, vous renvoyez mon mari?

ÉDOUARD, à part.

Son mari... elle y tient.

LA COMTESSE.

Et pour quelle raison, mon ami, renvoyez-vous ce pauvre garçon?

ÉDOUARD.

Pour des raisons... des raisons très-graves, que je ne puis pas vous dire; mais Frontin me comprend très-bien.

FRONTIN.

Moi, Monsieur, je puis vous assurer que j'ignore... Et je vous atteste, madame la comtesse...

LA COMTESSE, bas, à Frontin et à Denise.

C'est bon. Vous savez que jamais il ne se met en colère, et demain sans doute il sera calmé. Retirez-vous tous deux. (Au comte.) Vous leur permettrez bien au moins de passer cette nuit au château?

ÉDOUARD.

Quoi! vous voulez...

LA COMTESSE.

Vous ne me refuserez pas cela. Allons, mes enfants, à demain. Vous savez quelle est la chambre qu'on vous destine?

DENISE, pleurant.

Oui, Madame, nous y allons. Viens, Frontin.

ÉDOUARD.

Comment, Madame, vous souffrirez... Vous les laissez partir?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui en êtes cause.

DENISE.

Oui, c'est vous qui serez la cause de tout ce qui va arriver.

ÉDOUARD.

Ah! c'en est trop. Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, apprenez donc qu'ils ne sont pas mariés.

LA COMTESSE.

Ils ne sont pas mariés?

ÉDOUARD.

Non, Madame. Laissez-les s'en aller maintenant.

DENISE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il dit donc? il ne sait donc pas... (Frontin lui fait signe de se taire.)

LA COMTESSE.

Comment! cette petite fille qui avait un air si doux, si ingénu... Que m'apprenez-vous là?

ÉDOUARD.

L'exacte vérité. Je venais de découvrir que ce maraud-là nous avait trompés; voilà les griefs que j'avais contre lui, et dont je ne voulais pas vous parler; sans cela, vous sentez bien que je ne l'aurais jamais renvoyé. Cette petite fille était charmante et vous convenait beaucoup; moi je tenais à Frontin; mais d'après ce qui s'est passé, nous ne pouvons tolérer...

FRONTIN.

Comment, Monsieur, il n'y a pas d'autres raisons? Eh bien! rassurez-vous, la morale est satisfaite, car je puis heureusement vous prouver que Denise est ma femme.

ÉDOUARD.

Oui, encore une histoire.

FRONTIN.

Oh! Monsieur, celle-là est authentique, (Tirant le contrat de sa poche.) car elle est par-devant notaires; (Le lui donnant.) lisez plutôt.

ÉDOUARD.

Que vois-je? « Par-devant Martin et son confrère, sont com-« parus Marie-Fidèle-Amand-Constant Frontin. »

FRONTIN.

Mes noms et qualités!

ÉDOUARD, lisant toujours.

« Intendant de M. le comte de Granville. » (Le regardant.) Intendant! « Et Angélique-Denise Gervais. » (Regardant à la fin de l'acte.) Suivent les signatures et celles des témoins. Ah çà! est-ce que par hasard tu aurais dit une fois la vérité?

FRONTIN.

Il y a commencement à tout, Monseigneur. (Bas.) Vous voyez donc bien que je n'allais pas sur vos brisées, et que c'est vous au contraire qui alliez sur les miennes.

ÉDOUARD, bas.

Au fait, ce pauvre Frontin devait faire une triste figure tantôt, la serviette sous le bras. Ah ! ah !

FRONTIN, haut.

Oui, Monseigneur, je n'attendais qu'un moment favorable, je n'avais pris sur moi cet acte que pour prier monsieur le comte et madame la comtesse de me faire l'honneur de signer au contrat.

ÉDOUARD.

J'entends, afin de ratifier ta nomination à la place d'intendant que tu t'es donnée.

LA COMTESSE.

Vous la lui aviez promise.

ÉDOUARD.

En effet, c'est une place qui convient à un homme marié. (Regardant Denise.) Et puisque sa femme et lui vont habiter le château... Qu'est-ce que je demandais, moi? que les convenances fussent respectées. Allons, que Frontin reste près de moi, Denise auprès de... vous, et qu'il y ait dans le monde un bon ménage de plus.

DENISE.

Ah çà! cette fois-ci, est-ce pour tout de bon?

FRONTIN.

Oui, madame Frontin.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de *Turenne*.

De père en fils tous mes ancêtres
Furent heureux, quoique laquais :
Quelquefois le destin des maîtres
Ne vaut pas celui des valets.
Oui, de ce corps j'ai l'honneur d'être membre,
Et bien souvent, n'en déplaise au bon ton,
J'ai vu l'ennui qui siégeait au salon,
Et le plaisir à l'antichambre.

DENISE.

Plus d'un Frontin, à sa femme fidèle,
Dans son ménag' vivrait en bon accord,
S'il n'avait pris son maître pour modèle...
Car v'là toujours ce qui nous fait du tort.
Sans y penser, si le valet de chambre
En conte à maint et main tendron...

C' n'est pas sa faut';
(Regardant Édouard.)
Mais celle du salon,
Qui s' trouv' trop près de l'antichambre.

ÉDOUARD.

De l'Amour redoutons les armes,
Au hasard il lance ses traits...
Telle duchesse est brillante de charmes,
Mais sa soubrette a bien quelques attraits ;
Maint grand seigneur parfumé d'ambre,
En conte souvent à Marton...
Avant d'arriver au salon,
Il faut passer par l'antichambre.

LA COMTESSE, au public.

Des grands tableaux esquissant la copie,
Le vaudeville, en ses légers essais,
Est l'antichambre de Thalie,
Dont le salon est aux Français :
Depuis janvier jusqu'en décembre,
Vous, Messieurs, qui donnez le ton,
Daignez parfois, en allant au salon,
Vous arrêter dans l'antichambre.

FIN DE FRONTIN MARI-GARÇON.

NÉRILHA.

Comme vous voudrez... je vous en aimerai un peu moins, voilà tout!

ATALMUC.

Est-il possible!

NÉRILHA.

Ah! cela commence déjà! Et puisque votre art (vous me le disiez ce matin) ne peut pas commander à l'amour... si j'étais de vous, j'en demanderais le moyen à d'autres...

ATALMUC.

Et quel est ce moyen... quel est-il?

NÉRILHA.

Dam! s'il faut que ce soit moi qui vous l'apprenne...

ATALMUC.

Achève!...

NÉRILHA.

Je ne sais pas au juste!... mais si j'avais un amoureux qui fût riche ou pauvre, je voudrais partager sa fortune ou sa misère... par ainsi...

ATALMUC.

Eh bien?...

NÉRILHA.

Si un magicien voulait être aimé de moi, il faudrait qu'il me donnât la moitié de sa magie...

ATALMUC.

En vérité!

NÉRILHA.

Qu'il m'expliquât les secrets de son grimoire ou de sa baguette... voilà!...

ATALMUC.

Et tu l'aimerais?

NÉRILHA.

Je ne dis pas cela!... mais ce serait peut-être un moyen de me gagner le cœur!... Qui sait?... Essayez!

ATALMUC, *avec amour.*

Ah! perfide!... Tout me dit que tu veux me tromper... et cependant je ne puis m'empêcher de saisir cette lueur d'espoir...

NÉRILHA.

Voilà déjà un bon sentiment dont je vous sais gré!

ROBERT, tenant un lapereau.

On ne dira pas, j' m'en vante,
Que c'lui-là n'est pas piqué.
Que ce jour, etc.

BONNEAU, à Robert.

Mon voisin, avez-vous eu la bonté de préparer ces quarante bouteilles?

ROBERT.

Oui, monsieur Bonneau; bien d'autres, à ma place, se seraient formalisés de ce que la noce ne se fait pas dans mes salons; mais quand on a, comme vous, une maison toute neuve, la plus jolie maison de Bercy, on n'est pas fâché de la faire voir à ses amis. D'ailleurs vous avez pris chez moi tout ce qui vous manquait. (A un garçon qui porte un panier de bouteilles.) C'est bon. (A M. Bonneau.) C'est ce qui m'a désarmé et m'a fait mettre de l'eau dans mon vin.

BONNEAU, examinant le panier.

Vous me répondez que c'est de première qualité.

ROBERT.

C'est ce que nous avons de mieux; j'y ai mis la main.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Ne craignez rien, ma cave est sûre;
Mon bourgogne est un vin fini,
Et mon bordeaux a, je vous jure,
Des bouchons de cinq pouces et d'mi.
Quoique j' soyons hors la barrière,
On trouv' chez moi des vins de prix;
Vous verrez surtout mon madère,
On n' ferait pas mieux à Paris.

CHEVRON, voulant emmener Bonneau dans la maison.

Allons donc, beau-père, allons donc!

BONNEAU.

Tout à l'heure. C'est que mon gendre est d'une impatience... un joli garçon, et bon architecte, n'est-ce pas? et de la conduite, du talent... Ce pauvre Chevron! c'est lui qui m'a bâti ma maison; par exemple, j'ai cru qu'il n'achèverait jamais; mais il prétend qu'avec ses confrères c'est toujours comme cela.

Air du *Ménage de garçon.*

Ils demandent pour l'ordinaire,
Force délais, force ducats;
Leurs travaux ne finissent guère,
Leurs devis ne finissent pas.
Tel est sur ce point leur usage,
Qu'on est souvent forcé, dit-on,
De vendre le premier étage
Pour faire bâtir le second. (*bis.*)

CHEVRON.

Mais beau-père, on nous attend dans le salon.

BONNEAU.

Ah! oui, le salon; j'oubliais de vous en parler; vous le verrez; quatre croisées de face, et une cheminée avec des colonnes de marbre de Ca... de marbre de... (A Chevron.) Comment appelles-tu cela?

CHEVRON.

De Carrare. Mais venez donc; le reste de la noce arrivera, et rien ne sera prêt.

BONNEAU.

Eh! mon Dieu! j'y vais. A propos, savez-vous la grande nouvelle? on assure que M. Dorval vient d'acheter le château du Petit-Bercy.

ROBERT.

Comment! M. Dorval? ce riche manufacturier qui entretient toujours douze ou quinze cents ouvriers?

CHEVRON.

Ce millionnaire qui fait toujours bâtir... Si je pouvais avoir sa clientèle...

ROBERT.

Et moi sa pratique.

BONNEAU.

On dit que c'est un brave et digne homme.

CHEVRON.

Un peu bizarre, un peu original.

ROBERT.

Ne l'est pas qui veut, et surtout à sa manière.

Air de *Préville et Taconnet.*

Par ses travaux, honneur de la patrie,
Et protecteur des arts et du talent,

Sur les trésors, prix de notre industrie,
Il fit d'abord la part de l'indigent.
Oui, s'écartant de la route commune,
Il employa, dans ses soins généreux,
Et pour autrui, toujours laborieux,
Sa vie entière à faire sa fortune,
Et sa fortune à faire des heureux.

CHEVRON.

Il est sûr que sa présence fera beaucoup de bien au village.

BONNEAU, regardant sa maison.

Sans doute ça peut faire augmenter les loyers. Dès qu'il arrivera, j'irai lui faire ma visite, parce qu'entre propriétaires on se doit des égards; et certainement...

CHEVRON.

Quand je vous avais dit, beau-père, qu'ils arriveraient et que rien ne serait prêt.

BONNEAU.

Hé bien! hé bien! le grand mal, quand ils attendraient un demi-quart d'heure! Fais les honneurs, fais-leur voir ma maison. (A Robert.) Voisin, entrons chez vous, je vais donner un coup d'œil au repas.

ROBERT.

A vos ordres, monsieur Bonneau. (Ils entrent chez Robert.)

SCÈNE II.

CHEVRON, LA NOCE.

CHŒUR.

AIR : *Lorsque le champagne.*

Le plaisir assemble
En ce gai séjour
Sa cour;
Chantons tous ensemble
L'hymen et l'amour.

CHEVRON.

O scène touchante !
Ma chère parente!
Ma chère grand'tante!
(A part.)
Grand Dieu! quel embarras,

(Haut.)
Quelle joie extrême
De fêter soi-même
Des parents qu'on aime
(A part.)
Et qu'on ne connaît pas!

CHŒUR.

Le plaisir assemble
En ce gai séjour, etc.
(Ils entrent chez M. Bonneau.)

SCÈNE III.

FRINGALE, seul, arrivant par le fond.

Des flons flons, des violons, des chansons... Les ouvriers qui travaillent à la grande route ne m'avaient pas trompé; c'est une noce, et je n'en suis pas! Si j'en crois un certain tact (Flairant.) que m'a donné la grande habitude, c'est là que s'allument les flambeaux de l'hymen; et là... (Apercevant la broche.) Ah diable! je suis entre deux feux. Raisonnons un peu, mon cher Fringale. (Tâtant son gousset.) Rien là. (Son estomac.) Rien là. A Paris, on trouve de tout, excepté un bon dîner sans argent.

AIR du *Major Palmer*.

Dans ce siècle économique,
Comment engraisser, hélas!
On y vit de politique,
Et moi je n'en use pas.
Dîner, voilà mon histoire,
La table est mon seul amour.
Manger, chanter, rire et boire
Voilà mon ordre du jour.
J'ai, dans mainte circonstance,
Toujours ennemi de l'eau,
Voté contre l'abstinence,
Et contre le vin nouveau;
Mais, lorsque dans mes finances,
L'ordre est un peu rétabli,
Je vais tenir mes séances
Chez Baleine ou chez Véry;
Je me place, dès que j'entre,
N'importe dans quel endroit,

A la gauche comme au centre,
Aussi bien qu'au côté droit;
C'est sur le prix de la carte,
Que je règle mes budgets,
Et je n'ai point d'autre charte
Que le Cuisinier français.

Jusqu'à présent la journée s'annonce mal! c'est ma faute, j'avais chez moi un joli petit ordinaire, la soupe et le bouilli qui m'attendent encore, ainsi que Catherine, ma gouvernante... Mais moi je suis gastronome, j'aime les bons morceaux, et comme je ne les trouve pas chez moi, je tâche, autant que possible, de dîner tous les jours en ville, c'est mon état, état honorable qui fait vivre bien du monde! Mais aujourd'hui à Paris, je n'ai pas rencontré une seule invitation, et las d'admirer le muséum des rues ou de contempler à jeun les boutiques des restaurateurs, j'ai passé les barrières, et je viens chercher fortune *extrà muros*... Impossible que je ne trouve pas quelque bonne occasion, dans le moment surtout des colléges électoraux... Je sais bien qu'au physique il me serait difficile de passer pour un ventru; mais si on pouvait seulement me prendre pour un électeur de la banlieue... huitième arrondissement... Qu'est-ce qui vient là? un bouquet!.. quelqu'un de la noce. La bonne figure à exploiter!

SCÈNE IV.

FRINGALE, BONNEAU, sortant de chez Robert.

BONNEAU.

Je vous demande si ce Robert en finit! Je suis sûr que les convives s'impatientent, et on n'a pas encore dressé... C'est la matelote qui le retarde.

FRINGALE.

Une matelote! ça commence à devenir intéressant.

BONNEAU, s'arrêtant devant sa maison.

C'est étonnant l'effet que ma maison produit d'ici, la porte cochère, les deux bornes : on dirait un petit hôtel! Les deux remises, le fiacre, tout cela tient dans la cour.

FRINGALE.

J'y suis; ah! parbleu! monsieur le propriétaire.

BONNEAU.

Pourvu qu'ils n'aient pas accroché en entrant. Je ne me las-

serais pas de la regarder. Hem ! que fais donc ce monsieur ?

FRINGALE.

Nous disons vingt-trois pieds. (Il s'arrête et écrit avec un crayon sur son calepin.) Vingt-trois pieds, cela nous amène là. (Se portant au milieu de la maison.) Nous reculons cela de quelques toises, et nous voilà en ligne.

BONNEAU, le chapeau à la main.

Permettez donc, Monsieur... (Fringale lui fait signe de la main et continue à écrire sur son calepin.)

BONNEAU.

Monsieur, Monsieur, oserais-je prendre la liberté de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler ?

FRINGALE, ôtant son chapeau.

Mille pardons, Monsieur, je n'avais pas l'honneur de vous voir, je suis l'ingénieur en chef du département, chargé de continuer les travaux de la nouvelle route.

BONNEAU.

Et quel rapport cela peut-il avoir avec cette maison ?

FRINGALE.

Ah! je vois, vous ne connaissez pas le nouveau plan. Nous suivons la Seine depuis la barrière de la Râpée ; et à la hauteur de Bercy nous coupons horizontalement... (Se mettant vis-à-vis la maison.) Vous voyez, dans cette direction.

BONNEAU.

Comment! mais cela va tout droit...

FRINGALE.

Il n'y a pas de doute, et pas plus tard que demain...

BONNEAU.

Et vous croyez que je vous laisserai ainsi renverser ma maison?

FRINGALE.

Quoi! Monsieur, cette maison vous appartient? Croyez que je suis désespéré. D'ailleurs, il n'entre jamais dans nos intentions de léser les particuliers : nous n'avons besoin que de vingt-trois pieds qu'on vous paiera; ainsi tout ce côté-là vous reste, et la moitié de votre maison se trouve sur la grande route.

BONNEAU.

AIR de *l'Écu de six francs.*

La chose vous est bien aisée ;
Mais, d'après ce plan, ma maison

N'a plus ni porte ni croisée.

FRINGALE.

J'en conviens, vous avez raison.

BONNEAU.

Me ruiner ainsi! les traîtres!

FRINGALE.

Du tout, c'est doubler votre bien :
Vous esquivez, par ce moyen,
L'impôt des portes et fenêtres.

BONNEAU.

La belle avance! et l'uniformité! et l'architecture! Ah! mon Dieu! quel événement! un jour de noce, le jour où je marie ma fille!

FRINGALE.

Comment! Monsieur est père de famille? (A part.) Le père de la mariée, heureuse rencontre! (Haut.) Je suis vraiment désolé que mon devoir, un jour de fête surtout... Peut-être au moment de vous mettre à table?

BONNEAU.

Ah! mon Dieu, oui. Mais dites-moi donc, mònsieur l'inspecteur, n'y aurait-il pas quelque moyen...

FRINGALE.

Hem! c'est très-délicat. Je ne dis pas cependant, avec des protections... et certainement l'intérêt que vous m'inspirez. (On entend appeler dans la coulisse.) Monsieur Bonneau! monsieur Bonneau!

BONNEAU.

Allons, on m'appelle, on m'attend, il faut... Je voudrais pourtant...

FRINGALE, à part.

Il y vient.

BONNEAU.

Tenez, Monsieur, vous m'avez l'air d'un galant homme; si j'osais vous prier de nous faire l'amitié, là, sans façon...

FRINGALE.

L'y voilà. Vous êtes mille fois trop bon; mais je vous avouerai que n'ayant pas l'honneur d'être de votre connaissance....

BONNEAU.

Elle sera bientôt faite; entre honnêtes gens... D'ailleurs, à table, vous savez, tout s'arrange.

GIRALDA

OU

LA NOUVELLE PYSCHÉ

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE M. ADAM

Opéra-Comique — 20 juillet 1850

PERSONNAGES

LA REINE D'ESPAGNE.
LE PRINCE D'ARAGON, son mari.
GINÈS PERÈS, meunier.
GIRALDA, sa fiancée.
DON JAPHET D'ATOCHA, premier menin de la reine.
DON MANOEL, jeune seigneur de la cour.
UN AFFIDÉ DU SAINT-OFFICE.
UN DOMESTIQUE.
UNE DAME D'HONNEUR.
PAGES, DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR, GARÇONS ET JEUNES FILLES DU VILLAGE.

La scène se passe dans la province de Galice : aux deux premiers actes dans un petit village, aux environs de Saint-Jacques de Compostelle; au troisième, dans le palais de la reine, à Compostelle.

ACTE PREMIER.

A gauche une ferme vue à l'extérieur; en face, à droite, une grange; au fond une campagne agréable, traversée par la rivière de la Tambra. On aperçoit au loin la ville de Saint-Jacques de Compostelle et sa cathédrale. A gauche, l'entrée de la ferme avec une grande porte, au-dessus de laquelle se trouve une lucarne; au troisième plan, à droite, un chemin qui descend et conduit à la chapelle.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, des garçons et des jeunes filles, venant de la droite, traversant le hangar, s'arrêtent à gauche devant la porte de la ferme; les garçons portent des mandolines, les filles des castagnettes, et une sérénade commence.)

CHŒUR.

Et plaisir et joie,
Qu'ici l'on déploie
Mantille de soie!
Venez et riez,

CHEVRON.

Comment! monsieur de Bermont?... Eh non, ce n'est pas lui, beau-père.

FRINGALE.

Aïe! la reconnaissance. Quoi! Monsieur ne me remet pas?...

CHEVRON.

Non.

BONNEAU, bas à Chevron.

C'est l'inspecteur de la nouvelle route.

CHEVRON.

Je l'ai encore vu ce matin.

FRINGALE, à part.

Diable d'homme, qui connaît tout le monde.

BONNEAU.

Oui, mais il ne t'a pas fait part du nouveau plan : ce plan par lequel la route traverse horizontalement ma maison.

CHEVRON.

La nouvelle route! elle passe à un quart de lieue d'ici.

BONNEAU.

Ah çà! alors, qu'est-ce que vous me disiez donc?

FRINGALE.

Écoutez donc.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Permis de se tromper un peu :
On respecte votre demeure,
J'en suis enchanté.

BONNEAU.

Mais morbleu!
Que disiez-vous donc tout à l'heure?
Vouloir abattre nos maisons!
(A Chevron.)
Cet homme est, vous pouvez m'en croire,
De quelque bande de fripons.

CHEVRON.

Ou plutôt de la bande noire.

FRINGALE.

C'es[illegible] trompe; je suis de la bande joyeuse, et v[illegible], monsieur Chevron, vous n'avez de moi [illegible]enir?

GINÈS.

Vous trouvez?

TOUS.

Il est charmant!

GINÈS.

PREMIER COUPLET.

O mon habit de mariage,
Que te voilà frais et coquet;
Que de rubans, quel beau bouquet!
Quand depuis ce matin j'enrage,
Sous tes plis, fais qu'enfin mon cœu
Ne batte plus que de bonheur,
O mon habit de mariage!

DEUXIÈME COUPLET.

O bel habit de mariage!
Plus d'un époux t'a revêtu,
Lequel, plus tard, t'en a voulu.
Puissé-je, un jour, en mon ménage,
Ne pas maudire, époux vexé,
Le jour où je t'aurai passé,
Mon bel habit de mariage!

SCÈNE II.

IÊMES, GIRALDA, en costume de mariée, sortant de la ferme au rêvant.

CHŒUR DE JEUNES FILLES, la regardant.

ı! c'est la fiancée! elle baisse les yeux!
ıi, malgré son bonheur, elle a l'air peu joyeux.

GIRALDA, à elle-même.

Rêve heureux du jeune âge,
Avenir sans nuage,
Jour d'hymen dont l'image
Faisait battre mon cœur!
Quand pour moi tu vas luire,
Ah! je tremble et soupire.
(Regardant Ginès.)
Il vaut mieux tout lui dire
Que mourir de douleur!
(Aux jeunes filles et aux jeunes garçons.)
lez tous à la ferme, allez vous rafraîchir.
(Bas, à Ginès.)
voudrais bien, seigneur, vous parler...

FRINGALE.

Allons, allons, vous êtes trop modeste; car enfin elle est riche.

CHEVRON.

En effet.

FRINGALE.

C'est ce que je voulais dire; elle est charmante. Vous avez donc tout préparé, les invitations, les bouquets, le repas de noce, les violons; vous croyez avoir songé à tout; eh bien! c'est ce qui vous trompe, il vous manque quelque chose.

CHEVRON.

Comment, Monsieur?

FRINGALE.

Hé bien! hé bien! il vous manque quelque chose : avez-vous des couplets, une chanson?

CHEVRON.

Ma foi non, quoique ce matin j'aie cherché deux heures dans mon chansonnier. (Le tirant de sa poche.)

FRINGALE.

Une noce sans chanson! cela ne se serait jamais vu.

Air de *la Partie carrée.*

Il faut toujours qu'à chanter on s'apprête;
Chaque âge a ses couplets, je crois!
Pour les enfants c'est le couplet de fête,
Aux jeunes gens c'est le couplet grivois;
Le tendre amant qui soupire sa flamme,
C'est le couplet sentimental!
Mais le mari qui célèbre sa femme,
C'est le couplet moral.

Et songez donc quel coup d'œil, quel tableau, lorsque après un dîner, un bon dîner, comme qui dirait au dessert, vous vous levez. *Le marié va chanter! le marié va chanter!* c'est ce que tout le monde répète; succède un long silence, et vous, tirant modestement de la poche gauche de votre gilet des couplets pleins de grâce, d'énergie, de sensibilité...

CHEVRON.

Et où voulez-vous que je les trouve?

FRINGALE.

C'est là que je vous attendais. J'ai bien pensé à votre embarras; et sans vous en prévenir, je vous ai fait une chanson : c'est elle que je vous apporte.

GINÈS.

Lui!... mais non pas vous!

GIRALDA.

Tous ses biens confisqués!

GINÈS.

Ça, c'est indigne... mais enfin, il vous reste une dot de trois cents ducats!

GIRALDA.

C'est bien peu!

GINÈS.

C'est superbe dans le pays!

GIRALDA.

Vous trouvez?

GINÈS.

Il n'y a pas mieux... (A part.) Sans cela!...

GIRALDA.

Eh bien! puisque tout cela vous est indifférent, j'ai une autre objection, bien plus forte, dont je n'osais vous parler!

GINÈS.

Et quelle est-elle?

DUO.

GINÈS, regardant Giralda.

Faut-il donc vous aider, ma chère,
Et deviner votre embarras,
C'est que vous m'aimez!...

GIRALDA, baissant les yeux.

Au contraire,
C'est que je ne vous aime pas!

GINÈS, stupéfait.

Vous!

GIRALDA.

Moi!

GINÈS.

C'est impossible!
De moi vous voulez vous jouer!

GIRALDA.

Non, c'est là ce secret terrible
Que je n'osais vous confier!

GINÈS, avec désespoir.

Et mon habit que j'ai fait faire,
Mon logis que j'ai préparé!...

On applaudit
Le bel esprit
Qui s'est chargé
Du couplet obligé.
J'entends le son
Du violon,
Chacun se place, et déjà
Le papa,
Par le menuet
D'Exaudet,
Ouvre le bal
D'un air patriarcal.
Mais du repos l'instant arrive;
A minuit,
Sans bruit
Le mari s'esquive :
Sa jeune épouse, qui le suit,
Tremble, rougit;
Pourtant elle sourit.
(Parlant, et contrefaisant la voix d'une demoiselle.)

Mais, maman! — Oui, ma fille, croyez-en votre mère, c'est pour votre bonheur... Allons donc, ne faites pas l'enfant.

(Reprenant le chant.)
Oui, je l'avouerai sans détour,
J'aime ce jour
De plaisir et d'amour;
Loin d'être ennuyeux,
A mes yeux
Ce vieux tableau
Paraît toujours nouveau.

Vous conviendrez que je possède assez bien mon sujet, et ce sont quelques-unes de ces idées-là que j'ai essayé de rendre dans la chanson que je vous ai faite. (Lui présentant un papier.) Non, ce n'est pas cela. C'est un baptême; vous n'en êtes pas encore là. (Lui en donnant un autre.) La voici : il y a un refrain : mais que ça ne vous embarrasse pas, parce que moi je sais tous les airs, et je serai là, au bout de la table, pour soutenir et donner le ton.

CHEVRON.

Et vous l'avez faite exprès pour moi? Parbleu, c'est la pre-

mière, et je suis enchanté qu'on ait fait une chanson tout exprès pour un architecte.

FRINGALE.

Écoutez, c'est vous qui parlez.

AIR de *la Danse interrompue.*

« Sans l'hymen et les amours,
« Franchement la vie
« Ennuie;
« Sans l'hymen et les amours,
« Comment trouver d'heureux jours?

CHEVRON.

Comment! Monsieur, ces couplets sont de vous? c'est bien singulier! (Feuilletant son chansonnier.)

FRINGALE.

Écoutez, écoutez la suite.

« Autrefois j'ai voltigé,
« J'ai brûlé de mainte flamme.

CHEVRON, lui montrant le chansonnier qu'il tient.

« Aujourd'hui je suis changé,
« Car je brûle pour ma femme.

FRINGALE, stupéfait.

Hein? qu'est-ce que cela?

CHEVRON, continuant toujours à lui montrer sur le livre.

« Sans le bonheur d'être aimé...
« Franchement la vie
« Ennuie;
« Sans le bonheur d'être aimé...
Tout le long cet imprimé!
Je conçois qu'une chanson
Doit être ainsi bientôt faite;
Séparons-nous sans façon.
(A part.)
C'était quelque pique-assiette.

ENSEMBLE.

(Haut.)
Votre hymen et votre amour
Peuvent bien battre en retraite;
Votre hymen et votre amour
Serviront quelque autre jour!

FRINGALE.

Ma foi, l'hymen et l'amour
Me condamnent à la diète;
Ma foi, l'hymen et l'amour
M'ont joué plus d'un mauvais tour.

(Chevron rentre dans la maison.)

SCÈNE VII.

FRINGALE, seul.

Je vous demande si ce n'est pas jouer de malheur! des couplets tout nouveaux! Il faut qu'il ait justement dans sa poche le chansonnier où je les ai pris ce matin. Cinq heures dans l'instant. Ils vont se mettre à table; à table, et je ne ferais pas comme eux! et j'abandonnerais la place! et je serais obligé de revenir à mon bouilli qui m'attend et à ma gouvernante Catherine... du réchauffé! O mon génie, ou mon appétit! inspirez-moi tous deux. Qui vient là? (Il entre dans le berceau de verdure.)

SCÈNE VIII.

LE PRÉCÉDENT, GERMAIN, ROBERT.

GERMAIN, regardant.

M. Robert! M. Robert, traiteur! Ce doit être ici.

ROBERT.

Voici, Monsieur; qu'y a-t-il pour votre service?

GERMAIN.

Je viens commander à dîner pour mon maître et deux de ses amis.

FRINGALE, à part.

Encore des gens qui dînent!

GERMAIN.

De votre meilleur vin, potage, bifteck, une poularde, une salade, quelques entremets; et tout cela pour trois.

ROBERT.

C'est bon. (Criant.) Poularde à la broche! Mais vous me répondez que votre maître viendra.

GERMAIN.

Je suis chargé de vous payer d'avance; que vous faut-il?

ROBERT.

Voyons : trois potages, trois biftecks, une bonne qualité de volaille; il me semble que quarante francs...

GERMAIN.

Les voilà. Et comme entre les domestiques et les aubergistes il y a moyen de s'entendre, tâchez que mon maître soit content; je ne vous dis que cela, et nous nous reverrons quelquefois.

ROBERT.

Que voulez-vous dire?

GERMAIN.

C'est moi qui lui ai conseillé de venir chez vous; nous allons habiter ce pays, et nous paierons bien, car c'est notre habitude.

ROBERT.

Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

GERMAIN.

Chut! nous sommes ici incognito. Je suis M. Germain, valet de chambre de M. Dorval le manufacturier.

ROBERT.

M. Dorval! M. Dorval! vient dîner chez moi?

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

C'est un honneur que j' saurai reconnaître,
Disposez d' tout, d' la cave et du logis,
Et l'on mettra sur la cart' de votr' maître,
Tout l' vin, Monsieur, que vous boirez gratis.

GERMAIN.

Quels procédés! j'en suis vraiment surpris.

ROBERT.

Oui, c'est un usage notoire,
Qu'en notre état on ne peut oublier;
Ici-bas, chacun son métier :
Les maîtres sont faits pour payer sans boire,
Et les valets pour boire sans payer.

Holà! Julien, dépêchons. J'espère que toutes les fois que M. Germain nous fera l'honneur de passer par ici, il regardera ma cave comme la sienne. Et quand vient M. Dorval?

GERMAIN.

Mais d'ici à une heure, peut-être plus tôt, peut-être plus tard.

ROBERT.

On prendra les mesures pour être prêt à tout événement; voilà qui est dit : M. Dorval, deux de ses amis, trois couverts.

Je me flatte qu'on sera content. Enchanté, monsieur Germain, d'avoir fait connaissance...

GERMAIN.

C'est bon! c'est bon, mon cher; mais traitez-nous bien.

ROBERT, le salue et rentre en criant.

Allons, allons! à l'ouvrage! dépêchons!

SCÈNE IX.

FRINGALE, seul.

Ah çà! mais tout le monde dîne donc aujourd'hui, excepté moi? Non pas! l'occasion m'est propice, la fortune m'invite, et ce serait la première invitation que j'aurais refusée. Génie des gens qui n'ont pas dîné! j'implore ton secours; arme mon front d'intrépidité, et fais passer dans tout mon être l'activité de mon estomac! Audace, promptitude, voilà les moyens; dîner, voilà le but. Il n'est rien qu'un tel but n'excuse et n'autorise. Je dînerai. Je vois d'ici le véritable amphytrion arrivant pour se mettre à table; il pâlit à l'aspect des bouteilles vides. Mais il reconnaît à ce trait une intelligence supérieure, et malgré lui rend hommage au Jupiter de bon appétit qui lui vole à la fois son nom, sa poularde, ses biftecks! Allons, point de retard; le propriétaire du dîner peut ne venir que dans une heure; mais, si j'ai bien entendu, il serait possible qu'il arrivât plus tôt. D'un côté la prudence, (Se frottant l'estomac.) de l'autre des considérations non moins puissantes, tout m'oblige de hâter l'exécution. Holà! hé! quelqu'un. (Comptant sur ses doigts.) M. Dorval, un manufacturier, un domestique, payé d'avance, poularde, etc. Dieu! quelle mémoire on a lorsqu'on est à jeun!

SCÈNE X.

FRINGALE, ROBERT.

ROBERT.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

FRINGALE.

Comment, mon cher, vous ne devinez pas? Cependant, quand on s'est donné la peine de commander d'avance... Je vois que ce maraud de Germain aura fait tout de travers.

ROBRET.

Quoi! vous seriez M. Dorval? Ah! Monsieur mille pardons,

vous n'attendrez qu'un instant; votre domestique avait dit que vous ne viendriez pas avant une heure.

FRINGALE.

C'est un faquin. Moi, d'abord, je suis toujours pressé. Ah çà! il vous a payé?

ROBERT.

Oui, Monsieur.

FRINGALE.

Et il n'a pas oublié de vous dire que je voulais pour mon dîner...

ROBERT.

Des meilleurs vins, potage, biftecks, poularde.

FRINGALE.

Deux entremets et une salade, n'oublions rien. (A part.) Le moindre oubli pourrait nous trahir. (Haut.) Eh bien! voyons, mon brave homme.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Allons, dépêchons, de grâce;
Le repas se refroidit,
Ma patience se lasse
Ainsi que mon appétit :
On ne peut dîner trop tôt,
Moi, je ne connais qu'un mot :
Servez chaud, (*bis.*)
Servez vite et servez chaud,
Oui, morbleu! servez toujours chaud!

DEUXIÈME COUPLET.

C'est le seul refrain que j'aime,
Et je pourrais dire aussi
A maint auteur de poëme,
A maint amoureux transi,
A maint ami comme il faut,
Dont le zèle est en défaut :
Servez chaud, (*bis.*)
Servez vite et servez chaud!
Oui, morbleu! servez donc plus chaud.

ROBERT.

Monsieur, je suis prêt; sans les deux personnes que Monsieur attend, on servirait de suite.

FRINGALE, à part.

Vive Dieu! je ne pensais plus à mes amis. (Haut.) Ils ne peu-

vent tarder. (A part.) Au fait, un repas commandé pour trois... J'allais faire une école.

ROBERT.

En attendant, on va toujours mettre le couvert dans le petit salon; c'est la plus jolie pièce de la maison.

FRINGALE.

Un salon! pourquoi cela? Moi, je suis las des salons. Tenez, nous serons à merveille sous ce berceau, en plein air; on a plus d'appétit, (A part.) et on peut décamper plus vite.

ROBERT.

Monsieur va être obéi.

SCÈNE XI.

FRINGALE, seul.

Et moi qui ne songeais plus à ces malencontreux amis! on oublie toujours quelque chose. Il m'en faut deux! où les prendre? Eh parbleu! les premiers venus; des amis pour dîner, on en trouve toujours. Dieux, si j'étais là:

AIR : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Destins, qui m'a pu mériter
Des caprices tels que les vôtres?
Je venais me faire inviter,
Et je vais inviter les autres.
Je m'en passerais, Dieu merci;
Mais puisque le sort me commande,
Offrons à dîner aujourd'hui,
Et que demain Dieu me le rende.

Voyons d'ici sur la grande route... un individu... il est en veste, cela ne me convient pas; ce n'est pas que je sois fier, mais le décorum. Allons, allons, un tour de promenade accélérée, et les deux premiers habits que je rencontre, je leur mets la main sur le collet; il faudra bien qu'ils dînent ou qu'ils disent pourquoi. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

DORVAL, LEBLANC, entrant par la droite.

DORVAL.

AIR : *Ah! quel plaisir de vendanger.*

Sans crainte comme sans chagrin,

Surtout sans médecin,
J'embellis par un doux refrain,
La route de la vie;
Et pour guide, en chemin
J'ai choisi la folie.

LEBLANC.

Laissons aux fats la vanité,
Aux sots la gravité;
Pour nous, bonnes gens sans fierté
Et sans mélancolie,
Gardons notre gaîté,
Et vive la folie!

En vérité, mon cher Dorval, j'admire ton heureux naturel, tu es content de tout.

DORVAL.

C'est la vraie philosophie.

LEBLANC.

Et il y a pourtant des gens qui te font un crime de ta joyeuse humeur, et prétendent qu'elle peut nuire à tes affaires.

DORVAL.

Eh morbleu! de quoi se mêlent-ils?

AIR de *Lantara.*

Ma gaîté, qu'ils trouvent frivole,
Dans le travail sait nous charmer;
Est-on pauvre, elle nous console,
Et riche, elle nous fait aimer.
Pour être heureux dans l'état que j'exerce,
Gaîté, travail, sont mes deux grands secrets;
C'est là, mon cher, tout l'esprit du commerce,
Oui, c'est l'esprit du commerce français.

Mais conçois-tu l'idée de ma femme et de mon gendre? Monsieur le colonel de gendarmerie qui se range aussi de son parti? Ne pas vouloir me laisser rester chez moi... Il m'a fallu sortir, aller me promener.

LEBLANC.

Tu gênais peut-être quelque conspiration.

DORVAL.

Mais non; si c'était le jour de ma fête, je ne dis pas; c'est convenu, je m'en vais toujours dès sept heures du matin; mais aujourd'hui... ma foi, dans mon désespoir, j'ai annoncé que

j'allais visiter les environs que je connais à peine, et que j'irais dîner avec toi et Derville chez le premier restaurateur. Sais tu ce qu'il m'ont répondu?

LEBLANC.

Ma foi non!

DORVAL.

Ils m'ont répondu que je ne dînerais pas ailleurs que chez moi, qu'ils en étaient sûrs, qu'ils m'en défiaient. Nous avons parié vingt-cinq louis; et ma foi, en dépit de ma femme, du colonel et de tout son régiment, j'ai idée que je gagnerai la gageure, ou le diable m'emporte.

LEBLANC.

Tu peux compter que je t'y aiderai. Tu sais que l'ami Derville ne peut pas venir.

DORVAL.

Oui, mais j'ai un appétit qui en vaut deux : ainsi nous voilà au pair. Pour plus de sûreté, j'ai dépêché Germain en avant, pour reconnaître le terrain et préparer les vivres. Nous pouvons entrer.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRINGALE.

FRINGALE.

Personne de présentable, c'est désespérant. Eh! mais, qu'ai-je vu? voilà mon affaire; qu'ils aient dîné ou non, ils ne m'échapperont pas.

LEBLANC.

Que nous veut ce Monsieur?

DORVAL.

Comment! tu ne devines pas? un habit râpé, et un homme qui salue à la porte d'un traiteur : c'est un dîner qu'on nous demande.

LEBLANC.

Tu crois?

DORVAL.

Que veux-tu? nous ne sommes que deux, le dîner est pour trois, on peut dans l'occasion accueillir le pauvre diable qui n'a pas dîné.

FRINGALE.

Messieurs, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, ma

proposition va peut-être vous paraître indiscrète; car il est vrai de dire que je me trouve dans une position fort extraordinaire pour vous et surtout pour moi.

DORVAL.

Qu'est-ce que je te disais?

FRINGALE.

Il est des gens que l'on juge du premier coup d'œil; et dès que je vous ai vus, j'ai senti pour vous une affection...

DORVAL.

J'entends, vous venez nous demander...

FRINGALE.

De me faire l'honneur de dîner avec moi.

LEBLANC ET DORVAL, étonnés.

Comment!

DORVAL.

Pour le coup, je ne m'y attendais guère.

FRINGALE.

Je savais bien que je vous paraîtrais original; mais moi, j'aime la compagnie, la bonne compagnie, au point qu'aujourd'hui, s'il me fallait dîner seul, je crois que je ne dînerais pas du tout.

DORVAL.

Monsieur, c'est mille fois trop d'honneur que vous nous faites; mais, en conscience, il nous est impossible...

LEBLANC.

Nous avons notre dîner...

FRINGALE.

Eh morbleu! sont-ils tenaces! Dieux! si j'étais à leur place...

ROBERT, sortant de chez lui, et s'adressant à Fringale.

Monsieur Dorval, tout est prêt, et quand vous voudrez...

FRINGALE, avec importance.

C'est bien, mon cher, attendez.

DORVAL, étonné.

Comment, vous êtes M. Dorval?

FRINGALE.

Oui, Monsieur.

DORVAL.

M. Dorval le manufacturier?

FRINGALE.

C'est moi-même.

LEBLANC, à Dorval.

Ah! parbleu! celui-là est trop fort, et je vais...

DORVAL.

Tais-toi donc, c'est un original, il faut nous en amuser.

FRINGALE.

Puis-je espérer, Messieurs, qu'un petit dîner sans façon, une poularde, des biftecks, une salade d'ami...

LEBLANC.

Eh! mais, c'est notre dîner qu'il nous offre!

FRINGALE.

AIR : *Vivent les Gascons, mes amis.*

Point de refus, point de façons;
A table on fera connaissance :
Bannissons toute défiance,
Eh bien! Messieurs?

DORVAL ET LEBLANC.

Nous acceptons.

DORVAL.

De nous plaindre nous aurions tort;
Ce monsieur connaît bien l'usage,
Il prend notre dîner, d'accord;
Mais avec nous il le partage.

ENSEMBLE.

Point / Plus } de refus; { point / plus } de façons,
A table on fera connaissance,
Daignez, Messieurs, sans / Nous bannissons la } défiance,
Me dire enfin / Vous le voulez, } nous acceptons.

FRINGALE.

Holà! monsieur l'aubergiste! (A part.) Bon! le couvert est déjà mis. (Haut.) Mes deux amis sont arrivés, et l'on peut servir.

ROBERT.

Oui, Monsieur; dam! c'est que je vous avais préparé une petite surprise... qui n'arrive pas.

FRINGALE.

Mon ami, il n'y a rien qui me surprenne plus agréablement que l'aspect du service : faites-moi ainsi marcher longtemps de surprise en surprise, je ne demande pas mieux.

ROBERT.

En ce cas, monsieur Dorval, vous allez être obéi. (Pendant que l'on sert.)

DORVAL, s'approchant de Fringale.

Monsieur Dorval, j'ai accepté votre invitation, mais c'est à condition que demain mardi, vous me ferez l'honneur de dîner chez moi, ici près, au Petit-Bercy.

FRINGALE.

Comment donc, Monsieur, c'est trop juste.

DORVAL, à Leblanc.

Allons donc, fais aussi tes politesses.

LEBLANC.

J'espère, Monsieur, qu'après-demain mercredi ce sera mon tour.

FRINGALE.

Je n'ai garde de refuser. (Les deux autres se mettent à table. A part. Eh bien! ça ne commence pas mal, et voilà ce qui s'appelle faire d'une pierre trois coups.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, GARÇONS DU VILLAGE.

(Dorval et Leblanc sont assis sous le berceau et vont se servir le potage. Fringale traverse le théâtre pour aller les rejoindre, lorsque les garçons du village arrivent avec des bouquets et l'entourent.)

AIR du *Bouquet du Roi*.

Pour nous, quel jour de bonheur!
Les habitants de c' village
Viennent tous pour rendre hommage
A leur futur protecteur.

FRINGALE, à Robert.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ROBERT.

Ce sont nos jeunes gens, nos ouvriers, dont votre arrivée a fait la fortune; répondez-leur.

FRINGALE.

C'est bon, c'est bien, mais, de grâce...

DORVAL.

Il recevra, Dieu merci,
Les compliments à ma place.

FRINGALE.

Ciel! le potage est servi!

(Il veut se mettre à table, le chœur l'entoure.)

Pour nous, quel jour de bonheur! etc.

FRINGALE, se débattant.

Assez! assez!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; BONNEAU, sortant de chez lui.

BONNEAU.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit-là?

ROBERT.

Vous ne devinez pas; c'est M. Dorval... M. Dorval qui vient dîner chez moi.

BONNEAU.

Où est-il donc?

ROBERT.

Eh parbleu! le voilà...

BONNEAU.

Il serait possible! lui qu'on disait si original! Quelle bévue j'ai faite!

FRINGALE, que pendant tout ce temps on a entouré et à qui l'on a donné des bouquets.

C'est bon, c'est bon! on ne dîne pas avec des bouquets. (Regardant toujours la table.) Ils attaquent le bifteck. (Aux paysans.) Trêve de révérences, après dîner, nous verrons, je vous donnerai pour boire... (Voyant les autres qui boivent. — A part.) S'il en reste. (Haut.) Mais en attendant, vous sentez bien qu'il faut que moi-même...

ROBERT.

Comment donc! c'est trop juste, monsieur Dorval. (Les paysans se retirent, Fringale, débarrassé de leurs mains, va droit à la table, lorsque M. Bonneau l'arrête et le fait reculer.)

BONNEAU.

Monsieur... monsieur Dorval...

FRINGALE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est encore?

BONNEAU.

Un seul mot.

FRINGALE.

Je n'ai pas le temps.

BONNEAU.

N'importe, Monsieur, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez permis de réparer mon impolitesse.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, CHEVRON, la serviette à la main.

CHEVRON.

Mais venez donc, beau-père, vous nous laissez là...

BONNEAU, à Chevron, lui faisant signe de se taire.

Tout à l'heure. (A Fringale, qu'il tient toujours.) Oh! non, vous ne m'échapperez pas; et il faut absolument que vous veniez dîner avec nous en famille.

FRINGALE.

Dîner! là, qu'est-ce que je disais? une fois qu'on en a un, ils viennent tous à la fois... comme s'ils ne pouvaient pas s'entendre. Monsieur, (Regardant toujours la table.) dans ce moment, j'ai invité moi-même deux amis avec qui je serai enchanté de faire connaissance, deux amis qui sont même très-pressés. Dieux! le bifteck a disparu.

BONNEAU, le retenant toujours.

Mais demain, Monsieur...

FRINGALE, cherchant à se débarrasser.

Demain, je suis pris.

BONNEAU.

Après-demain, Monsieur...

FRINGALE.

Je suis pris.

BONNEAU.

Mais jeudi, Monsieur, puis-je espérer...

FRINGALE.

Jeudi, soit; je m'y rendrai avec appétit. Mais dans ce moment, des considérations majeures...

BONNEAU.

C'est juste. (Bonneau rentre dans sa maison.)

CHEVRON, qui pendant ce temps a eu l'air de causer avec Robert, courant à lui et le prenant par son habit.

Ah! Monsieur, me pardonnerez-vous de vous avoir méconnu?

FRINGALE.

Que diable! Monsieur, voulez-vous me laisser?

CHEVRON.

Non pas, s'il vous plaît, mon beau-père m'a prévenu, mais j'espère que vendredi...

FRINGALE.

Vendredi? vendredi soit, Monsieur, et que ça finisse! Dieux! le poulet... (Il arrache sa boutonnière, lui laisse la serviette entre les mains, et court se mettre à table.) Dans un autre moment les affaires sérieuses. (A MM. Dorval et Leblanc.) Eh bien! qu'est-ce? il me semble que nous n'avons point perdu de temps, heureusement que je suis habitué à manger très-vite, et que je vous aurai bientôt rattrapés. (Chevron rentre.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, UN GENDARME.

LE GENDARME.

Messieurs, M. Dorval n'est-il pas parmi vous?

ROBERT, montrant Fringale.

Le voici.

FRINGALE.

Garçon, eh bien! garçon, rapporte donc! Où est donc le garçon?

LE GENDARME.

Monsieur, j'ai à vous parler en particulier sur une affaire très-importante.

FRINGALE.

Ma foi, Monsieur! (A Leblanc qui découpe.) Servez toujours, ne faites pas attention; dans ce moment il m'est impossible, vous voyez que le dîner...

LE GENDARME.

C'est justement à ce sujet que sont relatifs les ordres dont je suis porteur.

FRINGALE.

Qu'est-ce que ça signifie?... Servez toujours.

LE GENDARME.

Vous êtes M. Dorval le manufacturier, qui aujourd'hui avez commandé un dîner chez M. Robert, (Robert salue,) pour deux amis, je vois que mes notes sont exactes; ayez, Monsieur, la bonté de me suivre à l'instant même et sans passer outre...

FRINGALE.

Et pour quelle raison former ainsi opposition à mon dîner?

LE GENDARME.

Vous le saurez plus tard.

DORVAL, à Leblanc.

C'est charmant! et je me doute à présent... Crois-moi, redoublons d'activité; à ta santé!

FRINGALE, aux deux autres qui s'emplissent la bouche.

Mais un instant, un instant, Messieurs; attendez donc que cela s'éclaircisse.

LE GENDARME.

Il n'y a point d'autre réclamation, j'ai ordre de vous emmener. Je serais désolé d'employer la rigueur; mais cependant, s'il le faut, j'ai là du monde.

AIR du *Renégat.*

Pour vous arrêter en ces lieux
J'ai les ordres les plus sévères.

FRINGALE.

Ce monsieur Dorval, c'est affreux,
A donc de mauvaises affaires?
Dieux ! ce que c'est que de vouloir prendre, hélas!
Le nom des gens que l'on ne connaît pas.

LE GENDARME.

Allons, Monsieur, je vous conjure,
Daignez me suivre sans façon.

TOUS.

Quoi, voudrait-on, par aventure,
L'envoyer coucher en prison?

FRINGALE.

Coucher! coucher! un instant; passe encore pour y dîner, je ne dis pas; parce qu'enfin, dès qu'on dîne, n'importe la salle à manger; mais permettez, monsieur le gendarme, j'ai deux mots à vous dire. (A part.) Je crois qu'il est prudent d'abdiquer. (Il lui parle bas à l'oreille.)

LE GENDARME.

Comment! Monsieur, vous n'êtes pas M. Dorval?

FRINGALE.

Je suis M. Fringale, ex-employé aux subsistances; je vous en donne ma parole d'honneur; et vous auriez dû voir à la tournure...

LE GENDARME.

Que j'ai des excuses à vous demander! J'avais ordre, il est vrai, d'emmener M. Dorval, mais c'était de l'emmener dîner chez lui, où sa femme, ses amis, son gendre, mon colonel, et un dîner superbe, l'attendent pour célébrer son installation à Bercy.

FRINGALE.

Comment! c'était pour cela? Dieux! si je pouvais me reconstituer prisonnier!

LE GENDARME.

Il faut vous dire qu'on avait résolu de ne pas laisser dîner M. Dorval, parce que sa femme et mon colonel avaient parié...

DORVAL, se levant, et jetant sa serviette.

Ils ont perdu, car mon dîner est fini.

LE GENDARME.

Comment?

DORVAL.

Oui, mon cher, vous arrivez un peu tard, je ne me doutais pas de la fête qu'on me préparait; mais j'y cours prendre part comme spectateur. (Riant, avec Leblanc.) Et nous régalerons nos convives de notre aventure d'aujourd'hui. (Aux paysans.) Mes amis, voici le pourboire que Monsieur vous a promis en mon nom. (Il jette une bourse aux paysans et donne une pièce de monnaie à un petit garçon qui lui offre des cure-dents.) Quant à vous, mon cher amphytrion, nous vous remercions de votre aimable invitation, et vous n'oublierez pas la mienne.

CHŒUR.

AIR d'*Anglaise.*

DORVAL.

De vous traiter, mon cher hôte,
A mon tour je suis jaloux;
Songez que demain sans faute,
Demain, je compte sur vous.

LEBLANC.

Moi, Monsieur, c'est mercredi.

BONNEAU.

Vous savez que c'est jeudi.

CHEVRON.

N'oubliez pas vendredi.

FRINGALE.

Rien encor pour aujourd'hui

Et céder pour six cents ducats
Une femme qui vous abhorre,
C'est bien vu... J'en connais qui donneraient, hélas!
La leur pour rien et du retour encore.
(Regardant au fond, à gauche.)
Eh! mais, quel est ce bruit?... Le tambour, le clairon,
J'aperçois des flambeaux. On accourt, on s'empresse.
(Montrant la ferme.)
Dans quelque coin, là-haut, fidèle à ma promesse,
Cachons-nous et laissons la place à mon second...
(Il entre vivement dans la ferme.)

SCÈNE XI.

Paraissent des GARDES, portant des flambeaux, puis LE ROI, en habit de voyage, et entouré de JEUNES SEIGNEURS de la cour.

LE ROI.

RÉCITATIF.

Que saint Jacques et les saints me viennent en aide,
Car voyager en prince est un mortel ennui;
Mais la reine, que je précède,
Est loin... et, pour l'attendre, arrêtons-nous ici...

AIR.

A nous la jeunesse,
A nous les plaisirs!
Que l'amour renaisse
Du sein des désirs.
Douces destinées,
Mesurons nos jours,
Non par les années,
Mais par les amours!
D'une puissante reine,
Mari, sans être roi,
J'acceptais une chaîne
En acceptant sa foi!
De ses vertus hautaines,
Subissons les rigueurs,
Et déguisons nos chaînes
En les couvrant de fleurs!
A nous la jeunesse,
A nous, etc.

Mais que vois-je ! deux épées... un duel et pas de témoins! Messieurs, je suis à vous, je vais commander les côtelettes. (Regardant à droite.) Eh ! qui vient de ce côté? n'est-ce pas le landau de la vieille comtesse? (Reprenant l'air.)

Noble maison, l'on y
Dîne à midi ;
Et, par un préjugé que j'honore,
L'on y soupe encore.
(Criant dans le fond.)
Me voilà, me voilà.
(Au public.)
Messieurs, daignez permettre,
(A la cantonade.)
Me voilà, me voilà.
En course il faut se mettre!
(Au public.)
Pourtant si quelqu'un me désire,
Parlez : à tous je puis suffire.
(S'adressant tour à tour au public et à la cantonade.)
Me voilà, me voilà!
Me voilà, me voilà!
(Il sort par le fond en courant.)

FIN DE LE GASTRONOME SANS ARGENT.

LE PARRAIN

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

En société avec MM. Poirson et Mélesville

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 23 avril 1821.

PERSONNAGES

M. GODARD, marchand rubanier.
M. DURAND, rentier.
M. LE COMTE DE HOLDEN.
MADAME DE SAINT-ANGE, femme d'un banquier.
MADAME BENOIST, belle-mère de M. Godard.
MADAME PRUDENT, sage-femme.
MADAME RENARD, } voisines.
MADAME DUROZEAU, } voisines.
DUBOIS, chasseur de madame de Saint-Ange.
UN VALET DU COMTE DE HOLDEN.
UNE FEMME DE CHAMBRE.

L'arrière-magasin de M. Godard. A travers les vitrages, qui sont au fond, on aperçoit la boutique, et par suite la rue. Une porte à droite une porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, M. Godard est devant une table et écrit. Mesdames Benoist, Renard et Durozeau sont assises à gauche, et travaillent à la layette en causant.)

M. GODARD, MADAME BENOIST, MADAME RENARD.

M. GODARD, *écrivant.*

« M. Godard, marchand rubanier, rue Saint-Denis, à l'hon-« neur de vous faire part que madame Godard, son épouse, « vient d'accoucher heureusement d'un garçon. La mère et « l'enfant se portent bien. » Voilà le cent soixante-treizième; j'en ai la main fatiguée.

MADAME BENOIST.

C'est comme je vous le dis, ma chère madame Renard, ce petit garçon-là me ressemble à s'y méprendre. Ce n'est pas parce que je suis sa grand'mère; mais c'est tout mon portrait.

M. GODARD.

Laissez donc, il a tout mon profil.

MADAME RENARD.

C'est-à-dire celui de votre femme; ou plutôt voulez-vous que je vous dise à qui il ressemble? à M. Durand, ce vieux garçon qui demeure ici dans la maison, au premier.

M. GODARD, se levant.

Qu'est-ce que vous dites-là, madame Renard? Point de pareilles plaisanteries, s'il vous plaît.

MADAME RENARD.

Je le dis, parce que c'est frappant.

M. GODARD.

C'est ce qui vous trompe, entendez-vous, mon fils me ressemble, et il doit me ressembler, parce qu'enfin... Je sais ce que je dis, et ce n'est pas après douze ans de mariage...

MADAME BENOIST.

Allons, n'allez-vous pas vous fâcher, mon cher Godard?

M. GODARD.

Non, c'est qu'on sait combien j'ai d'affaires aujourd'hui. Mes billets de faire part qui ne sont pas finis; le parrain de mon fils qui n'est pas encore trouvé; l'accouchée qui veut que je lui fasse un cadeau; une lettre de change à payer ce matin, et l'enfant qui ne tette pas. Et c'est au milieu de ces tracas de toute espèce qu'on vient me rompre la tête de M. Durand; M. Durand que nous connaissons à peine, qui a quelquefois salué ma femme sur l'escalier, et qui n'a jamais fait que la regarder.

MADAME RENARD.

Eh bien! c'est ce que je voulais dire, un regard.

TOUTES LES FEMMES.

Sans doute, c'est un regard.

MADAME BENOIST.

Eh! oui, mon gendre, cela se voit tous les jours. Il n'y a rien de plus raisonnable et de plus tranquillisant que les regards. Demandez à ces dames. Mais vous voilà toujours affairé, toujours effrayé du moindre embarras, et vous donnant toujours beaucoup de mal sur place, sans faire un pas pour en sortir. Voyons le plus pressé. Vous occupez-vous du parrain?

M. GODARD.

Eh! non, puisque voilà trois de mes parents et amis intimes qui ont refusé tout net. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien cet enfant-là me donne de peine. Un enfant frais et vermeil qui est tout mon portrait.

MADAME BENOIST.

Eh! il s'agit bien de cela. Quand à la marraine, elle ne sera pas difficile à trouver. On sait que pour le premier enfant, c'est toujours la grand'mère, c'est de droit.

M. GODARD.

Du tout, du tout; le choix est déjà fixé, la proposition a été faite et acceptée.

MADAME BENOIST.

Voilà, par exemple, ce que je ne souffrirai point, n'est-il pas vrai, Mesdames?

M. GODARD.

Allons, n'allez-vous pas encore me mettre un nouvel embarras sur les bras? Vouloir que je fasse un affront à madame de Saint-Ange, la femme d'un banquier! un banquier de la rue du Mont-Blanc! ma meilleure pratique! Certainement, Mesdames, quand la Chaussée-d'Antin est assez bonne pour venir rue Saint-Denis, on doit s'estimer trop heureux.

MADAME BENOIST.

Oui, une femme à équipage qui sera marraine de votre fils! Et Dieu sait comme on va jaser! parce que vous sentez bien que les grandes dames..... Si je vous racontais à ce sujet l'histoire que nous a dite hier madame Prudent, la sage-femme...

TOUTES LES FEMMES, *se levant et écoutant.*

Une histoire!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME PRUDENT.

MADAME PRUDENT.

Monsieur Godard! monsieur Godard!

MADAME BENOIST.

Eh! tenez, voilà madame Prudent qui va vous la raconter elle-même.

MADAME PRUDENT.

Ah! mon histoire du beau jeune homme inconnu; je vous la dirai tout à l'heure. Mais je viens avant tout annoncer une bonne nouvelle à monsieur Godard : son fils sera baptisé.

M. GODARD.

Comment, madame Prudent, vous auriez trouvé un parrain?

MADAME PRUDENT.

Où en seriez-vous sans moi? mais quand j'entreprends quelque chose... Ah! mesdames, quel état que celui de sage-femme! Un état continuel de silence et de discrétion, la consolation de l'humanité, l'espoir des familles et la providence des nourrices?

M. GODARD.

Vous dites donc que vous avez...

MADAME PRUDENT.

Un parrain magnifique, un garçon riche, aimable, galant, et que vous avez sous la main; car il demeure dans la maison, au premier; en un mot, c'est M. Durand.

TOUS.

Comment! M. Durand?

MADAME PRUDENT.

Oui; je viens d'arranger cela avec sa gouvernante, mademoiselle Babet, que je connais de longue main, et qui s'est chargée de la négociation. C'est une affaire faite, parce qu'un vieux garçon ne peut pas avoir d'autre avis que celui de sa gouvernante.

M. GODARD.

Hum! hum! je vous avouerai que M. Durand...

MADAME PRUDENT.

Vous ne pouvez pas mieux choisir. Un homme seul, tranquille, qui n'a ni enfant ni famille, et qui peut un jour adopter votre fils, ou le coucher sur son testament : avec des gens riches il y a toujours de la ressource; c'est comme mon bel inconnu dont je vous parlais tout à l'heure. Croiriez-vous qu'il m'a donné vingt-cinq louis pour être venu me réveiller avant-hier à minuit, et m'avoir menée dans une belle voiture, dans un bel hôtel, où une jeune dame venait de mettre au monde une petite fille charmante. Je vous raconterai tout cela en détail; et quoique M. Durand n'ait ni équipage, ni bel hôtel, savez-vous qu'il a douze mille livres de rentes!

TOUT LE MONDE.

Douze mille livres de rentes!

M. GODARD.

Oui; mais ce que disait tout à l'heure madame Renard, ça peut faire jaser.

MADAME BENOIST.

On ressemble à qui on peut. S'il fallait s'inquiéter de cela.

M. GODARD.

Vous croyez? Il me semble alors qu'en qualité de père de l'enfant, je dois me présenter moi-même au parrain, et lui faire une visite.

TOUTES.

Mais il n'y a pas de doute.

M. GODARD.

Encore une chose à faire. Je vous dis que j'en perdrai la tête. Eh ! vite, madame Prudent, mes gants; et puis il faudra envoyer quelqu'un chez madame de Saint-Ange, la marraine, rue du Mont-Blanc, pour la prévenir des noms et du choix du parrain. (S'impatientant.) Eh bien! madame Prudent, mes gants, mon chapeau. Il est sûr que M. Durand s'attend à ma visite.

MADAME PRUDENT.

Eh! tenez, le voici lui-même qui vient vous déclarer qu'il accepte.

M. GODARD, aux femmes.

Ah ! mon Dieu ! ôtez donc ces langes et ces brassières qui sont sur tous les fauteuils ; ça n'est pas décent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. DURAND.

M. GODARD.

Mon cher voisin, je me rendais chez vous pour vous remercier de l'honneur que vous nous faites.

MADAME BENOIST.

C'est un bonheur pour toute la famille.

M. DURAND.

Monsieur, Madame, certainement, je suis bien sensible à votre politesse; aussi, je suis descendu moi-même, afin de vous dire...

M. GODARD, l'interrompant vivement, ainsi que dans tout le reste de la scène.

C'est ce que je ne me pardonnerai jamais. C'était à moi de vous prévenir ; mais un jour comme celui-ci on a tant d'embarras, mon bon, mon cher Durand, combien (Lui prenant la main.) je suis heureux qu'une pareille cérémonie resserre encore les liaisons de voisinage et d'amitié qui nous unissaient déjà.

M. DURAND.

Mais comme c'est la première fois que nous nous parlons...

M. GODARD.

C'est égal, vous êtes de la famille.

M. DURAND.

Mille fois trop de bontés; mais comme je venais pour vous dire...

MADAME PRUDENT.

J'espère que vous m'en remercierez. C'est moi qui ai arrangé tout cela avec mademoiselle Babet; et jugez donc quel bonheur, quel avantage, vous qui n'avez jamais eu d'enfants, d'en trouver un qui ne vous coûte rien, qui vous apportera un bouquet à votre fête.

MADAME BENOIST.

Et un compliment au jour de l'an.

M. GODARD.

Et les petites étrennes; c'est charmant. Vous aurez tous les avantages de la paternité, et vous n'en aurez point comme nous les soins, les soucis, les tracas. Ah çà! mon cher, point de gêne, point de façons, tout est désormais commun entre nous. Voilà comme je suis; et surtout, je vous en prie, point de folie. Pour la marraine, vous ferez ce que vous voudrez.

M. DURAND, impatienté.

Mais, Monsieur...

M. GODARD.

Mais pour ma femme, rien, je vous en prie, que les bonbons, les bagatelles d'usage.

M. DURAND.

Mais daignez m'écouter, Monsieur, je vous déclare que je ne veux pas...

M. GODARD.

Et moi je le veux, ou sans cela nous nous fâcherons.

M. DURAND.

Mais encore une fois...

M. GODARD.

C'est arrangé comme cela, n'en parlons plus. Eh! vite, ma belle-mère, Mesdames, voyez si l'on peut faire une visite à ma femme, à madame Godard. (Elles sortent.) Oh! vous allez embrasser l'accouchée, et votre filleul donc. Madame Prudent, voyez si le petit est présentable. Ah! mon Dieu! et moi qui oubliais... voilà la clé de l'armoire pour prendre le pot de gelée de groseilles que ma femme a demandé. Pardon, mon cher compère; mais j'ai tant de choses dans la tête! Quant à

votre commère, je ne vous en parle pas, parce que je veux vous surprendre. La plus jolie marraine... Mais je vous devais ça pour la bonté, la grâce avec laquelle vous avez daigné accepter. Adieu, mon cher ami, mon cher compère. Je cours à ma toilette. (L'embrassant.) Madame Prudent avait raison, notre parrain est un homme charmant.

SCÈNE IV.

M. DURAND, seul.

C'est décidé, c'est une conspiration. Impossible de leur faire entendre que je refuse. De quoi diable aussi va se mêler madame Prudent, la sage-femme? Vouloir que je sois parrain, moi qui ne l'ai été de ma vie, qui tremble à l'idée du moindre embarras. Je n'ai jamais demandé de places de peur des occupations, ce qui fait que je ne suis rien; je n'ai jamais acheté de propriétés de peur de procès, ce qui fait que je suis rentier. Je n'ai jamais pris de femme de peur des inconvénients, ce qui fait que je suis célibataire. J'ai douze mille livres de rentes en portefeuille ou sur le grand-livre. Je vais chez tout le monde sans que personne vienne chez moi, parce qu'un garçon n'est pas obligé de recevoir. Du reste, je suis bon citoyen. Je paie mon impôt de portes et fenêtres; je monte ma garde ou je la fais monter, ce qui revient au même; et je n'ai pas manqué une seule souscription volontaire, toutes les fois que j'y ai été forcé : ce n'est pas que je sois avare, il s'en faut; je mange généreusement mon revenu, mais je me ferais un scrupule de dépenser un liard pour toute autre satisfaction que la mienne. Je loge seul, je dîne seul, je dors seul, et c'est en moi seul que j'ai concentré mes plus chères affections. On dira que c'est de l'égoïsme. Du tout, c'est de la reconnaissance; et jusqu'à ce que j'aie rencontré quelqu'un qui ait pour moi l'amitié que je me porte, on me permettra de me donner la préférence. Ainsi je m'en vais écrire à tous les Godards, puisqu'avec eux il n'y a pas moyen de s'expliquer. C'est qu'ils sont capables de me relancer encore, et j'aurais peut-être aussitôt fait d'accepter. J'en serais quitte pour quelques cornets de bonbons. Ma foi, non; la peine d'aller à l'église, mon filleul à tenir, madame Godard à embrasser; en outre des fiacres à payer; qu'est-ce qu'il m'en reviendrait?

Avec cela j'ai des courses à faire ce matin; ces trente mille francs que je voudrais placer avantageusement.

SCÈNE V.

M. DURAND, MADAME DE SAINT-ANGE; DEUX DOMESTIQUES EN LIVRÉE.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est bien; attendez, ainsi que la voiture, j'aurai besoin de vous. (Elle donne quelques ordres à l'un de ses valets.)

M. DURAND.

Eh mais! je ne me trompe pas, c'est madame de Saint-Ange, la femme de ce fameux banquier qui s'est chargé du nouvel emprunt. Belle opération! S'il voulait me céder quelques actions, ce serait bien mon affaire.

MADAME DE SAINT-ANGE, achevant de donner ses ordres.

Tâchez de parler à M. le comte de Holden lui-même, s'il n'est pas encore parti. Dites-lui que nous savons tout, et que mon mari et moi lui offrons nos services et notre médiation, et revenez sur-le-champ, vous entendez. (Redescendant le théâtre, et apercevant M. Durand qui la salue.) Et le voilà, ce cher monsieur Durand! Je m'attendais bien à le trouver ici. Mais en parrain galant, vous deviez me donner la main pour descendre de voiture.

M. DURAND.

Comment, Madame, vous seriez?..

MADAME DE SAINT-ANGE.

Eh oui! j'avais promis à Godard, mon marchand, d'être la marraine de son enfant. Ce n'est pas que j'eusse grande envie de tenir ma parole; mais on vient de m'écrire que vous étiez de la partie, et cela m'a décidée.

M. DURAND.

Madame, je suis mille fois trop heureux. (A part.) Ne négligeons pas cette bonne occasion. (Haut.) Oserais-je vous demander comment se porte M. de Saint-Ange?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Mais je ne sais pas trop; je ne le vois plus; il ne sort pas de ses bureaux.

M. DURAND.

Je conçois. Ce nouvel emprunt l'occupe beaucoup; une

belle affaire qu'il a faite là! Je comptais incessamment lui rendre ma visite, ainsi qu'à vous, Madame.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Voilà une idée admirable. Mais il faut dîner avec nous, c'est le seul moyen de trouver mon mari; et tenez, aujourd'hui même, après la cérémonie, je vous emmène. Oh! il faut vous résigner. Vous voilà mon chevalier pour toute la journée.

M. DURAND.

Je n'ai garde de refuser une pareille bonne fortune.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Parlons un peu de notre baptême. Connaissez-vous la famille Godard? Non, vous ne vous en souciez pas beaucoup, ni moi non plus; mais je suis folle des baptêmes; j'aime cette pompe bourgeoise, l'importance du bedeau, l'empressement du mari, la gravité de la nourrice, l'air de fête répandu sur toutes les physionomies : c'est bien plus gai qu'un mariage. D'abord l'acteur principal n'a aucune inquiétude sur le rôle qu'il va remplir; et si le père ou quelque parent s'avise de penser pour lui à l'avenir, il se le représente toujours paré des plus riantes couleurs. Cet enfant-là sera peut-être un jour un poëte, un héros; qui sait même? un notaire, un agent de change. Qu'est-ce que cela coûte? il n'y a pas de charge à payer. Tandis qu'un jour de noces, on n'a que deux chances à prévoir : sera-t-on heureux? ne le sera-t-on pas? et bien souvent on peut parier à coup sûr. Oh! je préfère les baptêmes; et, pour ma part, j'aime mieux être marraine dix fois que mariée une seule.

M. DURAND.

C'est exactement comme moi.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Oh! mais vous, je vous devine; vous allez faire des extravagances. Les vieux garçons d'abord sont toujours trop généreux; vous surtout qui êtes riche : mais je viens exprès vous empêcher de faire des folies.

M. DURAND.

Rassurez-vous, ce n'est nullement mon intention; mais je vous avoue que, n'ayant jamais été parrain, j'ignore totalement les usages.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est bien; ne vous mêlez pas de cela, vous feriez tout de

travers. Je me charge de vous guider. (Ouvrant un riche agenda.) J'ai déjà fait une petite note des choses indispensables.

M. DURAND.

Que de bontés!

MADAME DE SAINT-ANGE.

D'abord rien pour moi, je vous en prie; ce n'est qu'à cette condition-là que je consens à être marraine. Oh! non, je vous le déclare, je ne veux absolument rien que ce qui est de rigueur, la petite corbeille, le sultan. N'allez pas surtout vous aviser d'en prendre un de mille francs, c'est une duperie; ceux de cinq cents produisent autant d'effet et vous feront autant d'honneur; car vous sentez que c'est pour vous.

M. DURAND.

Qu'est-ce que vous me dites là?

MADAME DE SAINT-ANGE, froidement.

Oh! vous pouvez vous en rapporter à moi. Ainsi, nous mettons cinq cents francs. Quant à l'accouchée, c'est différent; avec elle vous ne pouvez vous dispenser de faire un cadeau.

M. DURAND.

Oui, la petite timbale...

MADAME DE SAINT-ANGE.

En vermeil. Les six tasses pareilles, la cafetière, la crémière, la théière, le sucrier; cela fera un fort joli déjeuner, et nous trouverons cela presque pour rien chez Mellério, à la Couronne de fer.

M. DURAND.

Ah! mon Dieu!

MADAME DE SAINT-ANGE.

Nous prendrons les bonbons rue Vivienne, les gants chez madame Irlande, et les flacons chez Laurençot, Palais-Royal. Je n'ai pas mis dans mon budget les étrennes à la garde, à la nourrice, aux domestiques de la maison, au bedeau, au sacristain et au sonneur, des pièces de vingt francs, parce que tout cela est de rigueur, et que cela va sans dire.

M. DURAND, à part.

Miséricorde! (Haut.) Certainement, Madame, tout cela me paraît fort convenable.

MADAME DE SAINT-ANGE, d'un air de satisfaction.

Oui, n'est-ce pas? ce sera bien.

M. DURAND.

J'approuverais très-volontiers votre petit budget, comme

vous dites, si le baptême se faisait demain; mais c'est pour aujourd'hui, dans une heure, et il est impossible que tout cela puisse être prêt.

MADAME DE SAINT-ANGE.

N'est-ce que cela? soyez tranquille. (Appelant.) Dubois!

DUBOIS, entrant.

Madame, M. le comte de Holden n'est plus à Paris, on assure qu'il est parti pour la Belgique.

MADAME DE SAINT-ANGE.

J'en suis désolée; (A Durand.) un ami à nous qui est engagé dans une fort mauvaise affaire, et à qui j'aurais voulu rendre service; mais il n'est plus temps. Tenez, prenez cette liste, montez dans ma voiture qui est restée à la porte, et faites les différents achats qui sont indiqués : rue Vivienne, Palais-Royal, rue Saint-Honoré; tout cela est dans le même quartier. A Paris, c'est charmant, en moins d'une heure, on a tout ce qu'on veut; on paie un peu plus cher, et voilà tout... Ah! Dubois, vous porterez les mémoires chez monsieur, justement il loge dans la maison. (Dubois sort.)

M. DURAND.

Oui, cela se rencontre à merveille. (A part.) Ah! mon Dieu, il y va.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

M. DURAND.

Rien; c'est qu'il me semble que M. Godard tarde bien, et vous croyez que le... je veux dire le... montant des mémoires.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Ah! le petit total? ça ne passera pas mille écus, c'est tout ce qu'il y a de plus modeste. Baptême de seconde classe.

M. DURAND.

Où me suis-je fourré! trois mois de mon revenu pour la famille Godard! maudite sage-femme!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENDS, GODARD.

M. GODARD.

Je vois le parrain et la marraine qui sont réunis. Me serat-il permis, Madame, de vous présenter mes respects?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Bonjour, mon cher Godard, comment va votre femme?

M. GODARD.

Elle attend, Madame, l'honneur de votre visite.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est bien. (A Durand.) Pour quelle heure avez-vous commandé les voitures?

M. DURAND, étonné.

Comment, Madame, les voitures?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Eh! oui, ne savez-vous pas qu'il en faut? Vous aviez raison, vous ne vous doutez pas des usages, et vous êtes bien heureux de m'avoir. (Appelant.) Holà! quelqu'un.

M. GODARD.

Gervais! Gervais! C'est mon garçon de boutique, un gaillard fort intelligent.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Il faut à l'instant même courir chez le premier loueur de voitures et demander six remises, entendez-vous? six grandes berlines. Vous les prendrez à la journée, et que dans un instant elles soient à la porte.

M. DURAND.

Mais permettez donc! il me semble que l'église étant à deux pas, nos équipages seront tout à fait inutiles.

MADAME DE SAINT-ANGE.

D'accord! on ne s'en servira pas, mais il faut qu'on les voie dans la rue; c'est de rigueur.

M. DURAND.

Ah! c'est de rigueur. (A part.) Six berlines! Moi qui vais toujours à pied. Ah! la maudite sage-femme! elle me le paiera.

M. GODARD, se frottant les mains.

Six voitures dans la rue, quel bonheur! Ça ira jusqu'à la boutique du bonnetier, qui ne peut pas me souffrir.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Oh! monsieur Durand fait bien les choses; mais ce n'est rien encore, vous verrez son cadeau à l'accouchée. (Bas à Godard.) Un superbe déjeuner en vermeil. Oh! à votre place je ne serais pas tranquille. (A Durand.) Allons, donnez-moi la main et venez voir cette pauvre petite femme; (Bas.) nous allons trouver la nourrice, la garde, les grands parents; un monde et une chaleur, c'est affreux! Je ne peux pas souffrir les chambres d'accouchées.

M. GODARD.

Mille pardons si je ne vous conduis pas; quelques affaires indispensables, cette robe de baptême, la toilette de l'enfant... Je suis à vous, Madame. (Durand et madame de Saint-Ange entrent dans la chambre voisine.)

SCÈNE VII.

GODARD, seul.

Je ne sais pas, moi, ce monsieur Durand ne m'a plus l'air si aimable; je lui trouve une physionomie sournoise et mystérieuse, et puis ce superbe déjeuner en vermeil, que du reste il est impossible de refuser; tout cela me... Il ne manquerait plus que cela; être jaloux un jour où j'ai tant d'occupations.

SCÈNE VIII.

M. GODARD, LE COMTE DE HOLDEN.

LE COMTE.

N'est-ce point ici monsieur Godard, négociant?

M. GODARD.

Moi-même, monsieur.

LE COMTE.

C'est un effet de quatre mille francs, payable au porteur.

M. GODARD, à part.

Ah! mon Dieu, monsieur Vanberg, le négociant hollandais, qui m'avait promis de ne point le mettre en circulation et d'attendre à demain. (Haut.) Monsieur, certainement vous serez payé, j'ai les fonds, mais dans ce moment cela me gênerait beaucoup, et si vous pouviez attendre seulement à demain matin.

LE COMTE.

C'est avec grand plaisir que j'accéderais à votre demande; mais je suis obligé de partir dans deux heures pour la Belgique, et cet argent m'est nécessaire pour mon voyage.

M. GODARD, dans le plus grand embarras.

Comment faire, et à qui s'adresser? Les négociants mes confrères, il ne faut pas y penser. Eh parbleu! j'ai là le parrain de mon fils; en le tenant sur les fonts baptismaux, il contracte l'obligation de le défendre, de le protéger; c'est un second père, et mes intérêts deviennent les siens. (Au comte.)

Une ivresse en mon âme émue!
Etc., etc.

VELASQUEZ, debout devant son tableau.

J'essaie en vain de peindre! une vapeur obscure
Et m'entoure et couvre mes yeux!
(Allant brusquement à Palomita qui est toujours à genoux.)
C'est ta faute!... pourquoi cette absurde coiffure
Qui me cache tes longs cheveux?
(Elle ôte la résille qu'elle a sur la tête, et ses cheveux tombent sur ses épaules)
Pourquoi, surtout, cette écharpe importune,
Ce voile qui m'est odieux?
(Il lui arrache l'écharpe qu'elle a sur les épaules.)

PALOMITA, croisant ses mains sur son cou.

Seigneur! seigneur! Eh! quoi! sans crainte aucune
Vous voulez...

VELASQUEZ, la regardant et poussant un cri.

Ah! grands dieux!

ENSEMBLE.

VELASQUEZ, à part.

Eh quoi! toujours, là, dans mon âme,
Au seul aspect de cette femme,
Je sens glisser un trait de flamme
Qui brûle et glace au même instant.
(Avec colère.)
Femme ou démon! ange peut-être!
Dont le regard brave ton maître,
Garde-toi bien de reparaître,
Éloigne-toi! va-t'en! va-t'en!
Va-t'en! va-t'en! va-t'en!

PALOMITA, à part.

Ah! quel courroux soudain l'enflamme!
Quoi, c'est toujours moi, pauvre femme,
Moi, qu'il accuse, et moi qu'il blâme!
Mon Dieu! mon Dieu! qu'il est méchant!
Je cherche en vain d'où ça peut naître;
C'est quelque sort, cela doit être!
(A Velasquez.)
Appaisez-vous, ô mon doux maître,
Je vais partir et sur-le-champ!

PALOMITA.

Ah! quel caractère irascible!
Me renvoyer?... pourquoi?...

dorais a irrité contre moi une famille puissante. On m'accuse de séduction, de rapt, et je cours risque d'être arrêté.

MADAME PRUDENT.

Serait-il possible!

LE COMTE.

Dans deux heures je pars pour la Belgique, je vais tout avouer à mon père, le comte de Holden, qui peut seul arranger cette affaire et apaiser les parents de ma femme. Mais je ne peux pas emmener avec moi un enfant de trois jours, et c'est à vous que je veux le confier.

MADAME PRUDENT.

A moi, Monsieur!

LE COMTE.

Oui, ma chère madame Prudent, jusqu'à mon retour, c'est pour une semaine tout au plus, (Lui donnant une bourse.) et croyez que vous recevrez encore d'autres marques de ma reconnaissance; mais il n'y a pas de temps à perdre, ma petite fille est avec un domestique de confiance, ici à deux pas, dans ma voiture. Vous allez la prendre.

MADAME PRUDENT

J'y vais à l'instant. (Montrant la droite.) Il y a de ce côté une porte qui donne sur la rue, je fais entrer l'enfant par là, je le place dans cet appartement où personne n'a affaire, et dans une heure je l'emporte chez moi où vous le trouverez à votre retour.

LE COMTE.

A merveille. Ah! encore un mot. La mère désire que son enfant soit baptisé le plus promptement possible, ainsi chargez-vous de tous ces soins-là. Choisissez-moi un parrain; qui vous voudrez, pourvu que se soit un honnête homme, et que la chose se fasse promptement et sans bruit.

MADAME PRUDENT.

Soyez tranquille, j'ai quelqu'un qui demeure ici près, et que je vais prévenir en descendant, le commis de monsieur Godard, un excellent garçon qui vous rendra ce service-là et dont vous serez content, parce que, moi, quand je réponds de quelqu'un... et du reste vous pouvez compter que le zèle et la discrétion... (A part, en s'en allant.) Dieu! quelle journée! Un mariage secret, un enfant que l'on me confie, deux baptêmes, deux parrains et du mystère, voilà-t-il de quoi jaser. (Elle sort en courant.)

VELASQUEZ, avec impatience.

Eh bien ! finiras-tu ?

PERDICAN.

Eh bien Palomita... n'est pas une brave fille... une honnête fille ! (Palomita pousse un cri d'indignation.)

VELASQUEZ, courant à Perdican qu'il prend au collet.

Tu en as menti !

PERDICAN.

Moi ! un homme d'épée !..

VELASQUEZ.

Toi et tous ceux qui répéteront une pareille infamie !

PALOMITA, avec joie.

Ah ! il me défend !

PERDICAN.

Mais si je te disais...

VELASQUEZ.

Peu m'importe ?.. ça n'est pas vrai !

PERDICAN.

Mais si tu savais...

VELASQUEZ.

Je sais que ça ne se peut pas !

PERDICAN.

Mais si du moins tu me laissais parler...

VELASQUEZ.

Non... je ne le souffrirai pas...

PALOMITA.

Et moi... je le veux !..

PERDICAN, à Palomita.

Comment ! vous osez ?..

PALOMITA.

Je vous le demande en grâce !

PERDICAN.

Eh bien donc... je revenais comme tu m'en avais prié de l'hôtel d'Olozoga... où ni le duc, ni la duchesse ne savent ce que tu veux dire... Mais ce n'est pas d'eux qu'il s'agit... c'est de Palomita. Imaginez-vous qu'en revenant, j'entre chez Mariquita l'épicière... pour me rafraîchir d'un verre de Xérès... Mariquita votre voisine... dont la boutique est située de ce côté... (Montrant la gauche.) dans la petite rue... Mariquita enfin, dont la fenêtre est juste en face de la vôtre...

M. DURAND, de mauvaise humeur.

Mais à peu près. (Lui donnant des billets de banque.) Vous voyez que c'est tout comme, ou plutôt j'ignore ce que je ne suis pas dans la maison; car, Dieu merci, c'est sur moi que tout retombe. Tel que vous me voyez, Monsieur, je suis parrain, et malgré moi encore.

LE COMTE, souriant.

Quoi, Monsieur, vous êtes parrain?

M. DURAND.

Eh! oui, c'est madame Prudent, une maudite sage-femme, qui est cause de tout cela.

LE COMTE.

Ah! la sage-femme : elle n'a pas perdu de temps. (Prenant la main de Durand.) Je suis enchanté que ce soit vous.

M. DURAND.

Qu'est-ce qu'il a donc, à présent?

LE COMTE.

J'ose dire que vous ne vous en repentirez pas; nous nous reverrons un jour, et quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je prends la liberté de vous demander une grâce qui vous paraîtra de peu d'importance, et qui en a beaucoup pour moi. Quel nom comptez-vous donner à l'enfant?

M. DURAND.

Quel nom? ma foi, ça m'est bien égal, qu'on l'appelle comme on voudra.

LE COMTE.

A merveille. Eh bien! Monsieur, puisque cela ne vous fait rien, je vous prie de vouloir bien l'appeler Rose-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND.

Rose-Ernestine? Y pensez-vous, c'est un garcon?

LE COMTE.

Du tout, Monsieur, on ne vous aura pas dit, ou l'on se sera trompé; mais qu'importe? fille ou garçon je vous prie de l'appeler Rose-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND.

Ah çà! Monsieur, quel diable d'intérêt prenez-vous à tout cela, et qu'est-ce que ça vous fait?

LE COMTE.

J'ai des raisons pour tenir à ces noms-là, des raisons parti-

culières que vous êtes trop galant homme pour me demander.

M. DURAND, à haute voix.

Quel soupçon! Comment? il serait possible?

LE COMTE.

Chut! chut! je vous en conjure, j'ai le plus grand intérêt à ce que l'on ne se doute de rien.

M. DURAND.

Quoi, Monsieur, vous seriez?...

LE COMTE.

Silence. (A voix basse.) Eh bien! oui, Monsieur, c'est la vérité, cet enfant me touche de très-près; mais puisque madame Prudent s'est adressée à vous, je suppose que vous êtes homme d'honneur, et surtout discret. J'ai de la naissance, quelque crédit, de la fortune, j'aurai peut-être un jour le pouvoir de reconnaître un service, et vous verrez, Monsieur, que vous n'avez point obligé un ingrat. (Il sort en courant.)

SCÈNE XIII.

M. DURAND, seul.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre? Quoi! madame Godard, une simple bourgeoise, qui donne aussi dans les grandes manières. Le mari qui ne se doute de rien, la sage-femme qui est confidente, et moi qui me trouve mêlé dans tout cela, moi, qui ai toujours fui le bruit et le scandale. Comment en sortir à présent? Il est de fait que ce jeune homme a un air très-distingué; mais s'il est aussi riche qu'il le dit, pourquoi ne paie-t-il pas les lettres de change du mari? Il me semble que ça le regarde plus que moi; et ensuite pourquoi n'est-il pas le parrain? Il ne connaît donc pas l'usage?

SCÈNE XIV.

M. DURAND, M. GODARD, MADAME DE SAINT-ANGE, MADAME BENOIST, MADAME RENARD, MADAME DUROZEAU, PARENTS ET PARENTES.

M. GODARD, à la cantonade.

Oui, ma bonne amie, oui, dès qu'il sera baptisé, nous te le rapporterons; mais tiens-toi bien chaudement, je t'en prie.

M. DURAND, à part.

Ce pauvre Godard! il me fait peine. Ce calme, cette tran-

quillité. Mariez-vous donc! (Haut, lui donnant une poignée de main.) Eh bien! mon pauvre ami!

M. GODARD.

Eh bien! mon cher, tout va bien! J'espère que vous êtes content. Un beau filleul gros et bien portant.

M. DURAND.

C'est donc décidément un garçon?

M. GODARD.

Eh! parbleu, qui est-ce qui en doute?

M. DURAND, à part.

Alors, arrangez-vous. L'un dit une fille, l'autre un garçon. Ces deux Messieurs devraient s'entendre.

M. GODARD.

Allons, partons, toutes les voitures sont à la porte.

MADAME BENOIST.

Oh! mon Dieu! et le nom de l'enfant?

M. GODARD, se frappant le front.

Le nom de l'enfant; c'est pourtant vrai, nous n'y pensions pas. Comment l'appellerons-nous?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Moi, je n'ai pas d'avis, cela regarde la famille.

MADAME DUROZEAU.

Voulez-vous un joli nom? Théophile, cela n'est pas commun.

M. GODARD.

Du tout; je connais quelqu'un qui porte ce nom-là et qui est borgne. Moi, c'est peut-être une idée; je me suis toujours promis que, si j'avais un fils, il s'appellerait Barnabé.

TOUTES.

Oh! Barnabé! quel vilain nom!

M. GODARD.

Comment, un vilain nom! apprenez que c'est le mien, et que décidément mon fils s'appellera Barnabé.

MADAME BENOIST.

Du tout, du tout, j'ai ce qu'il vous faut; le plus joli nom de l'almanach, un nom admirable et sonore, Théodore, et cela ira très-bien, parce que, voyez-vous, on dira : où est Théodore? qu'est devenu Théodore? qu'on donne le fouet à Théodore.

M. GODARD.

Eh bien, on dira où est Barnabé? qu'est devenu Barnabé? qu'on donne le fouet à Barnabé.

MADAME BENOIST.

Jamais mon petit-fils ne s'appellera Barnabé.

M. GODARD.

Et jamais mon fils ne s'appellera Théodore, j'aimerais mieux qu'il ne fût pas baptisé.

MADAME BENOIST.

Et moi, qu'il n'eût jamais de nom!

M. GODARD, *furieux.*

C'est cela, un enfant anonyme! quelle tournure cela aurait-il dans le quartier?

M. DURAND.

Eh mais, calmez-vous; n'y aurait-il pas moyen d'arranger cela, et d'en choisir un tout autre?

M. GODARD.

Au fait, nous n'y pensions pas, combien je vous demande de pardons! c'est Monsieur qui est le parrain, et c'est à lui de nommer.

TOUT LE MONDE.

C'est trop juste.

M. DURAND.

Eh bien, pour mettre d'accord tous les intéressés et ayants-cause, car il paraît que dans cette affaire-ci il y en a plus qu'on ne croit, si nous appelions l'enfant Hippolyte?

MADAME BENOIST, *avec approbation.*

Hippolyte, voilà! j'allais le proposer.

M. GODARD.

Au fait, Hippolyte, c'est justement ce qu'il nous faut. Ça n'est pas trop... et en même temps c'est assez. Parbleu! quand on l'aurait fait exprès... et puis j'ai [illegible] que ma femme m'en parlait l'autre jour. Va donc pour Hippolyte.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Enfin voilà la question terminée, ce n'est pas sans peine. (*A Durand.*) Allons, mon cher compère, ouvrons la marche et partons.

M. DURAND, *mettant ses gants.*

Oui, oui, partons vite, et revenons de même pour en être plus tôt débarrassé. (*Il se dispose à sortir par la gauche.*) Hein! quel est ce bruit, et que nous veut-on?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME RENARD.

MADAME RENARD, arrivant tout essoufflée.

Ah! si vous saviez quel spectacle! les dames de la halle qui sont sous la porte cochère avec des bouquets, et qui attendent le parrain.

M. DURAND, à part.

Allons, encore des pièces de vingt francs. (Haut, à Godard.) Mon ami, je vous avoue que je n'entends rien au cérémonial usité en pareil cas, et que si je peux esquiver l'ambassade.

M. GODARD, lui montrant le fond.

Eh bien! passons par la boutique.

MADAME DE SAINT-ANGE.

A la bonne heure. (Ils vont pour sortir par le fond; on entend un roulement de tambours et un bruit de clarinettes.

M. GODARD.

Entendez-vous? ce sont les tambours de la garde nationale; comme vous en faites partie...

M. DURAND.

Du tout, je ne monte plus ma garde; qu'ils s'adressent au mercier du coin qui la monte pour moi. (Regardant à travers les carreaux en reboutonnant son habit comme pour garantir son gousset.) C'est un guet-apens.

MADAME BENOIST.

Attendez, attendez, (Montrant l'appartement à droite.) il y a ici une sortie qui donne sur la rue, presque en face de l'église. (Elle ouvre l'appartement.)

MADAME DE SAINT-ANGE.

A merveille! Allons, donnez-moi la main et partons. Eh bien! où sont donc la garde et l'enfant?

M. GODARD.

Ah! mon Dieu! oui. Où est donc l'enfant? où est donc madame Prudent? Comment, au moment de partir pour l'église! Ces malheurs-là n'arrivent qu'à moi. Madame Prudent, madame

Prudent! Que diable est-elle allée faire, et où a-t-elle mis l'enfant? (Grand désordre dans la famille.)

MADAME BENOIST, qui est près de la porte à droite, et qui écoute.

J'entends crier; oui, il est là. (Elle entre dans le cabinet.)

MADAME DE SAINT-ANGE.

Eh bien! c'est bon, nous allons le prendre en passant; vite, dépêchons-nous. Je passe la première. (Tout le monde sort par la droite).

M. GODARD.

Enfin, voilà le baptême qui est en marche.

MADAME DUROZEAU.

Comment, monsieur Godard, vous ne venez pas?

M. GODARD.

Est-ce que je le puis? Qui est-ce qui restera près de l'accouchée? Est-ce que je n'ai pas toujours affaire?

SCÈNE XVI.

M. GODARD, seul.

Ouf! les voilà partis, ce n'est pas sans peine; que de mal a un père de famille! (Il arrange en parlant du vin et du sucre dans une timbale, et l'avale.) Hein! qui est-ce qui vient là?

SCÈNE XVII.

M. GODARD, UN VALET, en livrée étrangère.

M. GODARD, au valet qui le regarde d'un air incertain.

Que voulez-vous, l'ami? que demandez-vous?

LE VALET.

Monsieur, je voudrais parler à une dame qui doit être ici.

M. GODARD.

Une dame!

LE VALET.

Oui, madame Prudent, une sage-femme.

M. GODARD.

Elle n'y est pas ; elle est sortie ; et Dieu sait où elle est allée. Eh bien ! pourquoi cet air étonné ? Qu'est-ce qu'il a donc ce garçon-là ?

LE VALET.

C'est que je ne sais plus comment faire. Madame Prudent devait m'indiquer un monsieur pour qui j'ai une lettre, un monsieur dont je ne sais pas le nom, mais qui demeure dans la maison, et qui aujourd'hui doit être parrain.

M. GODARD.

Encore ce Durand ! et savez-vous ce qu'on lui veut ?

LE VALET, mystérieusement.

C'est de la part du père de l'enfant.

M. GODARD.

Hein ?

LE VALET.

Oui, Monsieur est en bas dans la voiture qui l'attend pour l'emporter.

M. GODARD, à part.

L'emporter ! quelle trame abominable ! C'est bon, mon ami, c'est bon ; dites à votre maître d'attendre, je vais remettre la lettre à M. Durand dès qu'il sera revenu de l'église. (Le valet sort.) Quel coup de politique d'avoir intercepté ce billet ! Voyons vite... (Lisant.) « Mon cher Monsieur, et vous, madame « Prudent, je suis plus heureux que je n'aurais osé l'espérer, « tout est pardonné. Envoyez-moi vite notre cher enfant dès « qu'il sera baptisé ; son autre famille l'attend avec impatience « pour le voir et l'embrasser, et je veux leur présenter moi- « même mon aimable Hippolyte. » Son Hippolyte ! c'est bien cela. Quel complot infernal ! ma tête s'y perd ; impossible d'y rien comprendre, sinon qu'il y a un autre père, une autre famille... que madame Godard. M. Durand, la sage-femme, s'entendent tous contre moi pour me tromper et m'enlever mon fils, ou plutôt, quand je dis mon fils, c'est-à-dire notre fils, car cette parenté-là devient si compliquée... Mais il faut absolument que j'aie une explication avec madame Godard. (Il va pour entrer chez elle et s'arrête.) Voyons, conservons notre sang-froid, s'il est possible, et n'oublions pas que ma femme a sa

fièvre de lait. Il faut d'abord que madame Godard m'explique pourquoi mon fils ressemble à M. Durand, parce qu'une fois que nous nous serons entendus là-dessus, nous saurons à quoi nous en tenir sur le déjeuner en vermeil, les déclarations; mais les voici : morbleu! nous allons voir. (A travers les carreaux du fond on voit passer le baptême, qui vient de la droite et entre à gauche.)

SCÈNE XVIII.

M. GODARD, MADAME DE SAINT-A , M. DURAND, GENS DU BAPTÊME.

MADAME DE SAINT-ANGE.

On vient de porter le petit Hippolyte dans la chambre de l'accouchée, et tout s'est passé à merveille. La cérémonie était superbe; on aurait dit d'un cortége.

M. DURAND.

Oui, il ne manquait plus que cela. Traverser toute l'église! les femmes montaient sur les chaises, les curieux se pressaient autour de nous. Voilà le parrain, voilà le parrain! On aurait dit d'une bête curieuse. Et le suisse qui pour faire faire place me donnait des coups de sa hallebarde dans les jambes, et les petites filles qui se jettent au-devant de vous pour vous offrir des bouquets, les mendiants déguenillés qui vous arrêtent par votre habit : « Et moi, Monsieur, et moi. Lui, il a déjà reçu : c'est un mauvais pauvre; moi, je suis un bon pauvre. » Et dans la rue, pendant qu'on attend les voitures ou qu'on ouvre la portière, la foule qui vous pousse, vous coudoie, vous piétine ou vous éclabousse. (Montrant ses bas qui sont tout noirs.) Payez donc six berlines pour revenir dans cet état-là.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Oui; mais vous ne comptez pas le plaisir que vous avez eu à tenir votre filleul sur les fonts baptismaux.

M. DURAND.

J'en suis rompu. Le sacristain qui voulait que je répétasse mon *Credo* en latin, moi qui ne le sais qu'en français. Ils m'ont laissé pendant une heure les bras tendus; enfin n'en parlons plus, c'est fini.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est fini! du tout; c'est maintenant que vous allez recueillir le prix de tous les soins que vous vous êtes donnés; vous le trouverez dans l'attachement, dans l'amitié d'une famille respectable et reconnaissante. (Bas à Godard.) Allons donc, Godard, remerciez ce cher parrain.

M. GODARD, allant à Durand, d'un ton concentré,

Ce n'est point ici que nous nous expliquerons, Monsieur; mais je sais tout, oui, tout. Vous devez m'entendre, et je vous prie de ne plus remettre les pieds chez moi, ou nous verrons.

MADAME DE SAINT-ANGE ET DURAND.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME BENOIST, MADAME DUROZEAU, et PLUSIEURS PERSONNES.

MADAME BENOIST

Ah, mon Dieu! quel scandale! quel éclat! Votre fils... Si vous saviez ce qui vient d'arriver. Votre fils...

M. GODARD.

Est-ce qu'il serait enlevé?

MADAME BENOIST.

Pire que cela.

M. GODARD.

Il est malade?

MADAME BENOIST.

Ce ne serait rien. Apprenez que votre fils... votre fils...

M. GODARD.

Eh bien?

MADAME BENOIST.

Est une fille.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Une fille!

M. DURAND, à part.

J'en étais sûr. C'est l'autre qui avait raison.

LE BARON.

Tu as bien fait... comme toujours.

ANGELA.

N'est ce pas? La dame surtout et le plus jeune de ces messieurs... avaient une frayeur... ils ne rêvaient que brigands... est-ce que jamais on en a vu dans ce canton?

LE BARON.

Jamais!...

ANGELA.

Ils parlaient aussi de Marco Spada! (Naïvement.) Spada!... Qu'est-ce que c'est?

LE BARON.

Un pauvre diable... qui, depuis quinze ans, les fait trembler!... proscrit, dont la famille a été massacrée dans nos guerres civiles... et que le désespoir a jeté parmi des gens qui, comme lui, n'avaient rien à perdre... Mais ne parlons pas de ce malheureux... que son nom... mon enfant, et que les idées qu'il rappelle n'attristent jamais tes belles années... (Gaiement.) Dans quelques jours, je ferai encore un voyage.

ANGELA, tristement.

Est-il possible!...

LE BARON, gaiement.

Mais cette fois... ce ne sera pas seul... je partirai avec ma fille et son fiancé pour la France... où nous irons nous établir.

ANGELA.

Bien vrai?

LE BARON, souriant.

Très-vrai!... Et d'ici-là, parle, commande... tout ce qui te plaira, tout ce qui te conviendra, mon enfant, sera fait et exécuté...

ANGELA, avec joie.

Ah! s'il en est ainsi... j'ai une grâce... à vous demander...

LE BARON, s'asseyant à gauche.

Tant mieux!...

ANGELA.

On donne, la semaine prochaine, à Rome, une grande fête...

LE BARON.

Au palais du gouverneur...

ANGELA.

Vous croyez?...

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME PRUDENT, sortant de la chambre de M. Godard.

MADAME PRUDENT.

Eh! silence, silence donc! Vous faites un bruit à fendre la tète de l'accouchée.

M. GODARD.

Ah! vous voilà, madame Prudent; on vous trouve donc enfin?

MADAME PRUDENT.

Oui, je n'ai pu assister au baptême. (Montrant le comte.) Monsieur sait bien pourquoi. (Bas, montrant la porte à droite.) Votre enfant est là-dedans, et j'ai couru sur-le-champ chercher la marraine et le parrain, et ce n'est pas sans peine

LE COMTE.

C'était inutile; car voilà Monsieur (Montrant Durand.) qui, pendant ce temps, a daigné faire les choses de la meilleure grâce du monde.

M. GODARD, à Durand.

Comment! c'est décidément l'enfant de Monsieur que vous avez tenu? Là, qu'est-ce que je disais? Mon fils qui n'est pas baptisé, après tout le mal que nous nous sommès donné.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Il faut avouer que c'est jouer de malheur.

M. GODARD, à Durand.

Je reconnais, mon cher Durand, l'injustice de mes soupçons. Aussi, vous sentez bien que tout cela ne compte pas, et que demain c'est à recommencer.

M. DURAND.

J'en ai assez comme cela, et si jamais l'on m'y rattrape...

M. GODARD.

Encore un parrain qui renonce. Je dis qu'il est impossible que mon fils Godard puisse jamais...

LE COMTE.

C'est ce qui vous trompe, et je me propose pour demain, si toutefois madame de Saint-Ange veut m'accepter pour...

M. GODARD.

Acceptez, Madame, acceptez, il ne faut pas que ça vous décourage; nous finirons peut-être par en venir à bout.

M. DURAND, à part, en regardant le comte en soupirant.

Le malheureux! il ne sait pas à quoi il s'expose. Mais ce maudit Godard... (Haut.) Allons, décidément il faut que je me marie; car je commence à voir que les enfants des autres nous coûtent plus cher que les nôtres.

M. GODARD.

Comment, mon cher voisin, vous vous mariez?

M. DURAND, avec un regard de colère.

Oui, mon cher Godard, je me marie, et vous serez le parrain de mon premier.

FIN DE LE PARRAIN.

LE

MARIAGE ENFANTIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Delavigne

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 16 août 1821.

PERSONNAGES.

URSULE DE MIREVAL, riche héritière.
CÉLINE DE MIREVAL, sa cousine, âgée de dix à onze ans.
M. LE COMTE DE LUZY, mousquetaire, mari d'Ursule.
OCTAVE DE BALAINVILLE, amant de Céline.
M. POT-DE-VIN, intendant.
GROSJEAN, paysan.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

La scène se passe en 1780, à vingt lieues de Paris, dans un château gothique.

Un salon gothique. Deux portes latérales, une cheminée, sur laquelle sont plusieurs vases; au fond, deux grands fauteuils, une table, des siéges; une fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, POT-DE-VIN.

(Ursule est assise à une table et écrit.)

POT-DE-VIN.

Il est vrai de dire qu'on trouverait difficilement une jeune personne plus studieuse et plus appliquée que notre jeune maîtresse. Elle ne m'a pas seulement vu entrer.

URSULE, apercevant Pot-de-vin, et serrant précipitamment sa lettre.

Qui vient là? Comment! c'est vous, monsieur Pot-de-Vin?

POT-DE-VIN.

Oui, Mademoiselle, en qualité d'intendant du château, je suis partout, je vois t[illegible]est vrai de dire que j'ai la vue bonne. (Indiquant le papier q[illegible] tient à la main.) C'est, je le présume, une lettre qu'il faut porter quelque part?

URSULE, serrant le papier et le mettant dans son sein.

Non, non. C'est une liste de livres.

POT-DE-VIN.

De livres de méditation, j'en suis sûr? car vous en lisez beaucoup, et je ne m'étonne plus de vos projets : maîtresse de vous-même, et d'une fortune immense, vous retirer du monde, entrer dans un chapitre de chanoinesses; voilà qui doit servir de modèle à toutes les jeunes personnes de la province.

URSULE.

Mais si elles faisaient toutes comme moi, je ne sais pas si la province y gagnerait; d'abord, on se marierait peu.

POT-DE-VIN.

Et tout n'en irait que mieux. Je ne conçois pas cette manie qu'ont maintenant les jeunes personnes de qualité; elles veulent toutes se marier.

Air de Marianne.

Selon moi, c'est une folie :
Il vaut bien mieux, en vérité,
Garder pour soi toute sa vie
Sa fortune et sa liberté.
Pour un grand bien,
Je sais fort bien
Qu'il faut un maître, et surtout un gardien;
C'est mon devoir;
Et j'ai pu voir
Que quand on veut gérer,
Administrer,
Plus d'un souci vous accompagne;
Il faut de l'aide... eh bien! l'on prend,
Au lieu d'époux, un intendant;
Et tout le monde y gagne.

C'est ce que fait mademoiselle de Miréval, votre tante.

URSULE.

Permettez, monsieur Pot-de-vin : malgré ses soixante ans, ma tante n'est point une ennemie du mariage.

POT-DE-VIN.

Il est vrai qu'elle l'encourage beaucoup dans ses domaines; mais pourquoi l'aime-t-elle? parce qu'elle a toujours été demoiselle, et moi je le déteste parce que...

URSULE.

J'entends, vous avez été marié?

POT-DE-VIN.

Mieux que cela, je le suis encore; j'ai de la famille! heureusement mademoiselle Céline, votre cousine, par suite du parti que vous prenez, va réunir sur sa tête l'héritage que vous partagiez ensemble; n'ayant que dix ans, et orpheline comme vous, il se peut que d'ici à quelque temps elle ait besoin d'un intendant.

URSULE, souriant.

Je crois que celle-là préférera un mari.

POT-DE-VIN.

Elle peut prendre les deux, et n'en sera que mieux, tant elle est étourdie; car il est vrai de dire...

URSULE.

Je remarque, monsieur Pot-de-Vin, que voilà une locution que vous affectionnez beaucoup : *Il est vrai de dire!...*

POT-DE-VIN.

C'est une habitude que j'ai prise en réglant mes comptes, et [illegible] conservée, parce que, dans la bouche d'un intendant, [illegible]e-là ne peut pas nuire; seulement ça étonne d'a-[illegible]s l'on s'y fait.

[illegible] de *l'Écu de six francs.*

[illegible]me on voit, du reste,
[illegible] qualité,
[illegible] gain modeste,
[illegible]robité. (*bis.*)
[illegible] m'en vante,
[illegible] peu s'en faut.

[illegible]ULE.

[illegible]us allez bientôt
[illegible] tante.

(On sonne.)

[illegible]VIN.

[illegible]sonne; ce sera quelque nou-
[illegible]moiselle Céline. Depuis que
[illegible]'est avisé d'envoyer ici son
[illegible]us font tourner la tête. Ils
[illegible], savez-vous pourquoi de-
[illegible]apelle du château? J'ai
[illegible] qui ressemble à une cor-
[illegible] y va! on y va! à peine
[illegible]t.)

SCÈNE II.

URSULE, *seule.*

Le voilà parti; plaçons vite ma lettre sous ce vase, dans l'endroit accoutumé. Fut-on jamais plus malheureuse! être mariée depuis huit jours, et n'oser pas même écrire à son mari! Ce bruit de ma vocation religieuse est tellement établi, je l'ai moi-même annoncé si formellement à ma tante et à tous mes parents, et même à la cour, que je tremble à l'idée seule de l'éclat que cela va produire! Comment leur avouer que je n'ai jamais cessé d'aimer monsieur de Luzy, que la nouvelle de sa mort, répandue par un courrier de l'armée, m'avait seule décidée à renoncer au monde, et que maintenant... eh bien! maintenant je suis sa femme, et il faut toujours qu'on le sache.

AIR de *Téniers.*

Je lui jurai constance pour la vie
Quand il partit pour les combats;
Au ciel, je jurai d'être unie,
Alors que j'appris son trépas.
Des deux serments que mon cœur se rappelle,
Lequel tenir?... dans mon trouble secret,
Je me suis dit: je dois être fidèle
Au premier serment que j'ai fait.

Il n'y a donc plus à présent que ce mariage à déclarer, et si je pouvais m'entendre avec monsieur de Luzy... mais quand il vient quelquefois chez ma tante, j'ose à peine le regarder, il me semble que tous les yeux sont fixés sur moi; (*Montrant le vase.*) et si l'on surprenait ma correspondance avec un mousquetaire, quel scandale!

SCÈNE III.

URSULE, CÉLINE.

URSULE.

Eh mais! Céline, où vas-tu donc ainsi? comme te voilà grave et sérieuse! et ce mouchoir à la main, en héroïne de roman? (*A part.*) Elle veut déjà faire la grande dame.

CÉLINE.

Je ne sais, ma cousine, mais je suis toute triste.

URSULE.

Eh bien! il faut te dissiper, il faut jouer.

CÉLINE.

Je ne peux plus, mes joujoux m'ennuient.

URSULE.

Voilà qui est terrible; alors cherche Octave, ton petit camarade.

CÉLINE.

Octave! il n'est pas en train de jouer non plus, il est comme moi.

AIR : *Aussitôt que je t'aperçois* (d'AZÉMA.)

Nous ne savons d'où vient cela;
C'est ce qui me tourmente;
Je suis triste s'il n'est pas là,
Lui, si je suis absente.
Avec tous les petits garçons,
Sous le tilleul quand nous dansons,
Je n'aime (*bis*) que ses chansons.
S'il prend quelque autre pour sa dame
J'en suis chagrine au fond de l'âme :
Dis-moi d'où ça vient?
A quoi tout ça tient?
Je n'en sais rien, voilà le mal,
Si je l' savais, ça m' s'rait égal.

DEUXIÈME COUPLET.

Pourquoi, dès qu'on veut le punir,
Suis-je toute tremblante?
Pourquoi suis-je prête à rougir
Quand son maître le vante?
Les bonbons préférés par lui
Sont ceux que je préfère aussi;
Pourquoi (*bis*) donc en est-il ainsi?
Quand nous sommes loin de ma tante,
Pourquoi donc suis-je si contente?
Dis-moi d'où ça vient?
A quoi tout ça tient?
Je n'en sais rien, voilà le mal :
Si je l' savais, ça m' s'rait égal.

URSULE, à part.

Eh mais! a-t-on idée... à cet âge-là! (Haut.) Je vous assure, Céline, que je n'entends rien à tout ce que vous venez de me dire.

CÉLINE.

Oh! que si fait! et si vous vouliez me dire ce qu'il faut faire pour que cela se passe...

URSULE.

Qu'est-ce que c'est que cela, Mademoiselle? est-ce que je le sais?

CÉLINE.

Sans doute; vous croyez peut-être que je n'ai pas remarqué que vous avez été tout comme moi! vous vous promeniez toute seule dans le jardin, et puis vous pleuriez, ou bien vous vous arrêtiez en faisant comme cela; (Faisant le geste de soupirer.) et quand vous étiez dans le salon, vos yeux étaient toujours tournés vers la porte : le moindre bruit vous faisait tressaillir; et quand on annonçait un certain Monsieur en épaulettes et en habit rouge, vos joues devenaient sur-le-champ de la couleur de son uniforme.

URSULE.

Comment! Mademoiselle, fi! c'est fort mal d'être curieuse.

CÉLINE.

Sans compter que tout vous ennuyait, et qu'il y avait souvent à table de si bonnes choses dont vous ne mangiez pas; cela me faisait une peine! je me disais : « Ma cousine est bien malade, elle va en mourir. » Ah bien oui! voilà que tout à coup, depuis (Comptant sur ses doigts.) oui, depuis sept jours, cela a tout à fait changé; d'abord vous aviez un petit air confus et étonné qui était si drôle... et puis de temps en temps, quoique vous fussiez seule, et qu'il n'y eût pas là d'uniforme, vous vous mettiez à rougir à part vous, et comme d'une idée qui vous venait... et tenez, voilà que ça vous reprend dans ce moment.

URSULE, déconcertée.

Du tout, Mademoiselle, et c'est très-mal ce que vous dites là. (A part.) Mais voyez donc, moi qui me croyais en sûreté, j'avais là un espion.

CÉLINE.

De ce moment-là vous êtes devenue gaie, tranquille; et j'ai bien vu que ça irait tous les jours de mieux en mieux! ça n'a

pas manqué; je n'osais pas vous demander votre secret, mais je me suis dit : « Patience, en faisant exactement tout ce qu'a « fait ma cousine, ça me réussira peut-être comme à elle. » Voilà pourquoi je me promène tous les matins dans le jardin, que j'en ai mal aux jambes; et puis, je fais comme vous : l'air rêveur, les soupirs et le mouchoir... et allez, faut avoir de la patience, car c'est joliment ennuyeux; et puis tantôt à dîner, cette belle crème au chocolat dont j'ai refusé de manger, c'était pour faire comme vous; eh bien! tout cela n'y fait rien, cela va toujours aussi mal; et il y a sans doute quelque autre chose qu'il faut que vous me disiez.

URSULE, à part.

Mais, a-t-on jamais vu? (Haut.) C'est très-vilain, Mademoiselle, d'avoir ces idées-là à votre âge; et si vous en parlez encore, je le dirai à ma tante, qui vous grondera d'importance.

CÉLINE.

Ah! vous le direz à ma tante! Eh bien! Mademoiselle, si vous êtes rapporteuse, je le serai aussi, et je raconterai ce que j'ai vu hier, quand toute la société se promenait dans l'allée des marronniers.

URSULE.

Qu'est-ce que vous avez vu, s'il vous plaît?

CÉLINE.

J'ai très-bien vu que M. de Luzy a saisi le moment où il vous donnait la main, pour vous glisser un papier.

URSULE, lui faisant signe de se taire.

Céline! au nom du ciel!

CÉLINE, plus haut.

C'est bon! c'est bon! je le dirai à ma tante, je le dirai à tout le monde!

URSULE.

C'est fait de moi!

CÉLINE.

C'est cela.

AIR : *Je t'aimerai.*

Votre secret
Sans doute est infaillible,
Puisqu'il a su produire un tel effet :
A mes chagrins daignez être sensible,
Je me tairai : dites-moi, s'il vous plait,

Votre secret.
D'un tel secret
La puissance est divine :
Ce beau Monsieur, dont le nom vous troublait,
Jadis si triste, a maintenant, cousine,
L'air si content : j'en suis sûre, il connaît
Votre secret.

URSULE, à part.

Quel embarras! et comment faire? me voilà pourtant à la discrétion de cette petite fille. (Haut.) Eh bien! Céline, écoutez; si vous voulez être bien sage, je vous promets de vous le dire dans huit jours. (A part.) Je vais parler à ma tante; il faut dès demain l'envoyer en pension.

CÉLINE.

Dans huit jours? vous me le promettez? c'est bon! mais dites-moi, ma cousine, il doit y avoir encore quelque autre chose, que...

URSULE.

Non, non, voilà tout; et si tu ne dis rien d'ici là, si je suis contente de toi, je te promets un beau cadeau. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

CÉLINE, seule.

Un cadeau! un cadeau! je n'y tiens pas, j'aime mieux les secrets que les cadeaux, parce que c'est si joli un secret qu'on ne sait pas! mais il me semble que ma cousine la chanoinesse aime beaucoup ce salon de compagnie, qui sépare nos deux appartements : d'abord elle y est toujours; hier elle s'est approchée deux ou trois fois de ce vase de fleurs, et un instant après, M. de Luzy... (Elle a l'air de réfléchir un instant, elle court au vase qu'elle soulève.) J'en étais sûre, un papier... Ah! que je suis contente! un papier plié en cœur; juste comme celui que M. de Luzy a remis à ma cousine d'un air si mystérieux. Eh! mais, maintenant que j'y pense, c'est peut-être ce qu'on appelle un billet doux; c'est cela même, car elle l'avait serré bien soigneusement là, avec sa croix d'or. C'est bon! c'est bon! voilà aussi où je les mettrai. Ah! c'est Octave!

SCENE V.

CÉLINE, OCTAVE, en habit à la française, en bas de soie blancs, mais sans épée.

CÉLINE.

Eh bien! comment cela va-t-il?

OCTAVE, tristement.

Cela ne va pas bien; et toi?

CÉLINE.

De même. Tu n'as donc rien trouvé?

OCTAVE.

Oh! si vraiment; je causais tout à l'heure avec la petite Jeannette, la fille du jardinier...

CÉLINE, fièrement.

Et pourquoi causez-vous avec ces personnes-là, Monsieur? cela ne sied point aux gens de qualité.

OCTAVE, de même.

Je le sais, Mademoiselle; mais quand les gens de qualité ont besoin des personnes... et puis d'ailleurs il y a manière de se faire respecter. Je vous disais donc que pendant que je lui parlais elle s'est mise à rire, et m'a dit (cela va bien vous étonner), elle m'a dit... que j'avais l'air d'un amant.

CÉLINE.

Un amant! comment, Monsieur, vous êtes un amant? eh bien! par exemple, si je l'avais su...

OCTAVE.

Qu'est-ce que tu aurais fait?

CÉLINE.

J'aurais fait, j'aurais fait... qu'il y a longtemps que je connais ça! Un amant! c'est un amoureux. Tu ne te rappelles pas madame la baronne qui en a un, la comtesse qui en a un aussi, et puis la marquise qui en a deux?

OCTAVE.

Oui, oui. J'y suis maintenant, et il faut convenir que nous étions bien simples; mais dis-moi, amoureux, comment guérit-on de ça?

CÉLINE.

Dam! je n'en sais rien; et il faudra que tu le demandes encore.

OCTAVE.

Écoute donc! Tu m'envoies toujours demander, c'est en-

nuyeux! ce n'est pas que Jeannette me le dirait bien, j'en suis sûr; mais elle commence toujours par me rire au nez, et c'es désagréable, parce qu'on a l'air d'une bête.

CÉLINE.

C'est juste, si nous pouvions le deviner à nous deux, cela vaudrait bien mieux. Écoute, je crois que j'ai un moyen qui a déjà réussi à ma cousine Ursule et à M. de Luzy; fais comme si tu me donnais le bras, et promenons-nous.

OCTAVE, lui donnant le bras.

Bien volontiers. (Ils se promènent sur le théâtre.)

CÉLINE.

On ne nous regarde pas?

OCTAVE.

Pardi! il n'y a personne.

CÉLINE, lui glissant mystérieusement le billet dans la main.

Eh bien! tiens.

OCTAVE, le prenant entre les deux doigts, et l'élevant en l'air.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cela?

CÉLINE.

Est-il ignorant! C'est un billet doux! mais ne le montre donc pas comme cela, fais du mystère. (Faisant le geste de cacher le billet.)

OCTAVE.

A la bonne heure! et puis après?

CÉLINE.

Et puis après, lis-le vite, et n'oublie pas que c'est moi qui te l'adresse.

OCTAVE.

C'est-i drôle tout cela!

ENSEMBLE.

AIR : *Le voilà, ce billet joli,* etc. (AZÉMA.)

Le voilà, ce billet joli,
Écrit par ma cousine;
Si déjà, j'imagine,
A quelque autre il a réussi,
Nous pouvons l'employer aussi.

OCTAVE, lisant.

« Toi qui reçus ma foi, toi pour qui je soupire,
« O charme de ma vie! ô mon souverain bien!
« Mon cœur, qui loin de toi ne sait ce qu'il désire,
« Sitôt que tu parais ne désire plus rien. »

CÉLINE.

Entends-tu bien cela?

OCTAVE.

Toi pour qui je soupire.

CÉLINE.

O charme de ma vie!

OCTAVE.

O mon souverain bien!

CÉLINE, parlant.

Eh bien! qu'est-ce que ça te fait?

OCTAVE, de même.

Il me semble que ça me fait plaisir, et que ces mots-là sont jolis à répéter.

CÉLINE.

Oh! ma cousine avait raison. (Ils chantent ensemble.)

Relisons ce billet joli,
Écrit par ma cousine;
Si déjà, j'imagine,
A quelque autre il a réussi,
Nous pourrons l'employer aussi.

(On entend dans l'intérieur plusieurs voix qui appellent : Octave! Céline!)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, URSULE.

URSULE.

Eh bien! que faites-vous là? Octave! Céline! n'entendez-vous pas qu'on vous appelle de tous les côtés? ma tante vous demande tous les deux.

OCTAVE.

Est-ce pour nous gronder, ma cousine?

URSULE.

Je n'en sais rien. Il est arrivé il y a une heure un courrier de Paris, et sur-le-champ ma tante a fait expédier je ne sais combien de lettres pour tous les environs du château; c'est peut-être du monde qui nous arrive. Je m'en vais bien vite, pour ne pas être obligée de le recevoir; ne dites pas que vous m'avez rencontrée.

CÉLINE.

Oui, ma cousine?

URSULE.

Et n'oublie pas ce que je t'ai recommandé.

CÉLINE.

Oh! soyez tranquille, cela va déjà mieux. (Fausse sortie. Elle revient sur ses pas, glisse la lettre sous le vase, et au moment où Ursule tourne la tête, elle dit tout haut à Octave :) Mais venez donc, Monsieur; je suis sûre qu'il craint d'être grondé... fi! un homme; moi qui ne suis qu'une petite fille, je n'ai pas peur. Adieu, ma cousine. (Ils sortent tous les deux en courant.)

SCÈNE VII.

URSULE, puis M. DE LUZY.

URSULE, les regardant courir.

Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire dans le château, car il y règne une activité... je vois d'ici tous les domestiques qui vont et viennent d'un air empressé; peu m'importe en tout cas, pourvu qu'on ne vienne pas me troubler. (Se retournant et apercevant M. de Luzy.) Comment! c'est vous, mon ami? par quel hasard vous présentez-vous aujourd'hui de si bonne heure chez ma tante?

LUZY.

Je viens d'être invité par elle-même, ainsi que presque toute la noblesse des environs. Un billet que m'a remis son coureur m'engage à me trouver le plutôt possible au château pour assister à une cérémonie sur laquelle elle ne s'explique point, afin de me laisser, dit-elle, le plaisir de la surprise.

URSULE.

J'y suis; ce sera le couronnement de quelque rosière! ma tante est folle des rosières.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Tous les ans une jeune fille
Reçoit la couronne en ces lieux :
Ma tante veut que sa famille
Dispute ces prix glorieux.
Sa main les offre à l'innocence
Bien plus encor qu'à la beauté
Et m'en destinait un, je pense,
Que sans vous j'aurais mérité.

LUZY.

Vous devinez avec quel empressement j'ai accepté l'invitation de votre tante, et combien maintenant j'ai peu d'envie de m'y rendre; j'avais un pressentiment que vous ne seriez pas à cette fête, et que je pourrais ici vous trouver seule quelques instants.

URSULE, avec tendresse.

Seule... non! j'y serais déjà avec vous! je vous avais écrit à notre adresse ordinaire.

LUZY, allant prendre la lettre.

Je vous entends; mais puisque vous voilà, dites-moi ce qu'elle contient.

URSULE.

Non, Monsieur; il est des choses qu'on est bien aise d'écrire, et qu'on ne veut pas dire tout haut.

LUZY.

AIR : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

Me disiez-vous au moins que de l'absence,
Ainsi que moi, vous sentiez le tourment?
Me disiez-vous qu'avec impatience
Vous attendiez ce doux moment?
A l'époux qui pour vous soupire
Promettiez-vous le bonheur qu'il poursuit?

URSULE.

Je ne sais pas si je dois vous le dire;
Mais peut-être l'avais-je écrit :
Oui, je crois (*bis*) que je l'avais écrit.

LUZY.

Eh bien! pourquoi ne pas prendre un parti? pourquoi tarder plus longtemps à déclarer notre mariage? qui vous arrête? est-ce l'embarras de faire un tel aveu à votre tante? mais il n'y a pas de nécessité de le lui faire de vive voix; nous pouvons partir et lui envoyer une lettre bien respectueuse, qui la préviendra de tout.

URSULE.

A la bonne heure; mais après la résolution que j'avais prise, je songe toujours à l'éclat que ce mariage-là va faire dans la province.

LUZY.

Raison de plus pour s'éloigner et pour se dérober aux mé-

chants propos; d'ailleurs ce qui fait événement en province n'est pas même remarqué à Paris, et personne n'y pensera à nous. J'ai déjà donné mes ordres, fait préparer mon hôtel pour vous recevoir; et, si vous y consentez, ce soir, à minuit, je serai sous les murs du parc avec une chaise de poste et Dubois, mon domestique.

URSULE.

Comment! ce soir?

LUZY.

Eh bien! vous voilà déjà tout effrayée!... Allons, Ursule, une bonne résolution, et surtout n'allez pas vous dédire au moment du danger. On vient... c'est convenu.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, POT-DE-VIN.

POT-DE-VIN.

Ah, mon Dieu! quelle nouvelle! et qui s'en serait jamais douté?

URSULE.

Eh bien! Pot-de-Vin, qu'avez-vous donc?

POT-DE-VIN.

Mademoiselle, je ne veux pas le croire, moi qui l'ai vu... Il est vrai de dire que la chose est surprenante, foudroyante et anéantissante.

LUZY.

Eh, mon Dieu! qu'est-il donc arrivé?

POT-DE-VIN.

Une lettre...

URSULE.

Comment! c'est cela?

POT-DE-VIN.

Laissez-moi me reprendre... Une lettre de Paris, de M. le baron de Balainville, le père du petit Octave.

LUZY.

Eh bien! que dit cette lettre? serait-il survenu quelque événement à la cour?

POT-DE-VIN.

Il n'est rien survenu du tout, sinon que l'abbaye que M. de Balainville sollicitait pour mademoiselle Ursule vient de lui être accordée... Mais ce n'est pas cela.

URSULE, à Luzy.

Ah, mon Dieu! et moi qui lui écrivais hier de suspendre ses démarches.

LUZY, de même.

Votre lettre ne lui sera pas encore parvenue. (A Pot-de-Vin.) Eh bien! après?

POT-DE-VIN.

Après?... Nous y voici. En se faisant religieuse, en devenant abbesse, mademoiselle Ursule a déclaré qu'elle laisserait tous ses biens à sa jeune cousine; et mademoiselle Céline, qui a onze ans, sera dans quatre ans le plus riche parti de la province. Or, M. de Balainville, qui est homme de cour et qui voit de loin, se doutant qu'il se présenterait alors un bon nombre d'amateurs, car il est vrai de dire que les riches héritières n'en manquent point, s'est hâté de prendre l'initiative : il a obtenu de S. M. Louis XV des dispenses d'âge, et la permission d'unir M. Octave de Balainville à mademoiselle Céline de Mireval, à la condition, je le suppose, de renvoyer après la noce le marié au collége.

AIR des *Visitandines*.

Jusqu'en seconde notre époux
Vivra de l'amour platonique;
Il risquera le billet doux
Quand il fera sa rhétorique.
Nous permettrons des confidences,
Et nous romprons le célibat,
Quand nous le verrons en état
De prendre ses licences.

URSULE.

Comment! il serait possible?

POT-DE-VIN.

Cette lettre est arrivée à votre tante qui en a été dans l'enthousiasme, et qui s'est hâtée d'en presser l'exécution... car ils ont tous une rage de mariage... Ils sont dans ce moment-ci à la chapelle du château, et je n'ai pas voulu être plus longtemps témoin d'un pareil sacrifice... Il est vrai de dire que les petites bonnes gens en ont l'air enchanté, et qu'ils ont déjà pris un ton d'importance et de gravité qui est déplorable. Car enfin, moi je raisonne : si on prend l'habitude de marier nos jeunes seigneurs à dix ou douze ans, comme le mariage en-

traîne l'émancipation, et comme l'émancipation permet de manger sa fortune, s'ils commencent de si bonne heure, adieu le système des intendants.

LUZY, riant.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

C'est charmant, et de cette noce,
Pour ma part, je suis enchanté.

POT-DE-VIN.

Et pour moi, cet hymen précoce
Me paraît une absurdité.

URSULE.

Quelles craintes sont donc les vôtres?
S'ils sont une fois par hasard
Heureux trop tôt... c'est pour tant d'autres...
(Regardant Luzy.)
Qui bien souvent le sont trop tard.
(Elle rentre dans l'appartement.)

POT-DE-VIN.

Mais, tenez, voici tout le monde.

SCÈNE IX.

LUZY, POT-DE-VIN, OCTAVE, CÉLINE, tous les deux en grand costume de mariés; PAYSANS.

CHŒUR.

AIR de *la Petite Gouvernante.*

Célébrons le mariage
Dont ils ont formé les nœuds
Tous les deux :
A dix ans dans leur ménage,
Ils ont le temps d'être heureux.

CÉLINE.

Quoi! la chose est bien certaine;
Moi Madame et vous Monsieur?
Quel bonheur!
Oui, je le croirais à peine,
Si ce n'était
Mon bouquet.

CHŒUR.

Célébrons le mariage, etc.

OCTAVE.

Et moi donc, je n'en reviens pas encore... (Sautant de joie.) Et si tu savais comme je suis content!

CÉLINE, le retenant.

Monsieur de Balainville, nos vassaux nous regardent.

LUZY, s'avançant.

Madame de Balainville me permettra-t-elle de lui présenter mes compliments de félicitation?

CÉLINE, courant.

Ah! c'est monsieur de Luzy; mon Dieu! comme vous venez tard aujourd'hui; m'avez-vous apporté les bonbons que vous m'aviez promis?

LUZY, lui présentant un cornet.

Je n'ai eu garde d'y manquer.

OCTAVE, la tirant par sa robe.

Madame de Balainville, y songez-vous?

CÉLINE.

Tiens, pourquoi donc? est-ce que, quand est marié, on ne peut plus manger de bonbons? (En mangeant un.) Ce sont des pistaches.

OCTAVE, qui veut en prendre dans le cornet.

Du tout, ce sont des dragées... (Céline ferme le cornet.)

CÉLINE.

AIR du *Lendemain*.

Laissez-les donc, je vous prie,
Puisque vous prenez ce ton.

LUZY.

D'une telle économie
Je devine la raison :
Cela se voit de soi-même,
Madame dans ce papier
Les garde pour le baptême
De son premier.

CÉLINE.

N'est-ce pas, Monsieur?... (Apercevant une grande corbeille que l'on vient de placer sur la table.) Ah! regarde donc, une corbeille! que c'est joli de se marier! C'est très-bien à mon beau-père d'avoir pensé à cela... (S'approchant de la table, et s'élevant sur la pointe des pieds.) Mais comment voulez-vous que je la voie? c'est trop haut; ôtez-la de dessus cette table.

POT-DE-VIN, aux paysans.

C'est trop juste, posez-la à terre... (Pendant que Céline regarde.

Je profiterai de cette occasion pour présenter une pétition à monsieur le baron et à madame la baronne... J'ai mon fils, un excellent sujet... il est vrai de dire que c'est moi qui l'ai élevé... il a tantôt onze ans, et commence l'arithmétique; je désirerais le placer auprès de Monseigneur comme intendant.

LUZY.

C'est trop juste : voilà un intendant très-bien proportionné; et je ne doute point qu'avec les soins de monsieur Pot-de-Vin, la maison de monsieur le baron ne soit bientôt montée sur un pied très-respectable.

POT-DE-VIN.

Sans doute; j'ai mon petit dernier, que je compte vous offrir en qualité de coureur, dès qu'il commencera à marcher.

CÉLINE, qui pendant ce temps a regardé la corbeille.

C'est bon, nous le prendrons... Les belles dentelles! (D'un air de dédain.) Par exemple, une poupée... (A Octave.) Il me semble, mon ami, que monsieur votre père pouvait très-bien se dispenser de me faire ce cadeau-là.

LUZY.

On dit pourtant que vous y jouez à ravir.

CÉLINE, faisant la révérence.

Monsieur, je vous rends grâces, mais je voulais vous dire... (Bas à Octave.) Renvoie donc tout ce monde-là, afin que nous puissions parler au moins de nos affaires.

OCTAVE, aux paysans.

Oui, mes amis, retirez-vous, laissez-moi avec ma femme.

CÉLINE, aux paysans.

Attendez, attendez. (Bas, à Octave.) Donnez-leur donc de l'argent.

OCTAVE, tâtant son gousset.

C'est que je n'en ai pas.

CÉLINE.

Comme si les gens de qualité en avaient jamais, puisqu'on a un intendant.

OCTAVE.

C'est juste, monsieur Pot-de-vin, vous vous chargerez, vous ou vôtre fils, de distribuer de l'argent de ma part à ces bonnes gens. (Aux paysans.) Allez. (Octave et Céline se placent à côté l'un de l'autre; tous les paysans passent devant eux en chantant le chœur.)

Célébrons le mariage, etc.

SCÈNE X.

LUZY, CÉLINE, OCTAVE.

LUZY.

Suis-je de trop?

CÉLINE.

Non, au contraire; car j'ai bien des choses à vous demander.

LUZY.

Vous ne rentrez donc pas au salon?

OCTAVE.

Ne m'en parlez pas, ce n'est pas cela qui est le plus agréable dans le mariage; on nous avait placés sur deux grands fauteuils, et tout le monde rangé en cercle nous regardait, tandis que nous étions là gravement à côté l'un de l'autre sans oser nous parler.

CÉLINE.

Et ma tante qui disait toujours : Céline, tenez-vous droite; il n'y a rien de fatigant comme cela! heureusement qu'elle nous a donné une heure de récréation pour aller jouer dans le jardin, à condition que nous serions bien sages, et que nous ne gâterions pas nos beaux habits! Et je suis tout de suite venue de ce côté, pour trouver ma cousine Ursule! Où donc est-elle?

LUZY.

Je crois qu'elle était indisposée, et qu'elle est rentrée de bonne heure dans son appartement.

OCTAVE.

Indisposée?

CÉLINE.

Ah, mon Dieu! est-ce que cela lui aurait repris? voyez comme c'est fâcheux; moi qui venais pour lui demander...

LUZY.

Et quoi?

CÉLINE.

Dam! beaucoup de choses, n'est-ce pas, Octave?

OCTAVE.

Oui; d'abord, je voudrais savoir si, maintenant que me voilà marié, j'aurai toujours mon précepteur.

LUZY.

Mais, peut-être qu'en adressant encore un placet au roi pour une dispense...

CÉLINE.

Et puis, est-ce que nous n'irons pas à la cour?

OCTAVE.

Moi, d'abord, je ne serais pas fâché de figurer parmi les grands; et puis enfin quand on n'a plus de précepteur, qu'on va à la cour et qu'on est monsieur et madame, qu'est-ce qu'on a à faire?

CÉLINE.

Oui, il faut que vous nous disiez cela.

LUZY.

Sans doute, mes petits amis, ce serait avec plaisir. (Regardant la pendule.) Mais voyez-vous, dans ce moment-ci...

Duo d'*Azéma*.

Il est bien tard, et l'on m'attend;
Demain je promets de le dire.

OCTAVE ET CÉLINE.

Il n'est pas tard, un seul moment,
A notre vœu daignez souscrire.

OCTAVE.

Voyons ce qu'en ménage on fait.

LUZY.

D'abord l'époux est maître de lui-même.

OCTAVE.

Bon : je ne ferai plus ni version ni thème.

LUZY.

Il commande comme il lui plaît.

OCTAVE.

Ce n'est pas ça qui m'embarrasse!
Mais, voyons, que fait-il encor?
Parlez, dites-le-moi, de grâce.

LUZY.

Dès le matin, au son du cor,
Il se lève et part pour la chasse.

OCTAVE ET CÉLINE.

Et puis...

LUZY.

Et puis au dîner qu'on lui sert
Monsieur préside à côté de Madame.

OCTAVE ET CÉLINE.

Et puis...

LUZY.

Et puis Monsieur mène sa femme
Au spectacle ou bien au concert.

OCTAVE ET CÉLINE.

Et puis...

LUZY.

Et puis... il est bien tard et l'on m'attend;
Demain je promets de le dire.

OCTAVE ET CÉLINE.

Il n'est pas tard, un seul instant,
A notre vœu daignez souscrire.

CÉLINE.

N'est-ce que ça? mais entre époux,
On devrait être, j'imagine...

LUZY.

Et comment donc?

CÉLINE.

Mais comme vous,
Quand vous parliez à ma cousine.

LUZY, déconcerté.

Comment... je parlais, dites-vous?

CÉLINE.

Oui, sans doute, la chose est claire.

LUZY.

Quoi! vraiment, vous avez cru voir...
Répondez-moi, soyez sincère.

CÉLINE.

D'abord, j'ai bien vu l'autre soir
Entre vous un air de mystère.

LUZY, d'un air inquiet.

Et puis...

CÉLINE.

Et puis, j'ai bien vu qu'elle était
Toute tremblante, et pourtant satisfaite.

LUZY, de même.

Et puis...

CÉLINE.

Et puis j'ai bien vu qu'en cachette
Votre main glissait un billet.

LUZY.

Et puis...

CÉLINE, lui montrant la pendule.

Il est bien tard, on vous attend,
Demain je promets de le dire :
A notre vœu daignez souscrire;
Nous nous tairons en attendant.

LUZY.

Il n'est pas tard, un seul instant,
A mes désirs daignez souscrire;
Mais qui pourrait, j'ose le dire,
S'attendre à cela d'un enfant?

(Pendant la ritournelle qui doit être jouée pianissimo, Luzy parle et dit:)

Eh! mon Dieu, ils ont raison, dix heures passées; moi qui m'amuse là à causer avec ces enfants. Adieu, mes petits amis, nous nous reverrons. (Il sort en courant.)

SCÈNE XI.

OCTAVE, CÉLINE.

OCTAVE.

C'est égal, quoiqu'il n'ait pas voulu tout nous dire, la chasse, le concert, et puis la cour, et plus de versions; c'est une bonne chose que le mariage.

CÉLINE.

Oui, nous allons être si heureux, nous allons faire si bon ménage!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; POT-DE-VIN, ET DEUX DOMESTIQUES.

POT-DE-VIN.

Je viens, monsieur le baron, vous annoncer une mauvaise nouvelle.

OCTAVE.

On nous demande au salon?

POT-DE-VIN.

Non; mais M. de Balainville, votre père, arrive à l'instant de Paris en chaise de poste; et il est vrai de dire qu'il a été bon train, vingt lieues en cinq heures.

CÉLINE.

Il vient pour la noce?

PEPINELLI, lui offrant un flacon de sels.

Eh! oui, signora, parlez donc!..

LA MARCHESA.

Sous prétexte de l'avertir que le bal était commencé, je me suis élancée intrépidement près du gouverneur... qui, d'une voix terrible, s'est écrié : « J'ai défendu que personne entrât... dans mon cabinet; sortez, ma nièce, sortez... je vous rejoins dans l'instant.. » et par un procédé dont les oncles seuls sont capables, la porte s'était déjà refermée sur moi... mais d'un œil rapide... j'avais eu le temps de voir...

TOUTES.

Eh bien?

PEPINELLI.

Eh bien! Spada?

LA MARCHESA, à Pepinelli et au baron.

Ah! voilà, Messieurs... (A Angela.) Voilà, ma chère, ce que vous ne croirez jamais... ce beau... cet élégant cavalier que nous avons rencontré hier... chez M. le baron de Torrida, votre père...

ANGELA, tremblante.

Ah! mon Dieu... achevez?

LA MARCHESA.

C'était lui...

ANGELA, pousse un cri étouffé et se jette dans les bras de son père.

Ah!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE BARON, serrant sa fille contre son cœur.

Tais-toi! tais-toi, ma chère!

ANGELA, à demi voix, et avec force.

Ah! je ne l'aime plus! rassurez-vous mon père!
Je sens à mon amour succéder le mépris!

LE BARON, avec douleur.

Le mépris! le mépris!...
(Cachant sa tête dans ses mains.)
Malheureux que je suis!

ENSEMBLE.

LE BARON, à part.

Ah! que toujours ma fille ignore
Et mon destin et mon malheur!
Sinon, ce père qu'elle adore
Deviendrait un objet d'horreur!

çon. (Montrant Pot-de-Vin.) Et lui d'abord, s'il exécute cet ordre, son fils perd la place d'intendant que je lui ai donnée.

POT-DE-VIN.

D'accord; mais si je ne l'exécute pas, je perdrai la mienne: et il est vrai de dire que l'une est plus sûre que l'autre. (Montrant la porte à gauche.) Je prierai madame la baronne de rentrer dans sa chambre à coucher, et monsieur le baron de se laisser emmener sans résistance dans l'autre corps de logis.

OCTAVE, voulant tirer son épée, qui ne peut sortir du fourreau.

Sans résistance! c'est ce qu'il faudra voir; il y en aura de la résistance; il y en a déjà.

CÉLINE.

Ah! mon Dieu, ils vont lui faire du mal.

OCTAVE.

N'aie pas peur, Céline, et ne pleure pas; je te dis de ne pas pleurer, je n'irai pas. (Tirant son mouchoir en sanglotant.) C'est affreux! ils font pleurer ma femme.

AIR : *Il faut partir* (du TABLEAU PARLANT.)

POT-DE-VIN.

Il faut me suivre.

OCTAVE ET CÉLINE.

O peine extrême!
Quitter ainsi tout ce que j'aime!
Hélas! hélas! nous séparer!
C'est vous qui la faites pleurer.

POT-DE-VIN.

Allons, il faut vous séparer.

(On emmène Octave, qui résiste encore, et que Pot-de-Vin emporte dans ses bras.)

SCÈNE XIII.

CÉLINE, seule.

Octave! Octave, mon ami! mon mari! Ah! mon Dieu, ils l'emmènent! nous séparer ainsi, et le premier jour de mes noces! (Appelant de toutes ses forces.) Octave! C'est que me voilà toute seule dans ce grand appartement, ça me fait peur!... encore si ma gouvernante était là, comme à l'ordinaire; mais non : un jour comme celui-ci, pas un domestique, pas une femme de chambre, personne pour me mettre mes papillottes

c'est une indignité, et je conçois bien maintenant que les femmes mariées se trouvent à plaindre. Être victime de la tyrannie des parents, être mise en pénitence, ne plus voir Octave. Ah! j'étais bien plus heureuse quand j'étais demoiselle. Octave! Octave! où es-tu? on l'aura mis en prison, mon mari! il se sera peut-être couché sans souper. (Elle entend du bruit à la fenêtre.) Ah! mon Dieu! qui frappe à cette heure-ci?..

SCÈNE XIV.

CÉLINE, OCTAVE.

OCTAVE, en dehors.

Céline! Céline! ouvre-moi, n'aie pas peur, c'est moi.

CÉLINE.

C'est mon mari qui vient par la fenêtre. (Elle ouvre la fenêtre.) Prends garde au moins de te laisser tomber. (Octave entre dans sa chambre.) Quoi! te voilà déjà? comment as-tu fait?

OCTAVE.

Je te disais bien, moi, que je ne me laisserais pas enfermer; il est vrai que d'abord je l'étais à double tour dans la chambre de mon père, et deux grands laquais faisaient sentinelle; mais à peine avaient-ils fermé la porte, que j'ai ouvert la fenêtre qui donne sur le jardin.

CÉLINE.

Quoi! cette fenêtre qui est si haute?

OCTAVE.

AIR de *Toberne.*

Combien j'avais envie
De m'élancer en bas!

CÉLINE.

O ciel! à votre amie
Vous ne pensiez donc pas?

OCTAVE.

Fallait-il en silence
Souffrir dans ma prison?
Oui, disait la prudence;
Mais l'amour disait non:
J'ai franchi la distance
En prononçant ton nom.

ENSEMBLE.

CÉLINE.

Quoi! c'est en prononçant mon nom
Qu'il est sorti de sa prison?

OCTAVE.

Céline, en prononçant ton nom,
Je suis sorti de ma prison.

OCTAVE.

Je suis ensuite monté, à l'aide du treillage, jusqu'à la fenêtre, et me voilà; je viens t'enlever.

CÉLINE.

M'enlever? mais voyez donc comme il est hardi!

OCTAVE.

Dam! veux-tu être enlevée? dis oui ou non.

CÉLINE.

Certainement, Monsieur, je ne demanderais pas mieux; mais je n'ai pas été élevée comme les petits garçons, je ne peux pas monter le long des treillages.

OCTAVE.

C'est vrai! il ne s'agit pas ici de se casser le cou; alors, n'y pensons plus.

CÉLINE.

Non pas, Monsieur, vous m'enlèverez plus tard.

OCTAVE, allant fermer la fenêtre.

A la bonne heure, restons dans cet appartement; aussi bien cela me semble gentil, de me trouver là, tout seul avec toi, à une heure comme celle-ci.

CÉLINE.

Quand on est marié.

OCTAVE.

Au fait, c'est vrai; le marié et la mariée restent toujours ensemble.

CÉLINE.

Eh bien! Monsieur, venez dans ce fauteuil-là, à côté de moi, et causons. (Ils s'asseyent dans le même fauteuil.)

OCTAVE.

Oui, causons. Mais tu prends toute la place. Sais-tu que c'est bien singulier que ta cousine Ursule ne veuille plus aller au couvent?

CÉLINE.

Eh bien! qu'est-ce que cela te fait?

OCTAVE.

Ça nous fait du tort.

CÉLINE.

Fi! Monsieur, vous n'êtes peut-être pas assez riche?

OCTAVE.

Je ne dis pas cela pour nous, mais pour nos enfants.

CÉLINE.

Eh! mais, c'est vrai; je n'avais pas encore songé à nos enfants.

OCTAVE.

Oui, voilà comme vous êtes, vous ne songez à rien. Il faudra cependant les établir; l'aîné, cela va sans dire, il sera baron comme moi; mais le cadet, le voilà chevalier de Malte.

CÉLINE.

Non, Monsieur, il ne sera pas chevalier de Malte.

OCTAVE.

Il le faudra pourtant bien.

CÉLINE.

C'est ce que nous verrons; car enfin, mon fils est à moi.

OCTAVE.

Tiens, il ne m'appartient peut-être pas?

CÉLINE.

Et vous croyez que je vous le laisserai sacrifier?

OCTAVE.

Oui, Madame.

CÉLINE.

Non, Monsieur.

OCTAVE.

Ah! qu'elle est méchante!

CÉLINE.

Qu'il est entêté! Allez, je ne vous aime plus.

OCTAVE.

Ni moi non plus. (Ils s'éloignent, et, après un moment de silence, Octave reprend.) La jolie chose que le mariage!

CÉLINE, le rappelant doucement.

Octave! Octave! c'est moi qui ai tort; eh bien! mon ami, il sera chevalier de Malte.

OCTAVE.

Non, non...

Air : *Paris et le village.*

Fais de lui tout ce que tu veux,
Pour toi mon respect est extrême.

CÉLINE.

Eh bien! mon ami, faisons mieux,
Et qu'il en décide lui-même.

OCTAVE.

Sans son aveu si l'on choisit,
Vraiment, c'est lui faire une insulte.
Puisque c'est de lui qu'il s'agit,
C'est bien le moins qu'on le consulte.

(Céline répète les deux derniers vers avec Octave.)

OCTAVE.

Oui, nous lui demanderons...

CÉLINE.

C'est-à-dire, nous lui demanderons... Écoute donc... comme tu bâilles!

OCTAVE.

Moi, je n'ai pas l'habitude de veiller aussi tard.

CÉLINE.

Et moi, on me couche toujours à neuf heures; mais c'est égal : dis-moi, est-ce là tout le mariage?

OCTAVE.

En effet, il semble qu'il manque quelque chose à la journée.

CÉLINE.

Eh bien! cherchons.

OCTAVE.

Oui, cherchons... et rappelons-nous d'abord tout ce que nous avons vu dans les noces où nous avons été.

CÉLINE, comptant sur ses doigts.

D'abord le marié et la mariée.

OCTAVE.

Voilà.

CÉLINE, de même.

Les parents, l'église, les beaux habits et les bouquets.

OCTAVE.

Tout cela y est.

CÉLINE, de même.

Les chansons, le bal, la musique...

OCTAVE.

Attends, attends; j'y suis... j'ai ce qui nous manque, il n'y a pas eu de bal.

CÉLINE.

C'est pourtant vrai; eh bien! voyez donc, à quoi pense ma tante?

OCTAVE.

Heureusement qu'il est encore temps... si nous dansions?

CÉLINE.

Oh! la jolie idée! tu vas m'inviter, n'est-ce pas? d'autant plus que je me rappelle très-bien que c'est toujours la mariée et le marié qui ouvrent le bal.

OCTAVE.

Et qu'au bout de quelques menuets, le marié est toujours à regarder sa montre. Je n'en ai pas, mais c'est égal.

CÉLINE.

Attends, attends que je m'essaye. (Octave la salue et lui présente la main.) Avec plaisir, Monsieur. (Ils dansent les premières mesures du menuet d'Exaudet.) Eh bien! cela t'a-t-il amusé? qu'est-ce que tu en dis?

OCTAVE.

Ça ne me fait rien; et toi?

CÉLINE.

Oh! moi, ça me fatigue de faire des révérences.

OCTAVE.

Eh bien! autre chose; cherchons encore.

Air de *l'Allemande de Frontin*.

ENSEMBLE.

Allons,
Cherchons

Avec courage,
Pour notre secret,
Si le menuet
Ne produit que peu d'effet.
Allons,
Cherchons.
Bientôt, je gage,
L'allemande aura,
Oui, je le sens là,
Plus de pouvoir que cela.

(Ils dansent l'allemande, et à la fin Octave embrasse Céline.)

CÉLINE.

Écoute, j'ai cru entendre du bruit.

OCTAVE.

Tu m'as fait peur.

CÉLINE.

C'est dans l'appartement de ma cousine Ursule. (Regardant par le trou de la serrure et faisant signe à Octave de la main.) Viens donc, et marche bien doucement... Il y a un domestique en livrée qui est là à attendre, et puis M. de Luzy parle à ma cousine.

OCTAVE.

Est-ce que tu peux entendre?

CÉLINE.

Eh! sans doute; mais tais-toi donc. (Écoutant.) Il a dit : Ma bien-aimée!

OCTAVE, à Céline.

Ma bien-aimée!

CÉLINE.

Oh! que ce nom-là est joli; vous m'appellerez toujours comme ça, n'est-ce pas, Monsieur?

OCTAVE.

Oh! toujours.

CÉLINE.

A merveille! (Regardant.) Mon ami, mon ami, il lui baise la main.

OCTAVE.

Attends, attends. (Il lui baise la main.)

CÉLINE.

Et puis voilà une valise que prend le valet, ils ont l'air de s'en aller.

OCTAVE.

Bah!

CÉLINE.

Oui; M. de Luzy a pris ses gants et son chapeau, et ils s'éloignent.

OCTAVE, prenant son chapeau et ses gants.

C'est bon, c'est bon; ce ne sera pas long.

CÉLINE.

Eh bien! que fais-tu donc?

OCTAVE.

Je fais comme eux : allons, partons!

CÉLINE.

Mais y penses-tu? tu ne crains pas que...

OCTAVE.

Apprenez, Madame, que je ne crains rien, et que je vous ordonne de me suivre. (On entend du bruit en dehors.)

CÉLINE.

Ah! mon Dieu! on vient de ce côté; j'entends la voix de M. Pot-de-vin et de plusieurs personnes.

OCTAVE.

Ah! mon Dieu, où nous cacher? (Ils font le tour du théâtre.) Ah! cette table... je serai là à merveille; eh bien! es-tu cachée? moi, je le suis. (Il se cache sous la table.)

CÉLINE, cherchant partout.

Et où veux-tu que je trouve une cachette? il n'y en a pas dans ce maudit appartement... Ah! ma corbeille de mariage.

OCTAVE, toujours sous la table.

Pourras-tu?

CÉLINE.

J'y serai très-bien. (Elle se cache dans la corbeille.)

OCTAVE.

Est-ce fait?

CÉLINE.

Oui, mais tais-toi: on vient.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, POT-DE-VIN, DOMESTIQUES, PAYSANS et PAYSANNES, GROS-JEAN.

POT-DE-VIN.

C'est bien. Fermez la barrière de la grande avenue, arrêtez la chaise de poste qui vient de partir, et menez les petits fugitifs devant madame de Mireval et M. le baron.

GROS-JEAN.

Ça doit être déjà fait, monsieur l'intendant, car j'ons vu, du bout de l'avenue, Jean-Louis et un de nos camarades qui tenaient la bride des chevaux.

POT-DE-VIN.

C'est bon.

GROS-JEAN.

Et ils ont forcé de descendre ceux-là qui étions dans la voiture; mais, c'est drôle, il faut que le mariage ait bien changé nos jeunes maîtres; ils m'ont paru ni plùs ni moins que des personnes naturelles : il est vrai que j'étions de si loin que c'est peut-être cela qui me les a fait paraître si grands.

POT-DE-VIN.

Imbécile, au contraire.

GROS-JEAN.

Comme vous voudrez; mais, sous vot' respect, je gagerions avec vous que le monsieur n'était pas M. Octave.

POT-DE-VIN.

Il est vrai de dire que ces gens-là reculent souvent les limites de l'absurde; qui veux-tu que ce soit, si ce n'est pas M. Octave? ne s'est-il pas échappé de la chambre où nous l'avions enfermé? n'a-t-il pas sauté par la fenêtre? et mademoiselle Céline... regarde si elle est ici! tu vois donc bien qu'il faut nécessairement qu'ils se soient sauvés ensemble, où je ne suis qu'un sot.

GROS-JEAN.

Dame! monsieur l'intendant, moi je ne dis pas non. (Regardant la porte à droite.) Mais, tenez, cette fois, je ne me trompions pas; les voilà eux-mêmes en personne, tels que je les avions vus.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LUZY, URSULE, entrant par la porte à droite.

POT-DE-VIN.

O ciel! monsieur de Luzy et mademoiselle Ursule!

LUZY.

Dites madame de Luzy, mon cher Pot-de-Vin; car notre mariage n'est plus un mystère, et nous venons de le déclarer à M. le baron et à madame de Mireval, devant qui vos gens nous avaient conduits.

POT-DE-VIN.

Comment! il serait possible? Et mademoiselle Céline?

LUZY.

Mademoiselle Céline se trouve un peu moins riche, mais n'en est pas moins un très-beau parti; et puisqu'on a sollicité et obtenu pour ce mariage l'agrément de Sa Majesté, une rupture dont on devinerait aisément le motif, rendrait M. de Ballainville la fable de la cour. C'est ce que nous lui avons fait comprendre sans peine.

URSULE.

Et nous venons chercher Céline pour lui annoncer cette bonne nouvelle et la mener à son beau-père.

POT-DE-VIN.

Autre catastrophe; les jeunes mariés ont disparu, et tout nous porte à croire que M. Octave a enlevé sa femme.

URSULE.

C'était donc la soirée aux enlèvements!

LUZY.

Eh bien! partons; il faut les rattraper.

POT-DE-VIN.

Oui, les rattraper, lorsqu'ils ont deux ou trois heures d'avance... où les trouver maintenant? où sont-ils?

OCTAVE, levant le tapis; CÉLINE, entr'ouvrant la corbeille.

Nous voilà.

POT-DE-VIN.

En croirai-je mes yeux? la mariée dans sa corbeille!

OCTAVE.

Tiens! elle est chez elle.

Air : *Bouton de rose.*

Dans la corbeille,
Où l'a fait cacher sa frayeur,
Ma femme me semble à merveille;
Car c'est la plus gentille fleur
De la corbeille.

CÉLINE.

C'est donc bien vrai, monsieur de Luzy, qu'on ne cassera pas notre mariage, et que je serai toujours Madame?

LUZY.

Oui, ma petite cousine, nous l'avons obtenu; mais à une condition, c'est que demain Octave partira pour le collége, et qu'il y restera trois ans.

CÉLINE.

Trois ans! trois ans au collége!

OCTAVE, bas à Céline.

Laisse-les faire : je me dépêcherai d'apprendre, et je serai savant tout de suite.

CÉLINE.

A la bonne heure; mais trois ans! ah! mon Dieu, que c'est long!

OCTAVE, de même.

Sois anquille, je viendrai aux vacances.

VAUDEVILLE.

Air nouveau.

CÉLINE.

Chaque âge, on vient de me l'apprendre,
A ses peines comme ses jeux;
Mais le mien, si j'ai su comprendre,
Doitê tre encor le plus heureux,
Nouveau joujou, nouvelle idole,

LE BARON.

Je ne le puis, te dis-je!.. mais si nous tardons un instant... je suis perdu!..

ANGELA, poussant un cri.

Ah! je pars...

LE BARON, froidement.

Non, reste, il n'est plus temps!

SCÈNE X.

PEPINELLI, FRA BORROMEO, sortant des salons, à gauche, au fond; LE BARON ET ANGELA, à droite, sur le devant du théâtre.

PEPINELLI, au franciscain.

La quête est superbe...

FRA BORROMEO.

La bourse du frère quêteur est déjà pleine... et je ne me suis pas encore adressé à tout le monde, il s'en faut.

PEPINELLI.

Vous pouvez alors vous reposer quelques instants... la marquise me charge de vous dire qu'elle vous réserve une place à côté d'elle...

FRA BORROMEO, faisant un pas pour sortir.

Je l'en remercie!.. (Apercevant de loin le baron, qui lui tourne le dos.) Quel est ce seigneur?..

PEPINELLI.

Le baron de Torrida, un seigneur riche à millions...

FRA BORROMEO.

Il ne me semble pas lui avoir encore présenté ma petite requête...

PEPINELLI.

Hâtez-vous alors... car il va partir... sa voiture est en bas...

FRA BORROMEO, à Pepinelli.

Très-bien... mon frère... veuillez dire à la marquise que je vais me rendre auprès d'elle... (Pepinelli sort par la porte du fond et Fra Borromeo descend le théâtre, s'avançant vers le baron.)

SCÈNE XI.

FRA BORROMEO, à gauche du spectateur, LE BARON, ANGELA.

ANGELA, bas, à son père, qui tressaille.

Qu'avez-vous donc? d'où vient ce trouble?

CÉLINE, au public.

Témoins de l'hymen qui m'enchaîne,
Messieurs, j'ose compter sur vous,
Pour célébrer ma cinquantaine;
Ne manquez pas au rendez-vous.
Vous qui protégez mon aurore,
Mes vœux, mes désirs les plus grands,
Seraient de vous revoir encore
Dans cinquante ans. (*bis.*)

FIN DE LE MARIAGE ENFANTIN.

MICHEL ET CHRISTINE

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Dupin

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 3 décembre 1821.

PERSONNAGES.

STANISLAS, soldat.
CHRISTINE, jeune aubergiste.
MICHEL, son cousin.
GUILLAUME, garçon d'auberge.

La scène se passe dans un village.

Un jardin qui, au troisième plan, est clos par une haie; au milieu de la haie, une porte d'entrée; au-dessus de la porte d'entrée, une enseigne; à gauche du spectateur, dans l'intérieur du jardin, et sur le deuxième plan, la porte de l'auberge; du même côté, une table en bois et deux chaises; à droite, une table de pierre, un bosquet et un banc de gazon; dans le fond du théâtre et derrière la haie, une montagne qui domine le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

STANISLAS, GUILLAUME.

(Au lever du rideau on entend une marche de régiment. Guillaume sort de l'auberge pour l'écouter, et l'on voit Stanislas descendre de la montagne le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule.)

STANISLAS, parlant à la cantonade.

Rendez-vous à la caserne si vous le voulez; moi j'ai des connaissances en ville; je loge chez le bourgeois. (Au garçon d'auberge.) Eh bien! où sont tes maîtres? où est l'aubergiste? est-ce que c'est un blanc-bec comme toi qui est commandant de la place?

GUILLAUME.

Non, Monsieur, Madame est là...

STANISLAS.

C'est bon! Avance à l'ordre. Un bon déjeuner, deux bouteilles de vin, et dis à ta maîtresse de venir me tenir compagnie; j'ai à lui parler.

GUILLAUME.

Peut-être que Madame ne voudra pas recevoir ainsi, sans savoir le nom de Monsieur.

STANISLAS.

Stanislas, soldat.

GUILLAUME.

Pas davantage...

STANISLAS.

Oui, soldat et Polonais, cela suffit; avec ce nom-là on se présente partout et on entre idem. Marche, conscrit.

SCÈNE II.

STANISLAS, seul.

Je ne vois personne ici; pas de servante, pas de fille d'auberge. Cette pauvre petite Christine n'y sera plus, je m'en doute bien; mais la maîtresse de l'auberge pourra me donner quelques renseignements. Ouf, la marche est bonne; dix lieues dans notre matinée, à travers les montagnes; mais il ne faut pas nous plaindre. Ceux que nous poursuivons ont été plus vite que nous; car, excepté quelques petits coups de fusil à l'aventure, il a été impossible de leur dire deux mots; c'est fini, ils n'aiment plus les conversations! Assez causé, qu'ils disent. (Défaisant son sac et le mettant sur la table.) Il me semble aussi, pour la première fois de ma vie, que mon bagage me pèse; il faut que ce soient ces maudits billets de banque, il n'en était jamais entré dans mon havresac.

AIR d'*Aristippe*.

Pour un soldat qui n'en a pas l'usage,
Ça gêne un peu; mais, cependant,
Malgré ce surcroît de bagage,
Je chemine toujours gaîment.
Désormais sans risquer d'attendre,
Les malheureux à moi pourront s'offrir,
Car j'ai du fer pour les défendre
Et de l'or pour les secourir.

Mon pauvre colonel! je le vois encore, sur le champ de bataille. Tiens, me dit-il, je n'ai plus de parents, pas de famille, je ne veux pas que l'ennemi soit mon héritier; prends ce portefeuille et pense quelquefois à ton colonel. Morbleu! ce n'étaient pas de ces chiffons de papier qu'il me fallait; c'étaient des cartouches; et depuis ce temps je n'en envoie pas une à l'ennemi que ce ne soit à son intention.

SCÈNE III.

STANISLAS, CHRISTINE.

CHRISTINE, au garçon d'auberge.

Stanislas, dites-vous? un soldat? Ah, mon Dieu! où est-il?

STANISLAS.

Eh bien! est-ce enfin la bourgeoise?

CHRISTINE, l'apercevant et courant à lui.

Le voilà... Ah! Monsieur, que je suis contente de vous revoir.

STANISLAS.

Et moi, donc! je n'en puis pas parler; milzieux, ça vous coupe la respiration.

CHRISTINE.

Quand j'ai appris que votre corps d'armée traversait ce pays, je me suis dit : Nous le reverrons, ou il nous donnera de ses nouvelles... Vous restez quelque temps avee nous?

STANISLAS.

Deux heures au plus, le temps de se reposer; et en avant, le sac sur le dos.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Quelque regret qu'on ait, ma belle,
Dès que le tambour nous appelle,
Faut sur-le-champ être sur pié;
Adieu l'amour et l'amitié.
A chaque instant changeant de gîte,
Nous somm's forcés d'aimer plus vite,
Et de régler le sentiment
Sur la marche du régiment.

CHRISTINE.

Votre blessure... vous en êtes-vous ressenti?

STANISLAS.

Non pas, petite mère, elle a été trop bien soignée; mais je crois que sans vous je quittions le poste, et quand je pense que pendant un mois entier...

CHRISTINE.

Allons, allons, ne parlons plus de cela; votre présence en ces lieux nous a sauvés de bien d'autres choses... sans vous cette maison peut-être serait brûlée; et moi qui en étais la servante, je n'en serais pas aujourd'hui la maîtresse

STANISLAS.

Comment ! mademoiselle Christine, vous êtes la bourgeoise?

CHRISTINE.

C'est une histoire que je vous raconterai ; l'auberge, le jardin et ses dépendances, tout cela est à moi ; et jugez de mon bonheur, c'est chez moi que je vous reçois. Voulez-vous goûter de mon vin ?.. (Elle fait signe à Guillaume d'apporter une bouteille.)

STANISLAS.

Oui, parbleu ! à condition que pendant ce temps-là vous me raconterez votre histoire. On n'écoute jamais mieux que quand on boit.

CHRISTINE.

Vous savez combien j'étais malheureuse, orpheline, sans fortune, obligée de servir madame Ruders, l'ancienne bourgeoise, qui était si méchante...

STANISLAS.

Et qui vendait de mauvais vin. Je me suis toujours défié de cette femme-là.

CHRISTINE.

Lorsque, environ quatre mois après votre départ, un soldat qui retournait au pays me demande et me dit : Mademoiselle, j'ai deux mille écus à vous remettre de la part d'un ami qui ne vous demande rien que d'être heureuse... adieu. Il était déjà parti et sans même accepter un verre de vin, et depuis je ne l'avons plus jamais revu...

STANISLAS, vivement.

C'est très-bien ; j'étais sûr que ce hussard-là était un brave homme...

CHRISTINE.

Comment ! un hussard ! et d'où savez-vous que c'était là son uniforme ?

STANISLAS.

Eh ! mais, mais morbleu ! c'est vous qui me l'avez dit.

CHRISTINE.

Du tout, et vous en savez plus que moi.

Air : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

A qui dois-je un bienfait semblable ?
Vous hésitez... je le sais à présent ;
Oui, vous seul en êtes capable.

STANISLAS.

Qui ? moi ! j'y pense bien, vraiment !

CHRISTINE.

Avouez-moi vos nobles artifices,
Ou d' vos bienfaits je ne veux plus.
J' n'ai pas rougi d'accepter vos services;
Vous rougissez de m' les avoir rendus.

STANISLAS.

Eh bien! oui, c'est à moi ou plutôt à mon colonel que vous le devez. Son portefeuille qu'il m'a donné en mourant contenait douze mille francs, que j'avais ainsi partagés, six pour vous et six pour mon père; la moitié à celui qui m'avait donné la vie, et l'autre à celle qui me l'avait conservée, c'est trop juste. J'avais chargé un de mes camarades de venir vous trouver; et le reste, j'avais été dernièrement le porter moi-même... mais mon père, ancien soldat, vieil invalide...

CHRISTINE.

Eh bien!

STANISLAS.

Il n'en avait plus besoin, il n'est plus au service; c'est là-haut qu'il reçoit sa paie... (S'essuyant les yeux.) Mais, tenez; ne parlons plus de cela, car je veux que vous acheviez votre histoire, et moi ma bouteille... Je devine que vous avez acheté cette maison.

CHRISTINE.

Qui était mal tenue, mal gouvernée, et qui, grâce à mes soins et à mon zèle, est devenue la meilleure auberge du canton.

STANISLAS.

Tant mieux, vous méritez d'être heureuse.

CHRISTINE.

Heureuse!

STANISLAS, hésitant.

Oui, morbleu! et certainement celui que vous daigneriez... Allons, morbleu! quand je resterai là une heure en position, c'est un retranchement qu'il faut enlever à la baïonnette. Tenez, mademoiselle Christine, depuis un an vous avez été mon chef de file, et vous étiez à côté de moi au feu comme au bivouac. J'ai de l'argent dont je ne sais que faire, un cœur qui ne s'est pas encore donné, un bras qui ne s'est jamais vendu, tout cela est à votre service, et je vous l'offre : voulez-vous de moi?

CHRISTINE.

Comment ! monsieur Stanislas, il serait possible ?

STANISLAS.

Voulez-vous m'épouser ? parlez, je n'ai que deux heures à rester ici, et je n'ai pas de temps à perdre.

CHRISTINE.

Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance ; mais ce que vous me proposez est impossible : il faut encore le temps de s'aimer.

STANISLAS.

Eh bien ! est-ce que vous ne m'aimez pas ?..

CHRISTINE.

Mais...

STANISLAS.

M'aimez-vous ? oui ou non.

CHRISTINE.

Daignez, de grâce...

STANISLAS.

Je n'aime pas les phrases ; répondez-moi par un seul mot, oui, ou non...

CHRISTINE, timidement.

Eh bien !.. non.

STANISLAS.

Comment ! vous ne m'aimez pas, moi votre frère, votre ami, qui irais me jeter pour vous à la bouche d'un canon, et qui vous chéris encore plus que mon pauvre colonel ! et pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Je vous aime bien, vous qui me traitez plus durement qu'un caporal allemand ne traite une recrue.

CHRISTINE.

Je sais ce que vous avez fait pour moi, je ne l'oublierai jamais ; mais je n'en suis pas digne, et je vais tout vous rendre...

STANISLAS.

Me le rendre ! il ne manquerait plus que cela. Cette fille-là a juré de me faire mourir de chagrin.

CHRISTINE.

Mais au moins écoutez-moi.

STANISLAS.

Je n'écoute rien.

CHRISTINE.

Stanislas !..

STANISLAS.

Non.

CHRISTINE.

Mon ami...

STANISLAS, s'arrêtant.

A la bonne heure cela !.. parlez...

CHRISTINE.

Si ce que vous me demandez ne dépendait pas de moi? Si avant de vous connaître j'en aimais un autre.

STANISLAS.

Un autre ! je n'avais jamais pensé à cela... vous en aimiez un autre ?

CHRISTINE.

Eh bien ! s'il était vrai, qu'est-ce que vous diriez ?

STANISLAS.

Je dirais... je dirais, que celui-là n'a qu'à bien se tenir, parce que si je le rencontre jamais...

CHRISTINE.

Qu'est-ce que vous lui feriez?

STANISLAS.

Je le tuerai.

CHRISTINE.

Et pourquoi le tueriez-vous ?

STANISLAS.

Parce que ce blanc-bec-là a l'audace de vous aimer.

CHRISTINE.

Et s'il ne m'aimait pas ?

STANISLAS, étonné.

Ah ! c'est différent ; mais je voudrais bien voir qu'il ne vous aimât pas, avec cette taille-là, ces yeux, cette mine ; s'il y avait quelqu'un qui osât ne pas être amoureux de vous...

CHRISTINE.

Vous lui chercheriez querelle, n'est-ce pas ?

STANISLAS.

C'est-à-dire non. Mais comment se fait-il ?

CHRISTINE.

Rien n'est plus simple.

Air : *De cet amour vif et soudain* (de Caroline).

Voilà trois ans qu'un beau matin
J' quittai le lieu de ma naissance ;
Là, j'avais un jeune cousin
Qui fut l'ami de mon enfance.
A ses serments mon cœur croyait ;
On croit toujours ce qu'on désire.
Sans m'aimer il me le disait,
Et je l'aimais sans le lui dire.

STANISLAS.

Ah ! vous ne le lui avez pas dit ?

CHRISTINE.

Jamais ; j'étais trop pauvre et lui aussi pour songer à nous marier ; mais dès que, grâce à vous, j'ai eu une petite fortune, je lui ai écrit de venir la partager, et d'arriver tout de suite, tout de suite pour m'épouser.

STANISLAS.

Eh bien !..

CHRISTINE.

Il n'est pas encore venu, et cependant il a reçu ma lettre, j'en suis bien sûre. C'est alors que j'ai acheté cette auberge.

Air du vaudeville de *la Somnambule*.

En ces lieux je m' suis établie ;
En n' comptant plus sur mon cousin,
Loin de lui je passe ma vie
Dans la solitude et l' chagrin.

STANISLAS.

Puisque sa tendresse est trompeuse,
Puisque vos vœux sont superflus,
Qu'attendez-vous pour être heureuse ?

CHRISTINE.

J'attends que je ne l'aime plus.

STANISLAS.

Christine, vous êtes une brave fille ; vous n'avez pas voulu me tromper. Ça vous tient donc encore là ?

CHRISTINE.

Non.

STANISLAS.

Eh bien, c'est bon ; je repasserai plus tard. Promettez-moi seulement, que si vous pouvez l'oublier, ce sera moi...

CHRISTINE, vivement.

Oh ! je vous le jure.

STANISLAS.

C'est bon, vous serez madame Stanislas. (On entend en dehors des cris de buveurs.) Holà ! hé ! quelqu'un.

CHRISTINE.

AIR : *Partons, suivons les pas du héros qui nous guide* (de FERNAND CORTEZ).

ENSEMBLE.

Quel tapage effrayant !
On demande l'hôtesse.
Je vous quitte un instant,
Car là-bas on m'attend.

STANISLAS.

Oui, partez promptement.
On demande l'hôtesse ;
Mais songez seulement
Qu'un ami vous attend.

CHRISTINE.

Vous êtes ici chez vous;
Pardon si je vous laisse.

STANISLAS.

Mon vœu le plus doux
Serait d'être chez nous.

ENSEMBLE.

Quel tapage, etc.

(Christine sort.)

SCÈNE IV.

STANISLAS, MICHEL; il porte un paquet au bout d'un bâton.

MICHEL.

Je vous demande pardon d'entrer ici sans façon. Pourriez-vous, monsieur le soldat, m'enseigner le chemin pour aller à la ville voisine ?

STANISLAS.

Tiens, ce jeune cadet qui ne sait pas où est la grande route ! Eh ! mais nous sommes en pays de connaissance ; c'est monsieur Michel, que nous avons vu, il y a un mois, à la ferme des Bois, à trente lieues d'ici. Vous ne me remettez pas ? (Lui tendant la main.)

MICHEL, lui serrant la main de mauvaise grâce.

Si fait, si fait; j'y suis maintenant. Vous étiez du régiment qui a repoussé l'ennemi le jour où on s'est battu près de notre ferme; c'est que nous y étions tous.

AIR de *Marianne.*

L'affaire était joliment rude.

STANISLAS.

J' crois mêm' qu' vous aviez un peu peur.

MICHEL.

Dam! quand on n'a pas l'habitude,
Et qu'on se bat en amateur!
Quoiqu' paysan,
On est vaillant,
Surtout quand on n' peut pas faire autrement.
La fourche en main,
Bravant l' destin,
Nous étions là vingt héros
En sabots.
Pour ma part, d'estoc et de taille,
J' frappais si bien qu'après le combat,
L' général me nomma soldat
Sur le champ de bataille.

Mais ma nomination n'a pas eu de suite.

STANISLAS.

Cependant vous n'êtes plus garçon de ferme?

MICHEL.

Non, monsieur le soldat, je ne suis plus paysan, je suis bourgeois; j'ai obtenu par des protections... c'est Pierre Durand, un fiscal de chez nous, qui m'a fait avoir un emploi civil : je suis dans l'octroi. Quand je dis civil, c'est presque militaire, parce que je serai commis à cheval dès que j'en aurai un : on se fournit de tout.

STANISLAS.

Et vous n'en avez pas encore?

MICHEL.

Moins que jamais.

STANISLAS.

Comment! moins que jamais.

MICHEL.

Je vais vous conter ça. C'est que cette nuit je suis tombé

dans un parti de hussards qui m'ont tout pris, et depuis ce moment-là je cours encore.

STANISLAS.

De sorte que vous n'avez pas encore eu le temps de penser à déjeuner.

MICHEL.

Si fait, j'y ai pensé; mais, vu les obstacles, (Montrant son gousset.) je n'osais pas entrer dans cette belle auberge.

STANISLAS.

Comment! c'est pour cette raison. Touchez là, et ne craignez rien; c'est moi qui paye : nous déjeunerons ensemble. Holà! quelqu'un.

MICHEL.

Quoi! monsieur le soldat, vous êtes assez bon... c'est vous qui payez?

STANISLAS.

Cela vous étonne?

MICHEL.

Non du tout : ça m'étonnerait bien plus si c'était moi; mais je ne voudrais cependant pas vous coûter de l'argent.

STANISLAS.

Je vous dis de ne rien craindre; je suis chez moi. Holà! les garçons! mais ils sont occupés, et j'aurai plus tôt fait d'aller moi-même... Reposez-vous là; vous en avez besoin : je reviens dans un instant. Adieu, mon brave.

MICHEL.

Adieu, monsieur le soldat.

SCÈNE V.

MICHEL, seul, sur le gazon.

Je n'étais pas d'abord enchanté de la rencontre, parce que je me rappelais très-bien ce Polonais-là; il est brutal comme un sapeur, et il vous donne un coup de sabre comme je donnerais un coup d'éperon à mon cheval... si je l'avais... Mais il est bon enfant; il paie à déjeuner, et cela arrive bien, car je tombe de besoin et de fatigue. Aussi je lui rendrai cela, quand j'aurai fait fortune; car je le sens là, je ferai mon chemin, je parviendrai. Pierre Durand avait raison : c'est une duperie de se marier, parce qu'alors c'est fini, il n'y a plus moyen d'arriver : on végète, c'est le mot. (Commençant à s'endormir.)

AIR : *Dans un délire extrême.*

Pour moi que rien n'enchaîne,
Ma fortune est certaine ;
D'où vient qu'à mes projets
Se mêlent des regrets ?
Je ne sais quel trouble extrême
M'agite malgré moi-même,
Hélas ! malgré moi-même.

(Il s'endort tout à fait. — L'orchestre achève l'air : On revient toujours à ses premiers amours, et continue en sourdine pendant toute la scène suivante.

SCÈNE VI.

MICHEL, endormi ; CHRISTINE, avec des assiettes, une nappe, etc., ce qu'il faut pour mettre le couvert ; GUILLAUME.

CHRISTINE.

Oui, nous allons vous mettre là le couvert. (Aux domestiques.) Et toi, Guillaume, dépêche-toi ; soigne le déjeuner, et veille à ce que M. Stanislas et son ami soient bien servis.

MICHEL, rêvant.

Christine ! Christine !

CHRISTINE, se retournant.

Qui m'a nommée ? Grand Dieu ! qu'ai-je vu ? c'est lui ! (Faisant un pas vers lui.) Michel !...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, STANISLAS, avec un panier de vin.

STANISLAS.

Me voilà ; j'arrive de la cave. Tubleu ! quel front de bataille ! un coup d'œil menaçant ; mais ce n'est pas encore cela qui me ferait reculer ; et j'ai déjà commencé à éclaircir les rangs. (Posant à terre le panier.) Que je vous aide à mettre le couvert. Eh bien ! qu'avez-vous donc, petite mère ? Votre main tremble en prenant cette assiette.

CHRISTINE.

Moi ! du tout.

STANISLAS.

Si fait, morbleu ! quoique je ne m'y connaisse pas, je vois bien que vous êtes émue, agitée ; c'est ce que je vous ai dit

tout à l'heure, n'est-ce pas? Eh bien! tant mieux, c'est bon signe. Ah çà! vous allez vous mettre là, et nous tenir compagnie.

CHRISTINE.

Non, non, l'on a besoin de moi là-dedans; mais Guillaume restera là, et moi aussi de temps en temps je viendrai pour vous servir et voir si vous ne manquez de rien.

STANISLAS.

A la bonne heure. (Frappant sur l'épaule de Michel qui est endormi.) En route, camarade. (Christine se retire dans le fond; elle disparaît de temps en temps, mais écoute toujours pendant tout le temps de la scène suivante.)

MICHEL, s'éveillant en sursaut.

Hein! qu'est-ce que c'est? encore des hussards!

STANISLAS.

Eh non, c'est le déjeuner.

MICHEL.

Ah! quel dommage!

STANISLAS.

Comment! quel dommage?

MICHEL.

Au moment où vous m'avez réveillé, j'étais premier commis dans les droits réunis : de la fenêtre de mon hôtel je me voyais passer en carrose, et j'allais dîner en ville.

STANISLAS, se mettant à table.

Des hôtels, des dîners en ville! je vois que vous donnez dans la fumée.

MICHEL.

Et vous?

STANISLAS.

Je ne connais que celle du canon; je tiens au solide. Asseyons-nous. (Stanislas est à gauche des spectateurs; Michel est en face de lui, et tourne le dos à Christine.) Je gage qu'avec vos idées et votre tournure, un joli garçon comme vous doit trouver à la ville quelque bon parti!

MICHEL.

Oh! je crois bien qu'on n'en manquerait pas; mais, dans ma situation, je ne peux pas trop me marier, voyez-vous.

CHRISTINE, à part.

Que veut-il dire?

MICHEL.

Parce que je ne suis pas mon maître tout à fait. Il y avait quelqu'un au pays que j'avais promis d'épouser.

STANISLAS.

Eh bien ! qui vous empêche ? (Christine se rapproche et écoute avec attention.)

MICHEL, mangeant.

Oh ! ce sont des raisons de famille.

STANISLAS.

C'est différent ; ça ne me regarde pas. (Buvant.) A votre santé !

MICHEL.

Je ne demanderais pas mieux, parce que, quoiqu'il y ait longtemps que je ne l'aie vue... elle était si douce, si gentille ! je l'aimais tant ! Mais au moment où je vais me décider, je pense au chemin que je peux faire, moi, un Monsieur, un homme en place : ces idées-là, cela chasse les autres, et ça empêche...

STANISLAS.

J'entends, ça empêche d'être honnête homme.

MICHEL.

Qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur le soldat ?

STANISLAS.

La vérité, morbleu ! Quand on a promis à une femme ou à son colonel, c'est tout comme...

AIR : *Le choix que fait tout le village* (des DEUX EDMOND.)

Je vois bien que cet hyménée
N'a plus l'air de vous convenir,
Mais d' la parole qu'on a donnée
Rien ne saurait nous affranchir.
Que la fortune ou non nous soit rebelle,
Tout peut changer, hormis nos sentiments ;
Et l'on n'a pas le choix d'être infidèle,
Lorsque l'honneur a reçu nos serments.

CHRISTINE, à part.

Brave garçon !

MICHEL.

Mais cependant, monsieur le soldat, si, en l'épousant, je ne devais pas la rendre heureuse ?

STANISLAS.

C'est autre chose; alors on ne la trompe pas plus longtemps et on lui écrit la vérité : « Mam'selle, je mets la main à la « plume pour vous avouer que je ne vous aime plus; par « ainsi, vous n'avez que faire de m'attendre; et vous pouvez « de votre côté en épouser un autre, si cela vos convient. « *Signé :* Michel. » Voilà comme on agit, quand on a de l'usage et des sentiments.

MICHEL.

Oui, sans doute, excepté que je n'écrirai jamais cela.

STANISLAS.

Comment! milzieux!

MICHEL.

Je l'écrirai, monsieur le soldat; mais je dis seulement que je tournerai autrement.

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

J' lui dirai ben je n' vous aim' pas,
Puisque cet avis est le vôtre ;
Mais je n' pourrai jamais, hélas!
Lui dire d'en aimer un autre.
Oui, plus j'y pense, je le voi,
C'est un trésor que j'abandonne,
J' veux bien qu'il ne soit plus à moi,
Mais j' voudrais qu'il n' fut à personne.

STANISLAS.

Parce que?...

MICHEL.

Parce que ça me ferait un chagrin...

STANISLAS.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MICHEL.

Eh bien! non, monsieur le soldat, non, cela ne m'en fera pas. Dès que vous me le demandez, vous sentez bien qu'après le déjeuner que vous venez de me donner, tout ce qui peut vous être agréable... (A part.) Quel diable d'homme!

STANISLAS.

Holà! quelqu'un! (Christine se retire à l'écart et fait signe à Guillaume d'avancer.) De l'encre et du papier.

GUILLAUME.

Il y a tout ce qu'il faut dans la chambre à côté; c'est là que Madame écrit ses mémoires.

STANISLAS.

Eh bien! mon jeune camarade, vite à la besogne, et nous prendrons par là-dessus une goutte d'eau-de-vie : il n'y a rien qui fasse bien à l'estomac comme d'avoir sur la conscience une bonne action et un petit verre.

MICHEL, un peu ému.

Oui, la bonne action, le petit verre... vous verrez que je suis digne de trinquer avec vous.

STANISLAS.

A la bonne heure! (Michel entre dans le cabinet à droite, et Christine, qui s'est tenue à l'écart, redescend le théâtre et se trouve en scène.)

SCÈNE VIII.

STANISLAS, CHRISTINE, se cachant les yeux avec son mouchoir.

STANISLAS, toujours à table.

C'te jeuness', on a de la peine à la mettre au pas. (Se retournant et apercevant Christine qui pleure.) Eh bien! qu'avez-vous donc?

CHRISTINE.

Non, non, ce n'est rien. (A part.) Malgré soi... on n'est pas maîtresse de ça; mais j'aurai de la fermeté, du courage. (Haut, en essuyant ses yeux.) Stanislas, m'aimez-vous?

STANISLAS.

Si je vous aime, morbleu! plus que jamais.

CHRISTINE.

Eh bien! moi, je ne sais ce que j'éprouve; mais la colère, le dépit... je serais si heureuse de l'humilier, de me venger! Je crois presque que je vous aime.

STANISLAS.

Comment! il serait possible?

AIR : *Du partage de la richesse.*

Mon bonheur a d' quoi me confondre;
J' vous disais bien que ça viendrait.

CHRISTINE.

Pourtant j' n'en voudrais pas répondre.

STANISLAS.

C'est égal, le plus fort est fait.
Il serait vrai?... j'ai su vous plaire.

CHRISTINE, à part.

P't-être en mourrai-je de douleur;

Mais je me sens trop en colère
Pour ne pas faire son bonheur.

(*Haut.*) Enfin, tantôt vous m'avez offert votre main.

STANISLAS, *vivement.*

Vous l'acceptez?

CHRISTINE.

Pas maintenant, puisque vous repartez; mais je ne serai jamais à d'autre qu'à vous sans votre consentement, sans votre permission, je vous le promets, et dans un mois, ou à votre retour, je vous épouserai.

STANISLAS.

Vous le jurez?

CHRISTINE.

Oui, je le jure, à une seule condition.

STANISLAS.

Allons, toujours des conditions! Enfin, voyons, celle-là quelle est-elle?

CHRISTINE.

C'est que dès à présent vous prendrez le titre de mon mari.

STANISLAS, *étonné.*

Comment!

CHRISTINE.

Oui, vous ne m'appellerez pas autrement que votre femme.

STANISLAS.

Et pourquoi?

CHRISTINE.

Je ne sais; mais enfin vous êtes le maître de refuser. Cette condition-là vous paraît-elle trop rigoureuse?

STANISLAS.

AIR de *la Sentinelle.*

Vous l'exigez, je serai votre époux;
Mais d' vot' demande aujourd'hui je m'étonne :
Quand je voudrais donner mes jours pour vous,
C'est mon nom seul qu'il faut que je vous donne.
Il est à vous, et s'il ne brille pas,
Il est du moins sans tache et sans outrage :
C'est un avantage ici-bas
Que bien des gens ne pourraient pas
Vous apporter en mariage.

CHRISTINE.

Ah! le voilà.

SCÈNE IX.

CHRISTINE, STANISLAS, MICHEL.

MICHEL, sortant de la porte à droite. Il tient une lettre à la main et la présente à Stanislas.

TRIO.

AIR : *Fragment du quatuor du Calife de Bagdad.*

Tenez, mon brave homm', je l'espère,
De moi vous serez satisfait;
Car vous ne vous attendez guère
Au contenu de ce billet.
(Apercevant Christine.)
Ah! grands dieux! ô surprise extrême

CHRISTINE, feignant l'étonnement.

C'est lui!..

MICHEL.

C'est Christine elle-même!

STANISTAS, à Christine.

Qu'est-ce donc?

CHISTINE.

Un de mes parents
Que je n'ai pas vu depuis longtemps.

ENSEMBLE.

MICHEL, mettant sa lettre dans sa poche et regardant Christine.

Plus que jamais elle est jolie :
Combien je la trouve embellie!
Oui, de surprise et de bonheur
Je sens déjà battre mon cœur.

STANISLAS.

Est-il un sort plus dign' d'envie?
Époux d'une femme jolie,
Oui, d'espérance et de bonheur
Je sens déjà battre mon cœur.

CHRISTINE.

Oui, c'en est fait, puisqu'il m'oublie,
Je veux punir sa perfidie :
Mais de dépit et de douleur,
Ah! je sens là battre mon cœur.

CHRISTINE, à Michel.

Ah! combien de te voir ici
Nous somm' charmés au fond de l'âme

A Stanislas, avec intention.)

N'est-il pas vrai, mon bon ami

MICHEL, étonné.

Son ami!

STANISLAS.

Je pense comme toi... ma femme.

MICHEL, interdit.

Sa femme... comment?

STANISLAS, la montrant.

Eh! oui,

C'est ma femme!

CHRISTINE, de même.

C'est mon mari.

ENSEMBLE.

MICHEL.

Quel trouble affreux règne en mon âme
Comment! Christine serait sa femme!
Ah! de surprise et de douleur
Je sens, hélas! battre mon cœur.

CHRISTINE.

Oui, d'un autre il me croit la femme.
Je vois le trouble de son âme!
Et sa surprise et sa douleur
Font malgré moi battre mon cœur.

STANISLAS.

Quel trouble heureux règne en mon âme!
Bientôt elle sera ma femme.
Oui, d'espérance et de bonheur
Je sens déjà battre mon cœur.

CHRISTINE.

Eh bien! Michel, qu'as-tu donc? Tu ne nous fais pas compliment? et après trois ans d'absence, est-ce que tu n'as rien à nous dire? Donne-moi des nouvelles du pays; parle-moi de toi, de tes affaires, de tes amours; comment cela va-t-il?

MICHEL.

Cela va bien, Mademoiselle.

STANISLAS.

Qu'est-ce qu'il dit donc, Mademoiselle?

MICHEL.

C'est-à-dire Madame. Dieu! ce mot-là fait mal.

CHRISTINE, à Michel, qui s'appuie contre la table.

Eh bien! Michel, qu'as-tu donc?

MICHEL.

Rien; mais je ne me sens pas à mon aise.

CHRISTINE.

Il a peut-être besoin de prendre quelque chose?

STANISLAS.

Non pas; il vient de déjeuner, et solidement : aussi il va faire ses adieux à sa cousine, et se remettre gaiement en route comme un joli garçon.

CHRISTINE.

Est-ce qu'il ne restera pas quelque temps avec nous?

STANISLAS.

Il a des affaires à la ville voisine, un emploi qui l'attend.

MICHEL.

Aussi je crois que je ferai bien de m'en aller; j'aurais voulu seulement vous parler de quelques affaires de famille.

STANISLAS, s'asseyant.

Eh bien! mon garçon, ne vous gênez pas : nous écoutons.

MICHEL, embarrassé.

Oui, mais c'est que...

CHRISTINE, de même.

Peut-être ne voudrait-il confier cela qu'à moi seule?

STANISLAS, bas.

C'est que j'aimerais mieux rester avec vous.

CHRISTINE, de même.

Oui, mais je veux que mon mari soit complaisant.

STANISLAS.

C'est différent; il faut donc qu'un mari?...

CHRISTINE.

Oui.

STANISLAS.

Allons, puisque je suis dans ce régiment-là, et qu'il paraît que c'est la consigne, je m'en vas. (Revenant.) Je m'en vais sans crainte, parce que vous m'avez donné votre parole : vous serez à moi, ou vous ne serez à aucun autre sans ma permission; ainsi je suis tranquille, parce que quand je la donnerai il fera chaud. Adieu, ma femme, je vais revenir tout de suite. (Il sort.)

SCÈNE X.

CHRISTINE, MICHEL.

CHRISTINE, après un moment de silence.

Nous voilà seuls. Eh bien! Michel, qu'avais-tu à me dire? qu'avais-tu à me demander? Pouvons-nous t'être utiles à quelque chose, mon mari et moi?

MICHEL.

Je ne veux rien de vous, ni de votre mari.

CHRISTINE.

Et ces affaires de famille dont tu voulais me parler?

MICHEL.

Je n'en ai pas; je voulais seulement vous faire compliment sur votre constance, et je n'osais pas quand il était là.

CHRISTINE.

Comment! ma constance! Fallait-il rester fille toute ma vie, parce qu'il plaisait à Monsieur de ne pas me répondre?

MICHEL.

Est-ce que je pouvais supposer que vous étiez si pressée? et il fallait en effet l'être joliment pour prendre un mari comme celui-là.

CHRISTINE, vivement.

Et qu'est-ce qu'il a donc de si mal?

MICHEL.

Il n'y a pas besoin de parler si haut; mais on sait ce que c'est qu'un soldat : celui-là surtout qui est brutal, qui est jaloux, et qui n'a pas le moindre usage.

CHRISTINE.

Quand il serait vrai, je suis sûre au moins qu'il m'aime, lui; et il a raison, car je le lui rends bien.

MICHEL.

Ah! vous le lui rendez!

CHRISTINE.

Oui, Monsieur, je l'aime, je l'adore, je ne suis contente que quand je le vois.

MICHEL.

Ah! mon Dieu, je ne vous retiens pas; je ne vous empêche pas d'être avec lui; si vous croyez que je sois jaloux! Je l'aurais peut-être été d'un amant aimable et galant; mais d'un mari comme celui-là, c'est ce que je pouvais trouver de mieux. Un homme qui boit, qui fume, qui à chaque instant se met en

LA MARCHESA.

O ciel !.. mais songez-y donc, baron, se marier ainsi...

GERONIO, de même.

Garde à vous !

LA MARCHESA.

Sans vous donner le temps de se décider !..

GERONIO.

Apprêtez armes !..

PEPINELLI, tremblant.

Signora, aurez-vous la cruauté... quand vous pouvez, par un mot et par un mariage d'inclination...

GERONIO.

En joue...

LA MARCHESA, vivement.

Voici ma main !

PEPINELLI, de même.

Voici la mienne ! (Tous deux se tiennent en tremblant par la main.) Nous voici d'accord, non sans peine. (S'adressant à Geronio sur la ritournelle du morceau suivant.) Mais où nous marier ?

GERONIO.

A la chapelle de la montagne !

PEPINELLI.

Mais qui nous mariera ?

GERONIO.

Notre aumonier ! le frère Borromée, que vous connaissez ! et que voici !

PEPINELLI.

Ce Marco Spada pense à tout !...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, FRA BORROMEO, BRIGANDS, HOMMES ET FEMMES.

(Le baron va au-devant de Fra Borromeo et lui fait signe qu'il faut, à l'instant même, unir Pepinelli et la Marchesa, ou qu'il y va pour eux de la tête. Borromeo s'incline avec crainte.)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

BORROMEO, s'adressant à la Marchesa et à Pepinelli.)

Dans la sainte chapelle
Où l'hymen vous appelle,
Venez, couple fidèle,
Dieu recevra vos vœux !

Offrez-lui vos hommages
De ces rochers sauvages,
Qui, voisins des nuages,
Nous rapprochent des cieux!

(S'adressant au baron et montrant la Marchesa et Pepinelli.)

Pour les sauver je cède, impie!
Mais Dieu s'apprête à te punir;
Puisse le ciel, que je supplie,
Ouvrir ton cœur au repentir!

CHŒUR.

Dans la sainte chapelle
Où l'hymen vous appelle,
Venez, couple fidèle, etc.

(Fra Borromeo, la Marchesa, Pepinelli et une partie des brigands, hommes et femmes, gravissent la montagne, à droite.)

LE BARON, bas à Geronio, sur le devant du théâtre.

La cérémonie terminée, tu feras monter les nouveaux époux, tous deux en tête-à-tête, en chaise de poste, et que l'amour les conduise!

GERONIO, de même, à demi voix.

Oui, capitaine. Mais en apprenant l'enlèvement de la marquise, le gouverneur et son neveu se sont élancés imprudemment à sa poursuite avec une faible escorte...

LE BARON.

Tant mieux.

GERONIO.

Mais un fort détachement de dragons s'avance de ce côté... (Montrant la gauche.) pour le soutenir.

LE BARON.

Tant pis!

GERONIO.

On les voit, de loin, gravir lentement la montagne, guidés par ce Gianetti que votre bonté vient d'épargner.

LE BARON.

Il suffit...

GERONIO, avec colère.

Mais il connaît tous les passages.

LE BARON.

J'y cours!... toi ne quitte pas ces ruines, (Lui montrant la droite.) et veille sur ma fille!... (Apercevant Angela, qui sort en ce moment de

CHRISTINE.

« Pour vous dire... que... je t'aime toujours; car je n'ai « jamais pu écrire l'autre mot, et je sens maintenant qu'il « m'est aussi impossible de le penser que de l'écrire. » (S'arrétant). Comment! il serait vrai?

MICHEL, pleurant.

Allez toujours.

CHRISTINE.

« Oui, ma petite Christine, c'est Pierre Durand et ses mau« vais conseils qui m'ont égaré; mais je n'ai cessé de t'aimer, « et je t'aime plus que jamais, et je t'épouserai aussi vite que « tu le voudras. Ton cousin et futur mari, Michel. »

MICHEL, prenant son chapeau.

Adieu! adieu! je m'en vas.

CHRISTINE.

Michel, encore un instant.

MICHEL.

Quoi! vous me retenez après ce que vous venez de lire! Vous voyez bien, madame Stanislas, que je vous aime toujours.

CHRISTINE.

Eh bien! qu'est-ce que ça fait?

MICHEL.

Et votre mari qui est jaloux! S'il savait seulement...

CHRISTINE.

Qu'importe?

MICHEL.

Comment!... qu'importe!... eh bien!... par exemple, c'est pour le coup qu'il vous battrait. Vous battre, vous, Christine! (La regardant avec douleur.) Vous ne pouviez peut-être pas attendre? (Vivement, reprenant son chapeau et son bâton.) Adieu! Christine... adieu! ma cousine. (Il sort par la gauche et rentre dans l'intérieur de l'auberge.

SCÈNE XI.

CHRISTINE, seule.

Eh bien! il part, il s'en va... Si je lui disais... Et Stanislas à qui j'ai promis. Ah, mon Dieu! le voilà! (Elle entre dans le bosquet à droite.)

SCÈNE XII.

STANISLAS, MICHEL.

STANISLAS.

Eh! où diable allez-vous par là, mon camarade?

MICHEL.

Vous le voyez bien, je m'en vas.

STANISLAS.

Où avez-vous donc les yeux? vous ne connaissez donc plus votre chemin? (Lui montrant la porte du fond.) C'est par là que vous êtes entré.

MICHEL.

C'est que j'avais la vue un peu troublée. (Regardant autour de lui.) Elle n'est plus là; je ne la verrai plus.

STANISLAS.

Ah çà! mon garçon, vous avez dit adieu à votre cousine, vous l'avez embrassée?

MICHEL, vivement.

Non, non; ça, je l'ai oublié...

STANISLAS.

Eh bien! c'est égal, je l'embrasserai pour vous. Voilà votre chemin, la route est belle; bon voyage, et adieu, mon cousin.

MICHEL.

Oui, adieu, mon cousin. (A part.) Dieux! que c'est dur à prononcer; et dire que je les laisse là ensemble!

STANISLAS, se retournant.

Eh bien! vous n'êtes pas encore parti?

MICHEL.

Si fait, si fait; c'est que je me rappelle ce petit verre... que vous m'avez promis.

STANISLAS.

Diable! quelle mémoire vous avez! Eh bien! voyons : (Prenant la bouteille qui est restée sur la table et versant deux petits verres.) Dépêchons et trinquons. (Voyant Michel qui veut prendre une chaise.) Oh! ce n'est pas la peine de vous asseoir; cela se prend debout : cela descend plus vite. (Il avale son verre d'un trait, et regarde Michel qui est très-longtemps à prendre le sien.) Eh bien! ça passe-t-il?

MICHEL.

Dieux! que c'est fort!

STANISLAS, buvant encore.

Ah çà! est-il en retard!... Je vois que ça n'entend rien à la charge en douze temps. Maintenant que vous avez bu le coup de l'étrier, en route, camarade.

MICHEL.

Oui, certainement, je ne demande pas mieux; mais c'est qu'avant de partir j'avais quelque chose à vous demander.

STANISLAS, à part, en secouant la tête.

Qu'est-ce que cela veut dire? Voilà un gaillard qui a bien de la peine à s'en aller. (Haut.) Eh bien! voyons, je t'écoute.

MICHEL.

C'est que, voyez-vous, j'avais pensé...

STANISLAS.

Est-ce que tu vas être aussi longtemps à parler qu'à prendre des petits verres? Je t'ai dit, pas accéléré... marche.

MICHEL, parlant très-vite.

Eh bien! je dis que si vous voulez me donner chez vous une place de garçon d'auberge, vous serez content de mon zèle; je ne demande rien que la nourriture, le logement, et pas de gages.

STANISLAS.

Ah! tu veux entrer chez nous comme garçon d'auberge... Eh bien! nous verrons, nous te prendrons à l'essai; et quoique tu ne demandes pas de gages, je t'en donnerai; c'est moi qui t'en promets.

MICHEL, un peu effrayé.

Je vous remercie, monsieur Stanislas, c'est que vous me dites cela d'une manière... Il ne faut pas que cela vous gêne d'abord; si cela ne vous plaît pas...

STANISLAS.

Si fait, si fait; mais il faut que je sache d'abord si cela conviendra à ma femme.

MICHEL, vivement.

Oh! oui, si ce n'est que cela, vous pouvez être sûr qu'elle ne s'y opposera pas.

STANISLAS.

Et comment le sais-tu?

MICHEL.

C'est que c'est elle... qui tout à l'heure m'engageait à rester.

STANISLAS.

Ah! elle t'a engagé... (A part.) Christine voudrait se jouer de moi, me tromper! Milzieux! je ne peux pas le croire, et quant à lui... (Haut.) Écoute ici, je vais chercher ma femme et m'entendre avec elle; je crois que c'est nécessaire. En attendant, tu resteras chez nous à une condition : c'est que tu n'adresseras jamais la parole à Christine, entends-tu?

MICHEL.

Oui, j'entends.

STANISLAS.

Et si tu voyais quelques blancs-becs tourner autour d'elle, et vouloir lui en conter, tu m'en avertirais, et leur affaire ne serait pas longue : ils auraient bientôt fait connaissance avec la lame de mon sabre. Je ne te dis que cela : adieu.

SCÈNE XIII.

MICHEL, seul, puis CHRISTINE.

MICHEL.

Il ne me dit que ça; c'est bien assez.

CHRISTINE, sortant du bosquet.

Il n'y est plus...

MICHEL, l'apercevant.

C'est Christine, et ne pas oser lui parler! (Prenant un tablier qu'il met autour de lui.)

CHRISTINE.

Comment! il est vrai, te voilà de la maison? (Michel fait signe que oui.) Tu as donc renoncé à ta place, à tes idées d'ambition? (Michel fait signe que oui.) Et tu resteras ici... toujours?

MICHEL.

Il n'est pas là... il n'écoute pas...

AIR : *Qui n'aime pas Jeannette* (de JEANNE D'ARC).

PREMIER COUPLET.

Oui, je l'atteste,
Je renonce aux grandeurs;
Ici je reste :
Pourrais-je vivre ailleurs?

CHRISTINE.

Quel destin est le nôtre!
Et quel tourment pour toi
De me voir près d'un autre!

MICHEL.

Du moins je te voi.

DEUXIÈME COUPLET.

J' s'rai par mon zèle
L' premier de tes valets;
De plus fidèle
Tu n'en auras jamais.
(Montrant le fond.)
Et quand sa main terrible
Se lèvera sur toi,
J' tâch'rai, s'il est possible,
Qu' ça tombe sur moi.

CHRISTINE.

Pauvre Michel!

MICHEL.

En revanche, je ne te demande qu'une seule chose.

CHRISTINE.

Quelle est-elle?

MICHEL.

C'est que tu me permettras de t'aimer.

CHRISTINE.

Te l'ai-je défendu?

MICHEL.

Non, c'est vrai, et tu as bien fait; parce que ce grand diable lui-même voudrait m'en empêcher, et il n'y aurait pas moyen. Et toi m'aimeras-tu aussi?

CHRISTINE.

Non pas, Michel; cela est impossible, je ne suis plus à moi, je me suis engagée.

MICHEL, timidement.

Ah! ça ne se peut pas; eh bien! Christine, je ne t'en parlerai plus. Donne-moi seulement un seul baiser, et que ce soit le dernier.

CHRISTINE.

Un baiser! que dirait Stanislas?

MICHEL.

Parbleu! qu'il dise ce qu'il voudra; qu'est-ce que ça me fait? Dieu! le vilain homme! que j'aurais du plaisir à le faire enrager à mon tour! Comment! Christine, il n'y a pas moyen que tu m'aimes jamais?

CHRISTINE.

Si vraiment, un seul.

MICHEL.

Et quel est-il?

CHRISTINE.

C'est que tu lui en demandes la permission.

MICHEL, s'éloignant avec effroi.

Qu'est-ce que vous me dites donc là?

CHRISTINE.

Oui, cela maintenant dépend de lui; et s'il te le permet... s'il te l'accorde, alors...

MICHEL.

Comment! il serait possible!

CHRISTINE.

Mais il faut lui demander.

MICHEL, à part.

C'est sûr, il me tuera sur la place.

CHRISTINE.

Vois si tu m'aimes assez pour cela.

MICHEL.

Si je vous aime! Au fait, mourir de ça ou de chagrin, cela revient au même. Dieux! c'est lui; je sens tout mon courage qui s'en va.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, STANISLAS.

STANISLAS.

Christine, Christine... Ah! vous voilà! Je vous cherche partout! et je ne m'attendais pas à vous trouver là en tête-à-tête. (Avec douleur.) Est-ce que vous me fuyez, Christine? est-ce que vous vous défiez de moi? Milzieux, s'il était vrai, je ne resterais pas ici une minute de plus.

CHRISTINE.

Quoi! vous pouvez penser, vous, mon ami... Je vous désirais au contraire, car jamais je n'ai eu plus besoin de votre amitié.

STANISLAS.

De mon amitié! avec ce mot-là elle me ferait faire tout ce qu'elle voudrait. Allons, j'ai eu tort de vous parler si durement. (A part.) Au fait, j'oublie toujours que je ne suis qu'un

mari à l'essai. (Haut.) Tiens, Christine, pardonne-moi ; et pour faire la paix, viens m'embrasser.

CHRISTINE, étonnée.

Comment!...

MICHEL, bas, à Christine, et la poussant.

Allez-y donc, il va se fâcher.

STANISLAS, lui prenant la main.

Vois-tu, ma petite Christine, il faut être juste, je ne peux pas non plus exercer toujours pour le roi de Prusse... (L'embrassant.) ce sont les profits du mariage, et... (Apercevant la lettre de Michel qu'elle a mise dans son sein.) Quel est ce billet?

CHRISTINE.

Ce billet? c'est une lettre d'amour.

STANISLAS.

Une lettre d'amour!

CHRISTINE.

Oui, on vient de me la remettre; et comme je n'ai pas de secret pour vous... (La lui donnant.) lisez-la.

MICHEL, la tirant par son jupon.

Mais qu'est-ce que vous faites donc? ne la lui laissez pas voir.

STANISLAS, ouvrant la lettre.

Une lettre d'amour! diable! moi qui parlais tout à l'heure des profits du mariage; en voilà déjà les inconvénients. (Il lit tout bas, et regarde de temps en temps Michel.)

MICHEL, tremblant.

Il va deviner que c'est moi, et je suis perdu.

CHRISTINE, le faisant passer.

Va maintenant, va lui faire ta demande; c'est le bon moment.

MICHEL, tremblant.

Oui, joliment!

STANISLAS, lisant toujours tout bas et s'arrêtant.

Il serait possible! quoi! ce blanc-bec, c'était lui qu'elle regrettait! oui, c'est vraiment de l'amour, ce malheureux-là l'aime autant que moi. (Se retournant et s'adressant brusquement à Michel qui est près de lui, les yeux baissés et tout tremblant.) Eh bien! que me veux-tu?

MICHEL.

Monsieur le militaire, je ne sais comment m'y prendre, pour vous dire, ou plutôt pour demander...

STANISLAS, brusquement.

Allons, parle.

MICHEL.

Eh bien ! monsieur Stanislas, ce n'est pas ma faute, on n'est pas maître de ça, et il ne faut pas que cela vous mette en colère ; mais je crois que j'aime votre femme.

STANISLAS, fait un geste de colère, se retient et lui montre la lettre.

Je le sais ; après ?

MICHEL, à part, toujours tremblant.

Allons, il ne l'a pas pris aussi mal que je le croyais, et voilà toujours cela de passé ; mais le reste, comment lui tourner ?

STANISLAS, avec impatience.

Eh bien ! parleras-tu ?

MICHEL.

M'y voilà. Monsieur le soldat, je voulais vous demander si cela vous serait égal, non, ce n'est pas cela que je veux dire, ça ne peut pas vous être égal, mais si vous vouliez permettre qu'à son tour votre femme...

STANISLAS.

Eh bien ?

MICHEL.

M'aimât un peu... (Vivement.) rien qu'un peu, pas davantage. (S'éloignant avec effroi.) Dieux ! c'est fait de moi. (Il se retourne en tremblant, et aperçoit Stanislas immobile et plongé dans ses réflexions.) Eh bien ! il ne dit rien ! comment, il ne se fâche pas ?

STANISLAS, froidement.

Ah ! et c'est à moi que tu le demandes.

MICHEL, tremblant encore, mais moins fort.

Dam ! c'est tout naturel comme étant là-dedans le plus intéressé.

STANISLAS.

Qui t'a engagé à t'adresser à moi ?

MICHEL, regardant Christine.

Faut-il le dire ? (Christine fait signe que oui.) C'est Christine elle-même, qui a dit que cela dépendait de vous, et que sans cela il n'y aurait pas moyen.

STANISLAS, à part, avec expression.

Allons, c'est bien ; c'est très-bien. (Haut, et allant à Christine.) Comment ! Christine, c'est vous...

CHRISTINE.

Oui ! Monsieur ; mais n'oubliez pas que vous êtes le maître

de refuser, que vous avez mes serments, et que quels que soient vos ordres, je suis prête à y souscrire sans murmurer.

STANISLAS.

AIR : *Je t'aimerai.*

Sans murmurer,
Votre douleur amère
Frapp'rait mes yeux... plutôt tout endurer...
Moi, j'y suis fait; c'est mon sort ordinaire :
Un vieux soldat sait souffrir et se taire
Sans murmurer.

Michel, arrive ici : tu me demandes donc la permission d'aimer Christine?

MICHEL.

Oui, Monsieur; si cela ne vous fâche pas.

STANISLAS.

Et tu promets de la rendre heureuse?

MICHEL, à part.

Quelle singulière question! (Haut.) Dam! je tâcherai.

STANISLAS.

Et cependant tu n'as rien; tu ne possède rien; tandis que Christine est riche.

MICHEL.

Riche, c'est vrai; je n'y avais jamais pensé.

STANISLAS.

Eh bien! prends ce portefeuille, et va l'offrir à Christine : elle est à toi maintenant, et tu peux l'épouser.

MICHEL.

Épouser votre femme!

STANISLAS.

Ma femme, elle ne l'a jamais été; c'est un bien qui ne m'appartenait pas. (Montrant le portefeuille.) Celui-ci du moins, je peux en disposer.

AIR des *Amazones.*

C'était l'argent d'un brave militaire,
Qui pour la gloire et son pays
Au champ d'honneur terminant sa carrière,
Comme un dépôt en mes mains l'a remis.
Du haut des cieux, ta demeure dernière,
Mon colonel, tu dois être content :
Je viens de fair' des heureux; je l'espère,
Selon tes vœux j'ai placé ton argent.

CHRISTINE, refusant le portefeuille.

Et vous croyez que nous pourrons accepter le reste de votre fortune! jamais, n'est-ce pas, Michel?

MICHEL, pleurant.

Sans doute, ne m'avez-vous pas déjà donné plus que je n'osais l'espérer?

STANISLAS.

Eh bien! mes enfants, eh bien! soit, gardez-le-moi; l'argent convient mal à un soldat; si je reviens, vous me donnerez une petite place au coin de votre feu; peut-être alors, Christine, aurai-je eu le courage de vous oublier. Eh bien! je vivrai avec vous, j'élèverai vos enfants, et je leur raconterai mes campagnes. Mais si, comme je le prévois, je dois bientôt rejoindre mon colonel, vous serez mes héritiers, et vous disposerez de cet argent-là comme vous le voudrez. Seulement, quand il se présentera à votre porte un soldat blessé, malheureux, sans asile, accueillez-le pour l'amour de moi, et en mémoire de votre ancien ami. Adieu, adieu, je m'en vais.

MICHEL ET CHRISTINE.

Quoi! vous nous quittez déjà? (On entend la marche militaire qu'on a exécutée à la première scène.)

STANISLAS.

Oui; entendez-vous? le devoir m'appelle; mon régiment se remet en marche. (Reprenant son sac et son fusil.)

AIR de marche (de M. AYMON).

Il faut quitter tout ce que j'aime :
La gloire ailleurs guide mes pas.

CHRISTINE.

Vous éloigner à l'instant même!
Eh quoi! vous ne m'embrassez pas?

STANISLAS.

De l'amitié que vous daignez m' promettre,
J'accepte ici ce gage désiré...

(Il va pour l'embrasser, s'arrête et se retourne d'un air timide du côté de Michel.)

Mais à mon tour c'est moi qui vous dirai :
Si vous voulez bien le permettre.

Adieu, adieu, encore!... (Il sort.)

MICHEL, le regardant partir.

Ah! puisse au gré de mon envie

Tous ses jours être fortunés,
Car je n'oublirai de ma vie,
Tous les trésors qu'il m'a donnés!
Mais je suivrai son exemple à la lettre
En mon ménage en mes amours,
Madam' Michel, je vous dirai toujours :
Si vous voulez bien le permettre...

CHRISTINE, au public.

Michel, malgré l' bonheur suprême
Que le ciel vient d' nous accorder,
Nous avons encore ici même.
Un' permission à demander.
A votre arrêt nous venons nous soumettre,
Car notre sort à tous les deux
Dépend de vous, et nous serons heureux,
Si vous voulez bien le permettre.

MICHEL ET CHRISTINE.

Ce soir nous allons être heureux,
Si vous voulez bien le permettre.

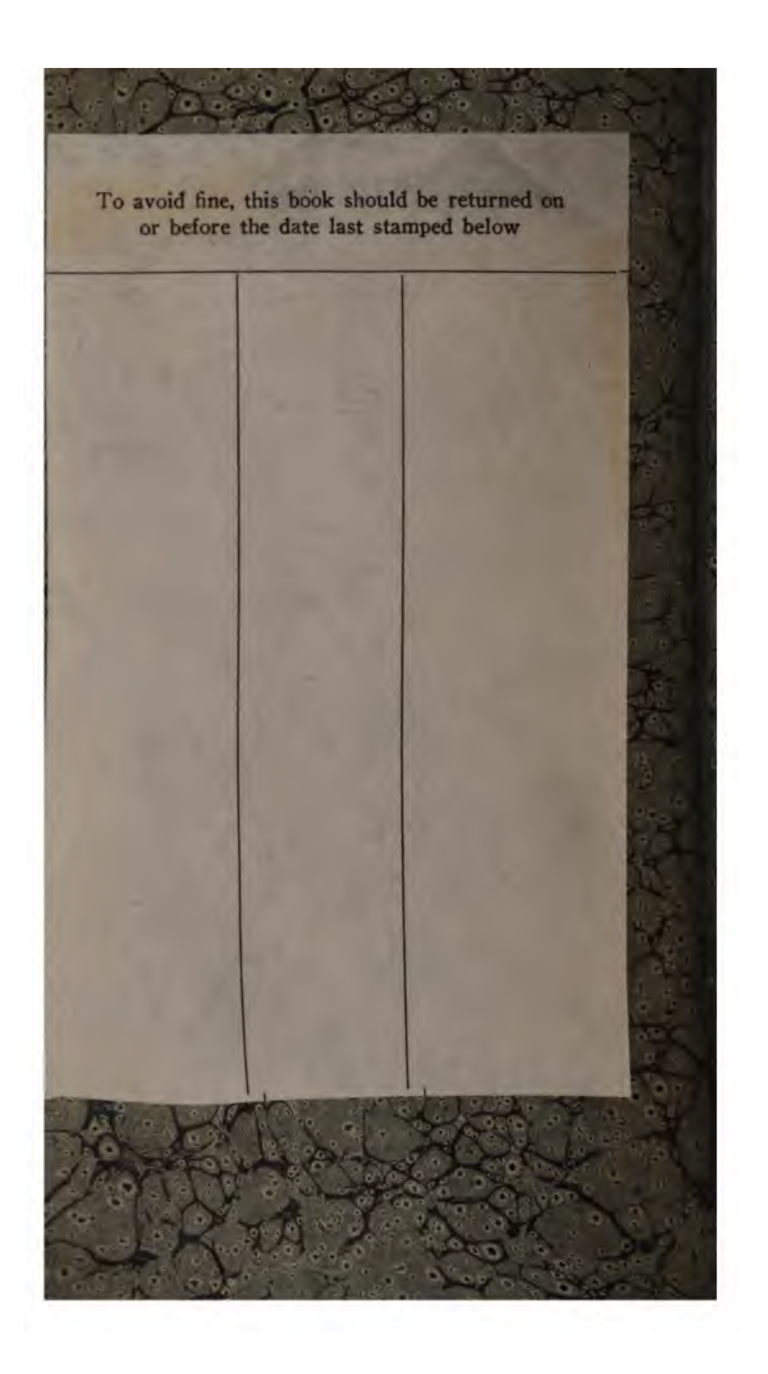
FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU DIXIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie


To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

